

GEORGES LE FAURE

Nicolas Pépoff

ROMAN D'AVENTURES



LE SECRET DE L'ESPION



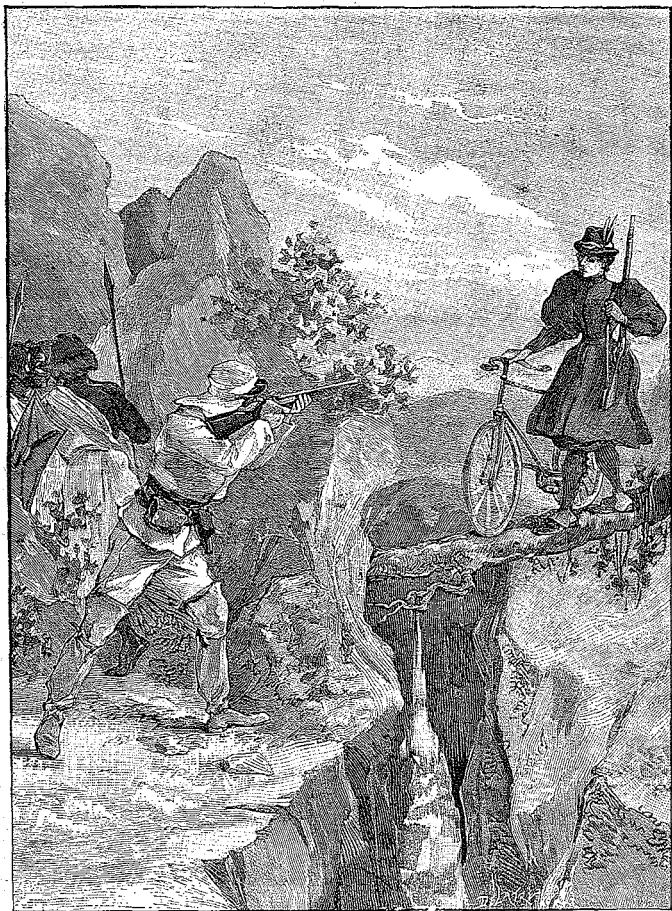
PARIS

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE, MONTGREDIEN ET C^{ie}

Jules TALLANDIER, Succ^r

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8 (2^e ARR.)

Tous droits réservés.



Avec une extraordinaire présence d'esprit Caracallo épaula sa carabine. (Page 43.)

NICOLAS PÉPOFF

LE SECRET DE L'ESPION

XV

LES CHANGEURS DE SEL

Le lac Assal est — au dire des voyageurs — une des choses les plus curieuses qu'il y ait au monde ; un peu au sud-ouest de la baie d'Amphila, dans le pays des Danakils et au pied du versant des montagnes de l'Haramat, il se trouve situé à 120 mètres environ au-dessus du niveau de la mer.

D'une superficie évaluée à près de 30 kilomètres carrés, ses eaux sont salées et à ce point saturées que, à la longue, le niveau s'abaissant, il s'est formé sur les bords, dans la partie occidentale, une couche de sel de 20 à 25 centimètres d'épaisseur qui borde le lac et couvre à peu près la cinquième partie de sa surface primitive.

(1) L'épisode qui précède a pour titre : NICOLAS PÉPOFF. — *L'Envoyé du Tsar.*

Les habitants du pays viennent s'y approvisionner de sel ainsi que quelques caravanes de Dankalis qui l'emportent au Choa.

Ce monopole de l'exploitation est entre les mains des Taltals, tribus fort peu hospitalières qui habitent au pied des montagnes ; ils taillent le sel en pains de 0,23 de long sur 0,5 de largeur et 0,4 d'épaisseur et lui donnent exactement la forme des pierres à aiguiser, dont se servent les faucheurs de nos campagnes.

Pour montrer, sans doute, que ces pains sont intacts plus encore que pour les protéger, on a soin de les lier dans le sens de leur longueur avec une sorte de ruban en écorce d'arbre : cette précieuse denrée, qui manque absolument dans certaines parties de l'Afrique centrale, devint, à une époque reculée, une monnaie divisionnaire, et l'usage en est général aujourd'hui dans l'Abyssinie et dans les pays limitrophes, à l'ouest et au sud du Taccazé.

Les Abyssins, sans quitter leurs montagnes, vont dans l'Haramat, à Antalo et parfois jusqu'à Ficho, acheter aux Taltals leurs pains de sel, qu'ils revendent ensuite dans l'Aramah et jusque dans les pays Gallos.

A Antalo, on a trente pains de sel pour un thaler, à Sokota, dix-huit à vingt, à Gondar, neuf à dix, et dans le royaume de Kouara, à l'ouest du lac Tzana, on n'en peut plus acheter que quatre ou cinq pour la même somme d'argent ; c'est bien

alors, dans ces derniers cas, une monnaie de valeur fantaisiste et purement conventionnelle, car le sel, à poids égal, est moins cher en morceaux irréguliers que taillé en forme de pains.

Les Abyssins qui se livrent à ce trafic sont, pour la plupart, des musulmans ; ils réalisent assez promptement une petite fortune.

La façon dont se charge le sel, sur les mules et les baudets, ne laisse pas que d'être originale ; les pains sont reliés ensemble par des lanières de cuir, en bandes longues de 1 m. 50 environ, et disposés comme les feuillets d'une jalousie, puis placés par couches sur le dos des bêtes de somme et recouverts ensuite d'une peau de bœuf tannée.

Il s'organise ainsi de petites caravanes qui, à l'aller comme au retour, passent par Sokota, et c'est ce va-et-vient continu des *changeurs de sel* qui fait de la capitale des Agaos la cité la plus commerçante peut-être de l'Abyssinie.

Si, au point de vue pratique, le lac Assal est — ainsi que le démontrent les quelques lignes qui précèdent — une source de revenus considérables pour certains commerçants indigènes, et aussi pour le gouvernement du négous, qui frappe, comme bien on pense, de droits considérables les chargements de sel passant d'une province dans l'autre, au point de vue pittoresque il constitue un spectacle des plus étranges et des plus impressionnants, surtout vu au soleil couchant.

Ce fut précisément comme l'astre à son déclin

allait disparaître à l'horizon, que André Maucombe — ayant fait arrêter sa caravane de l'autre côté du village de Dafaré — se dirigea vers le lac, attiré, dit-il à ses compagnons, — par la curiosité qu'avaient excitée en lui les récits des indigènes.

La vérité était tout autre, comme le lecteur ne va pas tarder à s'en convaincre.

Quoi qu'il en soit et quelle que fût sa hâte d'arriver au but de sa promenade, il s'arrêta au sortir du petit bois où avait eu lieu dans la matinée, entre Serge Obrensky et lui, la singulière conversation racontée au précédent chapitre, et adossé à un arbre, immobile et muet, contempla, durant quelques secondes, le curieux spectacle qui s'offrait à lui.

La hauteur sur laquelle il se trouvait lui-même se poursuivait de droite et de gauche, circulairement, pour s'aller rejoindre en face de lui, au point le plus extrême de l'horizon, formant comme les bords d'une gigantesque cuvette, dont le fond était le lac lui-même.

Ainsi que nous l'avons expliqué plus haut, le niveau s'abaissant sans cesse, les eaux ont laissé sur les parois un enduit salin d'un blanc grisâtre, mais qui, sous le reflet des derniers rayons solaires, s'empourprait, se teintait de sang, tandis que la partie du lac recouverte aujourd'hui par le sel, — et qui forme presque la cinquième partie de sa surface, — faisant comme une sorte de

miroir, renvoyait au ciel en fusées multicolores les rayons de l'astre couchant.

Et c'était un singulier effet que celui produit par ce sel qui semblait de la neige et de la glace, au milieu de ce passage tropical, sous le ciel d'une pureté et d'une limpidité merveilleuses.

Quand il eut assez admiré, Maucombe donna du talon à sa mule et, grand trot, dévala par un sentier qui descendait en lacets sur le flanc de la colline, jusqu'aux bords du lac.

En bas, une grande animation régnait ; sur des chantiers primitifs, installés en plein air, des indigènes débitaient en pains réguliers, de la forme décrite plus haut, des plaques de sel taillées à la surface du lac à l'aide d'une sorte de scie à main, très mince et munie de dents fort aiguës ; d'autres fabriquaient les courroies d'écorce au moyen desquelles s'attachent les pains, tandis que d'autres s'occupaient à charger la précieuse denrée sur des troupeaux innombrables de mules qui, entravées, attendaient paisiblement, le nez dans des sacs d'orge, le moment du départ...

Sans doute, des sentinelles que l'œil de Maucombe n'avait pu surprendre au milieu de la brousse, avaient-elles annoncé son approche, car, en le voyant paraître, il ne se manifesta pas, parmi les indigènes, cette curiosité bien naturelle qui les fait s'empressez autour des Européens.

Un indigène, qui semblait l'attendre, avait pris sa mule par la bride et, lui servant de guide, le

conduisait — sans qu'il eût été échangé entre eux une seule syllabe — à travers les chantiers.

Ils marchèrent ainsi durant une demi-heure, au bout de laquelle ils s'arrêtèrent enfin devant une vaste hutte de ramée couverte de chaume que, de loin, Maucombe avait pris, — ainsi que celles qui l'entouraient, — pour des meules de foin.

Cette fois, ceux qui habitaient ces huttes se montrèrent moins discrets que les travailleurs de sel, et, en un clin d'œil, le jeune homme et sa mule se trouvèrent entourés d'une cinquantaine d'hommes couverts uniformément de toges blanches rayées de rouge, desquelles émergeaient leurs têtes noires, à la face énergique, à la chevelure tressée de manière compliquée, formant des sortes de casques.

Comme armes, de longues piques au fer acéré et tranchant, un immense fusil à pierre, dont la crosse était toute damasquinée, un sabre à lame recourbée en forme de faucille et pendant, nu, au ceinturon qui soutenait une vaste cartouchière ; accroché au bras ou bien suspendu dans le dos, un immense bouclier en peau d'hippopotame enrichi d'arabesques d'argent ou de plaques de métal repoussé, ciselé.

C'étaient là sans doute les soldats d'un poste frontière chargé d'assurer l'action du fonctionnaire abyssin préposé au prélèvement des impôts.

D'un geste, le conducteur de Maucombe l'in-

vita à mettre pied à terre et, jétant au soldat le plus proche la bride de sa mule, frappa par trois fois dans ses mains : de l'intérieur, semblable signal lui répondit, et presque aussitôt la peau de bœuf qui servait de porte à la hutte se souleva, laissant apparaître un homme de haute stature, à la tête énergique, couronnée d'une toison de cheveux gris, au visage sympathique ; il était vêtu d'une longue tunique de couleur amaranthe, bordée d'une frange d'argent et, sur l'épaule gauche, indice de la haute situation qu'il occupait dans la hiérarchie militaire, il portait, accrochée par une agrafe d'argent, une peau de léopard, cadeau de l'empereur.

Sans témoigner la moindre surprise, le sourire aux lèvres, il tendit la main à Maucombe, la lui serra à l'européenne et, tenant fort courtoisement la peau de bœuf relevée pour lui faciliter le passage, l'invita à entrer.

Sur une sorte d'estrade faite de bottes de brousse fraîchement coupée — ce qui mettait dans l'air un parfum pénétrant — que recouvraient un tapis de l'Inde et des peaux de léopard, des coussins en soie rouge brochée servaient de lit au noble Abys-sin qui, après avoir fait signe à son hôte de prendre place sur d'autres coussins, s'y étendit.

Maucombe promenait autour de lui des regards curieux et d'autant plus attentifs qu'il faisait fort sombre : la hutte était sans fenêtre et n'était éclairée que par ce qu'elle recevait de lumière

filtrant à travers les interstices de la peau servant de porte.

Aux cloisons, faites en branches d'arbres, étaient accrochées les armes les plus riches que l'imagination du jeune homme eût osé rêver : sabres aux lames d'acier pur damasquinées d'or, et aux gardes d'argent massif ciselées avec un grand art, boucliers en peau de rhinocéros, gaufrée et travaillée à l'instar des cuirs de Cordoue, que rehaussaient encore des ornements de métal précieux, deux fusils à tir rapide — cadeaux de quelque commerçant européen — aux crosses d'ébène incrustées de nacre et deux revolvers d'ordonnance, trouvés sans doute sur quelque champ de bataille, qu'un artiste du cru avait rehaussés de sculptures en plein bois et de gravures sur l'acier.

Puis, c'étaient des harnachements de rechange pour ses chevaux de guerre et ses mules de voyage : brides en cuirs de toutes couleurs tressés avec des fils de soie d'or et d'argent, bossettes en or massif, fronteaux d'argent, houppes, pompons multicolores, qui éclataient dans l'obscurité.

Ensuite, c'étaient des selles, véritables merveilles d'art, faites de cuirs tannés, de peaux de léopard, d'ornements d'or et d'argent, sortes de sièges ayant de vagues allures de trônes, du haut desquels le cavalier, au milieu de l'action, devait dominer et impressionner d'autant plus son ennemi...

Avant d'entrer en conversation, l'Abyssin frappa

dans ses mains, et la peau qui fermait la tente se souleva, livrant passage à un serviteur portant sur un plateau de paille tressée deux carafes en verre, de fabrication européenne et du modèle le plus commun, qui, dans la langue du pays, se nomment des *breuillés*, et contenant un liquide de teinte jaunâtre, fermenté sans doute, à en juger par la mousse qui pétillait jusqu'à l'orifice du goulot.

Le serviteur commença par s'agenouiller près du lit sur lequel était étendu le maître de la hutte et tendit le creux de la main où l'autre versa quelques gouttes du liquide que le serviteur porta aussitôt à sa bouche ; après quoi l'Abyssin avala une large lampée du contenu de la carafe...

Ayant donc imité son amphitryon, Maucombe trempa ses lèvres dans le breuvage qu'il reconnut pour de l'hydromel et qu'il avala en dissimulant une forte grimace ; puis comme le propriétaire de la tente avait tendu sa carafe presque entièrement pleine encore au serviteur qui, incliné jusqu'à terre, la recevait avec des marques de profonde reconnaissance, il en fit autant, jugeant dangereux de se livrer à une libation trop prolongée d'un mélange semblable.

Le serviteur étant sorti, l'Abyssin dit dans une sorte de dialecte mi-français, mi-italien, et dans lequel, par-dessus le marché, entraient nombre d'expressions empruntées à la langue anglaise :

— Je t'attendais... que veux-tu ?

Sans s'émouvoir, Maucombe répondit :

— Si tu m'attends... tu dois savoir ce que je veux, et ce que tu dois faire de moi...

L'Abyssin se mordit imperceptiblement les lèvres, dépité de voir sa curiosité non satisfaite.

— Tu es celui qui va vers Ménélick ! dit l'Abyssin après un court silence employé à scruter son interlocuteur de la tête aux pieds.

— Puisque tu m'attends... celui qui t'a donné l'ordre de m'attendre a dû te dire ce que tu devais faire de moi...

— Je dois — si tu es seul — te donner un guide qui t'accompagnera jusqu'à Ménélick... Si tu as un convoi, je dois t'accompagner moi-même.

Disant cela, l'Abyssin était sorti de l'immobilité dans laquelle il se figeait depuis l'entrée de Maucombe et, penché légèrement en avant, semblait attendre avec impatience la réponse qu'allait lui faire son interlocuteur.

— J'ai un convoi, fit laconiquement celui-ci.

Un éclair brilla dans la prunelle de l'Abyssin, éclair presque aussitôt éteint sous un brusque abaissement des paupières et, reprenant son impassibilité première :

— Je suis à tes ordres ; seulement, je ne dois pas t'accompagner ouvertement.

— Qu'entends-tu par là ?...

— Que ce n'est point moi, raz Felassi, commandant les troupes du négous, qui te protégerai, mais que tu voyageras en compagnie de mar-

chands de sel formant caravane et allant porter leurs marchandises.

— ... A Sokota, interrompit Maucombe...

Raz Felassi secoua la tête et, un sourire singulier aux lèvres, répondit :

— Le négous n'est plus où tu t'imaginais le rencontrer... De mauvaises nouvelles sont venues du côté de Massaouah et il a dû se diriger vers la côte avec son armée...

Il ajouta, toujours du même ton impassible :

— Il nous faudra le joindre en route, car ton arrivée et celle de ton convoi pourraient bien changer la face des choses...

— Je le pense aussi, fit Maucombe ; mais pourquoi ne t'est-il pas possible de me donner ouvertement ta protection ?...

L'autre parut surpris et quelque peu dédaigneux pour un semblable manque de perspicacité.

— Le ras Felassi escortant un Européen et des bagages nombreux ! Cela donnerait à penser aux amis des Italiens ; et comme je n'ai avec moi qu'une cinquantaine de soldats, je serais impuissant à triompher d'une attaque, au cas où elle viendrait à se produire... Comprends-tu maintenant...

— J'ai compris, répondit Maucombe, en se levant.

Le ras descendit de son estrade, s'avança vers le jeune homme et, le prenant dans ses bras, le

baisa sur chaque joue ; après quoi, le poussant vers la porte, il lui dit :

— Va donc... et hâte-toi, car il faudrait, pour bien faire, partir au jour.

Au dehors de la tente, l'homme qui l'avait amené l'attendait et, après l'avoir aidé à se remettre en selle, le reconduisit à travers les chantiers, déserts maintenant et silencieux, jusqu'au point où il l'avait rencontré ; là, il le salua profondément, en s'inclinant, les mains jointes en forme de coupe élevées au-dessus de la tête, et le laissa...

Le soleil avait, depuis une heure environ, disparu au-dessous de l'horizon ; là-bas, tout là-bas, flottaient quelques vapeurs légères, encore teintées de pourpre par les reflets de l'astre, et ces reflets suffisaient à mettre dans l'espace une demi-lueur, très douce, suffisante cependant pour que Maucombe pût reconnaître son chemin ; d'ailleurs, à défaut de ses yeux, ceux de sa mule eussent suffi, et l'instinct de la bête, l'attirant vers le sac d'orge qui l'attendait au campement, était bien le meilleur guide auquel il pût se confier.

D'un pas alerte, Maucombe remonta le flanc de la colline, plus rapidement peut-être qu'il ne l'avait descendu, et arriva sans encombre à l'endroit où la caravane de chameaux qui portaient depuis Sagallo, bien emballés et enfermés dans des caisses étanches, les fragments du fameux observatoire de Justin Pipard, avait fait halte.

Très prudemment, il n'avait pas voulu venir

camper auprès de Benjammino Pazzolli ; il avait expliqué à ce dernier que les hommes de son escorte n'étaient pas de la même tribu que les hommes recrutés à Obock par les soins du consul de France, que des altercations étaient à craindre, des rixes aussi et que ce n'était leur intérêt, ni à l'un ni à l'autre, de risquer le massacre de leurs gens...

C'était là, assurément, une excellente raison, la meilleure peut-être, qu'il pût donner pour marquer le désir qu'il avait de demeurer à l'écart et d'éviter la curiosité ; mais il y en avait une autre, moins bonne celle-là, même à ses yeux, — car il était si franc qu'il n'hésitait pas à se donner tort à lui-même, — une raison qu'il n'eût osé dire à personne, surtout à Serge Obrensky, car c'était lui qu'elle visait.

En dépit de l'explication très nette, catégorique, qui avait eu lieu entre les deux jeunes gens à la suite de leur tentative de duel, malgré la résignation, plus apparente, peut-être, que réelle, de Maucomble en apprenant la vérité en ce qui concernait Hélène Pradjiwoï, il n'était cependant pas sans rancœur en songeant qu'il lui fallait renoncer à l'espoir — oh ! très mince, c'est vrai — de faire sa cour, cour honnête, discrète, de bon ton, à sa compagne de voyage.

Bien qu'elle lui eût fait, dès le début, une déclaration fort catégorique, et qu'il ne se fit aucune illusion, il s'était dit, pourtant, que ce semblant

d'amourette, de flirt, pour employer une expression fort à la mode en ce moment, suffirait à répandre un peu de charme sur ce voyage, intéressant, c'est vrai, mais quelque peu monotone, et que cela l'empêcherait de considérer tout à fait comme un compagnon de voyage cette jeune femme si charmante, dont le costume quasi masculin tuait déjà le charme presque entièrement.

Comme par nature, par tempérament, le Français est galant, cela l'eût occupé, de jouer un peu au talon rouge auprès de cette jeune femme !

Et voilà qu'il lui fallait brusquement renoncer à ce passe-temps, si enivrant fût-il !... Un mouvement de mauvaise humeur l'avait saisi ; il se disait que s'il lui était défendu de faire désormais les doux yeux à la comtesse, il empêcherait, tout au moins, Serge Obrensky de les lui faire et il était allé camper ailleurs...

Or, en arrivant à son campement, il eut tout de suite un grand désappointement et, en même temps, une vive contrariété : lorsqu'il s'inquiéta de la jeune femme, les serviteurs abyssins lui répondirent qu'elle n'était pas là et, tout de suite, sa pensée allant vers Serge, il se dit que les deux amoureux devaient être ensemble à roucouler à la clarté des étoiles.

La mauvaise humeur qu'il en ressentit eut pour résultat de lui faire lever le camp avec une précipitation plus grande que, peut-être, il n'était nécessaire. En un clin d'œil les chameaux furent re-

bâtés et les caisses arrimées ; puis, lui servant de guide, la caravane descendit le long de la côte dans la direction du lac Assal.

Au bas de la côte, comme il allait pénétrer dans les chantiers d'exploitation du sel, une silhouette humaine surgit soudain d'entre les brousses et un bras se posa sur son épaule ; s'arrêtant, il crut avoir affaire au guide qui, deux heures plus tôt, l'attendait au même endroit.

Mais quelle ne fut pas sa surprise en voyant cet homme poser un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence ; se penchant plus attentivement, il reconnut alors le ras Felassi lui-même.

Mais, quel changement : au lieu de la toge d'étoffe fine, tout ornementée de riches broderies d'argent, un lamba grossier le couvrait ; disparus les anneaux de métal précieux qui cerclaient ses poignets ; maintenant, ses bras sortaient nus et nerveux des manches courtes de son vêtement, une cartouchière au flanc, un long poignard passé dans son ceinturon de cuir fauve ; la tête coiffée d'un chapeau de mauvaise paille, il avait, de point en point, l'aspect d'un de ces hommes que Maucombe avait vus travaillant sur les bords du lac, la scie ou le pic à la main.

— Fais décharger ici tes caisses, lui chuchota tout bas le ras, il serait dangereux d'aller plus loin...

Maucombe, docilement, sans demander d'ex

plications, arrêta sa caravane, et, les chameaux agenouillés, leur fit enlever leurs fardeaux qui, en quelques instants, formèrent au milieu des herbes des amoncellements respectables.

— Maintenant, dit le ras qui avait assisté, immobile et muet, à cette opération, maintenant paye-les et qu'ils partent.

Par les soins de son serviteur abyssin, une table pliante fut dressée devant laquelle le jeune homme, assis sur un tabouret, s'installa et, à la lueur d'une torche fumeuse, compta à chacun de ceux qui l'avaient suivi depuis la côte la somme d'argent qui lui était due, à laquelle il ajouta une légère gratification.

Ensuite, ayant reçu leurs adieux, il les renvoya.

Quand il fut demeuré seul avec le ras et quelques silhouettes des hommes et des animaux se furent perdues dans l'ombre, le ras frappa dans ses mains et, de tous côtés, des hommes surgirent auxquels il donna d'une voix brève des ordres dans une langue que Maucombe ne comprenait pas, mais dont cependant il devina le sens, rien que par les gestes dont le chef abyssin soulignait ses paroles.

D'ailleurs, un certain nombre d'entre eux, s'étant éloignés, revinrent quelques instants plus tard, amenant une troupe de fortes mules sur lesquelles eux et leurs compagnons s'occupèrent à charger les caisses de Maucombe : une fois chargées, on les recouvrit de peaux de bœufs, ce qui leur donnait l'aspect d'un chargement de sel.

— Comprends-tu maintenant? demanda le ras en souriant.

— Oui : que vas-tu faire, à cette heure ?

— Donner un peu de repos à mes soldats et, aux premières lueurs de l'aube, me mettre en route.

— Mais, les propriétaires des mules?...

— Ils sont partis déjà... J'ai réquisitionné leurs animaux au nom du négous, les menaçant de leur trancher la tête en cas de résistance et cela a suffi...

Admirant en lui-même l'éloquence de cet argument et reconnaissant qu'en certaines circonstances, un système de gouvernement autocratique et despotique peut avoir du bon, Maucombe demanda encore :

— Et moi... que vais-je devenir?... Puis-je partir avec toi?...

— Non ; car ta présence pourrait donner l'éveil aux amis des Italiens, et, par conséquent, aux ennemis du négous...

— Je ne puis cependant me défaire ainsi de mes bagages ! répliqua le jeune homme ; ces caisses, tu le sais, j'en ai la responsabilité, et, de plus, elles représentent la défense de grands intérêts.

Le ras Felassi inclina la tête.

— Je sais, répondit-il ; mais, du moment qu'elles sont sous ma garde, tu peux bannir toute crainte de ton esprit ; elles arriveront à destination...

— Je te remercie de cette assurance, mais...

L'autre l'interrompit :

— Il faut que tu voie le négous... c'est convenu ; aussi, ne puis-je te donner de meilleur conseil, si tu tiens à le voir sûrement et le plus tôt possible, que de me suivre...

— Tu viens de me déclarer qu'il ne m'était pas possible de t'accompagner.

— Aussi ne m'as-tu pas compris ; je veux dire qu'en partant de Dafaré vingt-quatre heures après moi, tu n'auras qu'à marcher sur mes traces pour être certain de joindre Ménélick... puisque c'est vers lui que je vais...

Il dardait sur le jeune homme ses petits yeux noirs, perçants, qui s'enfonçaient ainsi que des vrilles pour s'assurer exactement du degré de confiance que ses paroles inspiraient à son interlocuteur.

Maucomble lui tendit la main, à la française, et l'autre, l'attirant contre lui, le baisa sur les joues, ainsi qu'il avait fait une fois déjà, dans sa tente, pour lui souhaiter le bonjour...

— Je ne te précéderai jamais de plus de vingt-quatre heures, ajouta-t-il ; donc, si quelque événement imprévu se présentait sur la route, je t'en ferais avertir, tout comme s'il te survenait quelque embarras pour lequel mon appui te serait nécessaire, tu n'aurais qu'à accourir...

Ce fut sur ces mots pleins d'aménité et de bonnes promesses, que les deux hommes se quittèrent, le ras Felassi pour aller s'étendre parmi

ses soldats, auprès du convoi des mules entravées, André Maucombe pour rejoindre sa tente, dressée, ainsi que nous l'avons dit, à certaine distance de Dafaré, et à environ deux kilomètres du campement de Benjammino Pazzolli.

Comme il atteignait le plateau sur lequel ses serviteurs abyssins l'attendaient, il s'arrêta net, comme s'il eût reçu en pleine poitrine un choc : tout de suite ses regards s'étaient dirigés vers la tente de sa compagne de voyage et cette tente était noire, indiquant par l'absence totale de lumière que sa propriétaire n'y était pas...

— Pardieu ! ricana-t-il, la promenade aux étoiles dure bien longtemps.

Il songeait à la pensée qui lui était venue à l'esprit, lorsque une heure auparavant, en descendant vers le lac Assal, il avait constaté que la comtesse n'était point encore rentrée ; la jeune femme et Serge Obrensky devaient roucouler dans quelque coin.

Et cela le mettait de mauvaise humeur, en dépit de la résolution très sincèrement prise cependant de chasser loin de lui les rêves qu'il avait faits.

Il fuma coup sur coup deux cigarettes, déambulant nerveusement devant sa tente, ne pouvant se décider à se coucher ; puis, comme il allait cependant rentrer, il réfléchit que peut-être il serait prudent d'aviser Benjammino Pazzolli que le départ ne pouvait avoir lieu à l'aube, ainsi que cela

avait été décidé et, d'un pas lent, se promenant, il se dirigea vers Dafaré...

Sans qu'il voulût se l'avouer à lui-même, il avait l'espoir de rencontrer les deux jeunes gens et éprouvait par avance une intime satisfaction à les surprendre en flagrant délit de conversation amoureuse ; mais il eut beau piquer des pointes dans la brousse, à droite et à gauche du sentier, inspecter tant bien que mal, la main en visière sur les yeux, les environs : personne, tout était calme, désert, silencieux...

— Peut-être, songea-t-il, sont-ils tout simplement au campement, en train de prendre du thé avec l'Italien et sa fille.

Cette supposition le rasséréna et ce fut d'un pas plus agile qu'il poursuivit sa route, le cœur comme soudainement allégé...

Mais à sa grande surprise, tout était noir dans le campement, et la sentinelle abyssine qui veillait auprès du retranchement, tant bien que mal formé au moyen des bagages échappés à l'incendie, lui affirma avoir vu rentrer — au soleil couchant — le secrétaire de M. Van Kneipelt.

— Seul ! interrogea le jeune homme, soudain pris d'appréhension.

Et la réponse affirmative de l'Abyssin l'avait immobilisé, les pieds cloués au sol, le cœur glacé et le front moite de sueur...

— Voyons... voyons... se prit-il à dire au bout de quelques secondes ; quelles idées me vais-je

mettre en tête ? Cet homme ne sait ce qu'il dit... Il dormait probablement lorsqu'ils sont rentrés et n'aura vu qu'une ombre quand il y en avait deux...

Il tentait de se donner de l'assurance, et le ricardement dont il souligna ses paroles sonna tellement faux à ses oreilles qu'il en tressaillit :

— Décidément, grommela-t-il, il faut que j'en aie le cœur net...

Et s'adressant à l'Abyssin :

— Conduis-moi à la tente qu'il occupe, commanda-t-il.

L'un derrière l'autre, ils enjambèrent le retranchement et, à travers les hommes endormis dans la brousse auprès des bêtes de somme entravées et ruminant avec un bruit monotone de mastication, se dirigèrent vers les tentes des Européens.

Toutes étaient sombres, sauf l'une d'elles au travers de laquelle s'apercevait une lumière et ce fut celle-là que l'indigène désigna :

— Merci, dit Maucombe en le congédiant.

Un instant, il demeura à la même place, le regardant s'éloigner ; puis, lorsque sa silhouette se fut fondue dans la nuit, il s'avança d'un pas rapide et, lorsqu'il fut arrivé près de la toile :

— Monsieur Obrensky ! appela-t-il à voix basse.

Il sembla qu'à ce nom on s'agitait à l'intérieur ; le jeune homme crut même percevoir un gémissement et une voix demanda, voix qu'il ne reconnut pas pour celle de Serge :

— Qui est là ?

Maucombe se rejeta en arrière, étouffant un juron et pestant intérieurement contre l'imprudence qu'il venait de commettre.

Comme il ne répondait pas, la voix demanda, plus fortement cette fois :

— Qui est là?...

En même temps, le jeune homme vit indistinctement une silhouette humaine qui s'agitait derrière la toile, telle une ombre chinoise, puis se dresser, faire quelques pas lentement, comme péniblement et soudainement s'arrêtant, lever les bras en l'air, dans un geste de profonde stupeur...

Presque aussitôt le panneau de toile qui servait de porte se souleva et, sur le seuil, cramponné d'une main aux piquets qui servaient de soutiens à la tente, un homme apparut, trop noyé d'ombre pour que Maucombe pût distinguer ses traits ; en manches de chemise, son linge faisait dans l'obscurité une tache blanche et, à la main, une ligne brillante se voyait, produite par la lumière intérieure frappant sur une lame de poignard ou sur un canon de revolver.

— C'est vous qui appelez ? demanda le personnage à voix basse, et interpellant Maucombe immobile à quelques pas.

— C'est moi, fit le jeune homme en s'avancant.

— Entrez, fit rudement Pépoff.

Et quand la toile se fut rabaissée derrière le nouvel arrivant, l'agent de Grégorieff mettant bien en lumière l'arme qu'il tenait à la main,

large et solide coutelas, tandis que de l'autre main il se soutenait avec effort au montant de la tente :

— Qui êtes-vous? demanda-t-il, en attachant sur lui ses regards noirs perçants qui lui entraient dans la prunelle.

— Mais... et vous-même? répliqua Maucombe dont la main chercha instinctivement son revolver dans la poche de sa culotte.

— Je suis chez moi... c'est à moi d'interroger, ce me semble...

— Si je suis chez vous, c'est que c'est vous-même qui m'avez invité à entrer, fit le jeune homme qui examinait son interlocuteur avec une attention tellement soutenue que celui-ci, dont le visage se trouvait frappé en plein par la lumière de la lampe, changea de place pour être dans l'obscurité.

— Possible, gronda-t-il, cependant j'ai le droit de vous demander pour quelle raison vous rôdiez autour de cette tente...

— J'ignorais que ce fût la vôtre.

Cette réponse alluma dans la prunelle de Pépoff un éclair qui n'échappa pas à Maucombe.

— A qui donc supposiez-vous qu'elle appartenait?

Pour le coup, la question devenait embarrassante et le jeune homme, qui, tout à l'heure déjà, s'était si fort irrité contre lui-même pour avoir si imprudemment prononcé le nom de Serge

Maucombe se rejeta en arrière, étouffant un juron et pestant intérieurement contre l'imprudence qu'il venait de commettre.

Comme il ne répondait pas, la voix demanda, plus fortement cette fois :

— Qui est là?...

En même temps, le jeune homme vit indistinctement une silhouette humaine qui s'agitait derrière la toile, telle une ombre chinoise, puis se dresser, faire quelques pas lentement, comme péniblement et soudainement s'arrêtant, lever les bras en l'air, dans un geste de profonde stupeur...

Presque aussitôt le panneau de toile qui servait de porte se souleva et, sur le seuil, cramponné d'une main aux piquets qui servaient de soutiens à la tente, un homme apparut, trop noyé d'ombre pour que Maucombe pût distinguer ses traits ; en manches de chemise, son linge faisait dans l'obscurité une tache blanche et, à la main, une ligne brillante se voyait, produite par la lumière intérieure frappant sur une lame de poignard ou sur un canon de revolver.

— C'est vous qui appelez ? demanda le personnage à voix basse, et interpellant Maucombe immobile à quelques pas.

— C'est moi, fit le jeune homme en s'avancant.

— Entrez, fit rudement Pépoff.

Et quand la toile se fut rabaissée derrière le nouvel arrivant, l'agent de Grégorieff mettant bien en lumière l'arme qu'il tenait à la main,

large et solide coutelas, tandis que de l'autre main il se soutenait avec effort au montant de la tente :

— Qui êtes-vous? demanda-t-il, en attachant sur lui ses regards noirs perçants qui lui entraient dans la prunelle.

— Mais... et vous-même? répliqua Maucombe dont la main chercha instinctivement son revolver dans la poche de sa culotte.

— Je suis chez moi... c'est à moi d'interroger, ce me semble...

— Si je suis chez vous, c'est que c'est vous-même qui m'avez invité à entrer, fit le jeune homme qui examinait son interlocuteur avec une attention tellement soutenue que celui-ci, dont le visage se trouvait frappé en plein par la lumière de la lampe, changea de place pour être dans l'obscurité.

— Possible, gronda-t-il, cependant j'ai le droit de vous demander pour quelle raison vous rôdiez autour de cette tente...

— J'ignorais que ce fût la vôtre.

Cette réponse alluma dans la prunelle de Pépoff un éclair qui n'échappa pas à Maucombe.

— A qui donc supposiez-vous qu'elle appartenait?

Pour le coup, la question devenait embarrassante et le jeune homme, qui, tout à l'heure déjà, s'était si fort irrité contre lui-même pour avoir si imprudemment prononcé le nom de Serge

Obrensky, ne savait guère que répondre : dans la courte conversation qu'il avait eue avec l'émissaire du général Grégorieff, des vues générales seules avaient été échangées sur la situation et aucun des deux jeunes gens n'avait eu le temps de donner à l'autre des détails sur les aventures qui lui étaient arrivées.

En sorte que Maucombe était assez embarrassé pour donner un nom à celui qu'il cherchait ; comme, cependant, il lui fallait répondre :

— La sentinelle abyssine, à laquelle je me suis adressé, m'avait indiqué cette tente comme étant celle d'un jeune homme qui fait partie de la mission de M. Benjammino Pazzolli.

Le visage de Pépoff s'éclaira et le soupçon disparut comme par enchantement de son regard flamboyant.

— Sans doute voulez-vous parler de son secrétaire?...

Ces mots furent pour Maucombe comme un éclair qui eût instantanément dissipé la confusion de ses souvenirs : depuis qu'il était là, il considérait son interlocuteur, se demandant où il avait vu ce visage bonasse, aux favoris broussailleux, aux yeux glauques masqués de lunettes, où il avait entendu cette voix grasseyante et traînante, empâtée quelque peu du lourd accent germanique.

Puis soudainement, lui revint en mémoire le souvenir de la séance du Congrès de Naples et du

discours prononcé à la tribune par le délégué de l'Institut scientifique de Harlem.

— Monsieur Van Kneipelt !... dit-il aussitôt, en tendant, dans un geste sympathique tout spontané, les mains vers le pseudo-savant...

Quelque peu surpris, celui-ci murmura :

— En effet, monsieur, je suis bien celui que vous dites ; mais vous-même...

Et il considérait plus attentivement encore le visage de son interlocuteur, étudiant les lignes avec une intensité de regard qui jurait étrangement avec la placidité qu'il s'était plu à donner au personnage débonnaire dont il incarnait la physionomie.

— Comment ! vous ne me reconnaissez pas !... interrogea le jeune homme... le secrétaire du célèbre Justin Pipard...

Un sourire satisfait effleura les lèvres du pseudo-Hollandais.

— André Maucombe ! s'exclama-t-il, véritablement étonné...

— Je suis si changé que ça !...

— D'abord ; et puis... je m'attendais si peu à vous rencontrer ici... je croyais que c'était...

Un regard ahuri de Maucombe prévint Pépoff qu'il venait de prononcer quelques mots de trop ; il s'arrêta net, se mordit légèrement le bord des lèvres, et pour détourner — si possible — l'attention du jeune homme, comme pour se donner le temps de « se repêcher, » comme on dit vulgaire-

ment, il murmura avec un air de visible souffrance :

— Vous permettez que je regagne la couchette?... Il me semble que je vais défaillir...

Très obligeamment, Maucombe le soutint, en lui passant le bras sous le sien ; il s'exclama :

— Comme vous avez la fièvre !...

— Rien d'étonnant ; j'ai l'omoplate fendue en quatre, ce qui n'est pas sans provoquer une hausse de température ; mais laissons cela...

Il s'était laissé tomber sur sa couchette, comme accablé, et promenait la main sur son front qu'une sueur froide emperlait.

— Je vous disais donc, reprit-il au bout de quelques secondes employées à reprendre haleine, que j'étais surpris de vous rencontrer, car je croyais que c'était après l'exploration de la commission italienne, chargée de vérifier les assertions scientifiques de votre illustre maître, que l'observatoire en question serait transporté en Abyssinie...

Cette observation ne manquait pas de logique et, durant un instant, Maucombe demeura coi ; vaguement, ensuite, il répondit :

— Oh ! avec nous autres Français, on ne sait jamais...

La vérité, c'est qu'il ne voyait aucun intérêt à faire savoir à cet étranger qu'il était venu en Abyssinie avec des colis assez nombreux pour nécessiter une caravane de deux cents chameaux ;

du moment qu'il avait trouvé moyen de faire franchir à sa cargaison la frontière et de la faire tenir à son destinataire sous l'apparence d'un chargement de sel, mieux valait n'avoir pas d'explications à fournir à ceux en compagnie desquels il allait voyager désormais.

Afin de faire diversion, il reprit :

— En tout cas, il est heureux que nous soyons arrivés à temps pour vous donner un coup de main la nuit dernière...

— Quoi !... c'est vous qui... Eh bien !... mon cher Maucombe, permettez-moi de vous remercier... car, en effet, je crois bien qu'à l'heure présente, sans votre intervention providentielle, la mission Pazzolli pourrait bien n'être plus qu'un souvenir...

Et, au bout d'une seconde, il ajouta :

— Mais... ne venez-vous pas de dire « nous » ?...
Avez-vous donc des compagnons ?

— Une compagne... tout simplement.

— Vous êtes marié ? interrogea Pépoff, chez lequel, par instants, l'instinct policier reprenait le dessus.

— Pas le moins du monde ; c'est une jeune femme que le hasard m'a fait rencontrer à Aden, voyageant pour son plaisir et que l'envie a prise de visiter cette partie de l'Afrique...

Pourquoi l'agent, à ces mots, fronça-t-il les sourcils ? qu'y avait-il dans la réponse de Maucombe qui lui parût anormal ?...

— C'est même, poursuivit Maucombe qui n'avait point remarqué le changement subit survenu dans la physionomie de son interlocuteur, c'est même au sujet de cette jeune femme que je venais interroger... votre secrétaire...

L'étonnement du savant parut croître en même temps que son froncement de sourcils s'accrut.

— En quoi M. Abbsen — car c'est ainsi qu'il se nomme, Gustave-Adolphe Abbsen — peut-il avoir quelque chose de commun avec la personne dont vous parlez ?...

— Parce qu'elle a disparu...

Le Hollandais, malgré la douleur cuisante que lui infligeait sa blessure, se dressa droit sur ses jambes, comme si elles eussent été mues par un ressort.

— Disparu !... s'exclama-t-il... et c'est ici que vous venez la chercher ? Vous supposez donc qu'il serait parti avec elle !

— Dame, répondit naturellement le jeune homme, étant donné que...

Il s'interrompit net et témoigna de son impatience de ne pouvoir parler par un nerveux claquement de doigts, tandis que son regard ne pouvait se détacher du visage de Van Kneipelt soudainement en colère.

— Alors... il est parti avec elle ! gronda-t-il.

Ce fut au tour de Maucombe de sursauter.

— Vous dites ! s'exclama-t-il.

— Je dis que M. Abbsen partage cette tente

avec moi et vous voyez que sa couchette est vide ; même il ne s'est pas couché... Et tenez... tenez... ses armes... ses effets de campement... tout a disparu...

La face congestionnée, les yeux étincelants, Van Kneipelt agitait ses mains tremblantes pour indiquer à son interlocuteur tout ce qui, dans le compartiment de la tente, indiquait un départ précipité.

— Mais qui vous fait supposer, que pour cette femme, il aurait oublié...

— Oublié... quoi ? monsieur, interrompit Maucombe...

La fureur de Pépoff s'accroissait de l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de parler, de se renseigner...

— Oh ! gronda-t-il, il faut que je me renseigne... que je sache... les sentinelles ont dû le voir passer... dussé-je monter à cheval pour courir à sa poursuite...

Et, domptant la douleur qui le torturait, il parvint à endosser sa veste, avec l'aide de Maucombe qui, silencieux, s'étonnait de l'état fébrile en lequel la disparition de son secrétaire mettait ce flegmatique Hollandais.

— Venez, monsieur, commanda Pépoff, et prêtez-moi le secours de votre bras, car il faut que je marche et je ne sais si j'en aurai la force...

A travers le camp, ils allèrent aussi rapidement que possible, éveillant les chameliers, les interro-

geant : les chameliers dormaient et ne savaient rien.

Une à une, ils interrogeaient les sentinelles qui ne savaient rien non plus, n'ayant rien vu ; ce fut la dernière cependant, celle qui veillait du côté opposé à Dafaré, qui les renseigna : une heure auparavant, elle avait vu passer le secrétaire du chasseur de papillons, monté sur une mule et portant en croupe son bagage.

— Seul ? interrogea Pépoff qui contenait à grand'peine son impatience.

— Non ; il avait avec lui le jeune garçon qu'il a ramené de sa chasse à l'autruche...

— Il y avait une femme avec lui ? s'écria Maucombe.

L'Abyssin ouvrit démesurément les yeux et secoua négativement la tête :

— Non, il n'y avait pas de femme avec le jeune savant.

Pépoff et Maucombe se regardèrent stupéfaits, le premier se demandant quelle raison avait bien pu pousser Serge Obrensky à s'enfuir, le second angoissé encore plus qu'auparavant sur le sort de la comtesse Pradjiwoï.

XVI

CE QU'ÉTAIT DEVENUE LA COMTESSE HÉLÈNE

Amilcar Caracallo n'était point d'une extraordinaire bravoure. Le lecteur a pu d'ailleurs s'en apercevoir à l'occasion du petit entretien qui avait eu lieu entre l'Italien et Walter Bright, entretien dans lequel il avait suffi à ce dernier d'exhiber son revolver pour amener son interlocuteur à composition.

Seulement, si le courage n'était pas son fort, il excellait dans la ruse, comme tous les êtres lâches, d'ailleurs, et Walter Bright, qui le connaissait bien, avait eu parfaitement raison de supposer que si le papier signé par Caracallo lui était avantageux au point de vue de ses intérêts, il était dangereux au point de vue de son existence.

L'Italien n'était point homme à se laisser jouer ainsi et, du moment que son avarice était en jeu, il fallait s'attendre à tout de sa part pour qu'il la fît triompher,

Et il s'en était fallu de bien peu qu'elle ne triomphât : ainsi qu'il avait été convenu entre eux, tandis que Walter Bright, servi du reste par les circonstances, trouvait le moyen de s'introduire dans le campement de Benjammino Pazzolli, Caracallo, lui, conduisait les Somalis Issahs à travers la brousse et les poussait à l'attaque.

Puis, lorsque le camp avait été en flammes et qu'il avait supposé que Walter Bright avait accompli sa besogne, en ce qui concernait Serge Obrensky, il avait fait diriger un feu d'enfer sur la tente de son excellent compagnon : on se souvient que la tente s'était abattue avec sa toile crevée, ses cordages coupés, ses piquets brisés par les balles...

Caracallo, à cette vue, avait senti sa poitrine soulagée d'un grand poids : Serge et Bright morts, il était inutile qu'il poursuivît plus loin son voyage : il suffisait qu'il entrât en possession des papiers que l'émissaire du gouvernement russe devait avoir en sa possession et qui établissaient la preuve du rôle secret joué par lui en Abyssinie, pour avoir droit à la prime promise ; quant à la prime elle-même, il était sûr, désormais, de la toucher intégralement, puisque son associé était mort : rien ne lui serait plus com-

mode que de remettre la main sur le petit contrat qu'il avait signé, intimidé par le revolver de l'Anglais...

Et le tour était joué.

Mais voilà qu'au moment où il allait se glisser à travers les cadavres, presque à l'endroit où gisait la tente de Bright, des coups de feu avaient éclaté soudainement sur les derrières des Somalis, et ceux-ci, épouvantés, croyant avoir affaire à un ennemi considérable, s'étaient enfuis comme une volée de moineaux...

A cet instant, Caracallo avait manqué de décision : il lui aurait suffi de rester où il était et de se présenter à Benjammino Pazzolli comme un officier envoyé en mission extraordinaire par le général Baratieri pour expliquer sa présence inopinée ; mais, perdant la tête, il avait fui, lui aussi : outre que les balles sifflant à ses oreilles avaient toujours eu comme conséquence de le troubler considérablement, il se demandait quelle sorte de sauveteurs arrivaient comme par miracle à ceux que sa ruse avait condamnés.

Le mieux, pour l'instant, était de se mettre à l'abri d'abord, et ensuite de tenir conseil pour savoir ce qu'il convenait de faire : c'est ainsi qu'emporté par la débandade générale dans la direction de Dafaré, il avait profité d'un petit bois qui se présentait à lui pour se tapir dans les fourrés et attendre le jour.

On dit que la nuit porte conseil ; pas aux pol-

trons, car la moindre feuille qui bruit, la plus petite branche qui craque, le moindre bourdonnement d'insecte trouble leurs facultés mentales, et ils sont hors d'état de rassembler deux idées.

Les yeux grands écarquillés, la tremblotte aux membres, la sueur à fleur de peau, notre Italien passa, immobile dans son trou, les quelques heures qui le séparaient de l'aube ; et ce ne fut que lorsque les ténèbres commencèrent à se dissiper, qu'il commença, lui, à retrouver ses esprits.

Récapitulant les impressions de la nuit précédente, il éprouva un mouvement de joie : Serge Obrensky mort, Walter Bright mort aussi ! il n'avait plus qu'à reprendre le chemin de la côte, à s'embarquer et à aller à Rome toucher la prime qui l'attendait à la Consulta.

Déjà dressé sur ses jambes, il s'apprêtait à sortir de sa retraite pour gagner le campement et s'y livrer à la recherche des papiers qui l'intéressaient, lorsqu'un bruit de pas le fit se cacher de nouveau ; mais, écartant tout doucement les herbes, il demeura aux aguets.

Une exclamation de colère faillit lui échapper lorsque, dans celui qui venait le troubler si inopinément, il reconnut Serge Obrensky. Vivant ! celui qu'il croyait mort était là, devant ses yeux, se portant à merveille !

Durant une seconde, l'Italien voulut se croire le jouet d'une hallucination, ce n'était pas possible ! on n'avait pas fait tout ce qu'on avait fait,

combiné des plans si machiavéliques, pour que...

Mais non ; il était inutile qu'il se bercât d'illusions ; ses yeux ne le trompaient pas : c'était bien Serge qu'il avait devant lui !

Alors, une fureur étrange s'empara de l'Italien : il saisit son revolver et allait le braquer dans la direction de son ennemi lorsqu'un nouveau bruit lui fit abaisser son arme, sans avoir tiré ; cette fois, c'étaient les pas d'un cheval ou d'un mulet qui claquaient sur le sol, et le poltron craignit de payer de sa peau le coup de feu qui étendrait à terre Serge Obrensky.

Les doigts crispés sur son revolver, il attendit donc : ses yeux étaient injectés de sang et sa gorge haletait : quel était celui qui arrivait ? Si sa bonne étoile voulait que ce fût un des Somalis Issahs qu'il avait conduits, la nuit précédente, à l'attaque du campement de Benjammino Pazzolli...

Non, c'était un Européen !... un Européen qu'il ne connaissait pas, mais sans doute l'un de ceux qui avaient opéré une diversion si malencontreuse pour ses projets.

La vue du renfort inespéré qui arrivait à Serge fit grincer les dents de Caracallo, et l'espoir, un moment conçu, de se débarrasser sans grand danger de ce gêneur s'évanouit.

Aussi sa joie égala-t-elle sa surprise lorsqu'il vit soudainement les deux hommes tirer leur sabre et tomber en garde : cela, par exemple, ça tenait du prodige et il fallait véritablement que la Pro-

vidence secondât ses projets pour faire survenir un incident aussi prodigieux ! avons-nous besoin de dire que les vœux les plus ardents de l'Italien allèrent de suite à André Maucomble ; si celui-là pouvait le dispenser, en s'en chargeant lui-même, de la besogne à laquelle il s'apprêtait...

Puis, tout à coup, pan ! une détonation, l'un des adversaires est désarmé, celui précisément sur lequel il comptait, et une femme paraît ; elle leur parle, les réconcilie et part les laissant seuls ; alors, tendant l'oreille, Caracallo écoute attentivement.

Per Baccho ! la situation se complique et la prime à toucher paraît entourée de plus de difficultés qu'on ne supposait tout d'abord : cet homme qu'il ne connaît pas, lui, c'est le Français qui doit, de concert avec Serge Obrensky, trouver Ménélick et passer avec lui un traité secret ; quant à la jeune femme, c'est la comtesse Pradjivoï, cette Russe que l'émissaire du général Grégorieff aime si follement.

Et, durant que Serge parle à Maucomble de la jeune femme, lui ouvrant son cœur pour le mettre à même de juger l'intensité de son amour, voilà que le visage de Caracallo change d'expression ; un sourire entr'ouvre ses lèvres rusées, un éclair s'allume dans ses petits yeux brillants ainsi que des éclats de jais de chaque côté de son nez de fouine.

Une combinaison vient de naître dans son cer-

veau, et cette combinaison, il n'est pas difficile d'en deviner la nature aux mots prononcés par lui, après le départ des deux jeunes gens.

— Il aime cette femme, a-t-il dit ; nous le tenons...

Et, quand il avait été très certain de la route prise par Serge et par ses compagnons, il était sorti de sa cachette, prenant le chemin diamétralement opposé ; ils allaient vers le campement de Pazzolli, lui se dirigea vers le village de Dafaré.

Seulement, il évita de se montrer aux environs des habitations et, faisant un assez grand détour à travers la brousse, s'en fut retrouver l'endroit où il avait laissé son camp : très prudent, il avait estimé qu'il lui fallait, à tout hasard, conserver les apparences d'un honnête homme, et c'est pourquoi il n'avait pas mêlé les gens composant son escorte au reste des Somalis dont il s'était servi pour attaquer le camp de Pazzolli ; et il avait bien fait, puisque les événements avaient tourné contre lui et que maintenant il se trouvait dans la nécessité d'avoir recours à ses hommes.

Oh ! mon Dieu ! son plan était bien simple et d'une exécution des plus faciles : ainsi que le lui avait fait savoir l'entretien des deux jeunes gens avec Hélène Pradjiwoï, celle-ci s'en allait courir la brousse, seule sur sa bicyclette, à l'avance de la caravane d'André Maucombe.

Il s'embusquait avec sa petite troupe, s'emparait d'elle et, avec un otage aussi précieux, ame-

nait à composition l'agent du gouvernement russe : ce que sa loyauté et son courage empêcheraient Serge Obrensky d'accepter, sa passion pour la comtesse l'y contraindrait.

Par ce stratagème, l'Italien obtiendrait le résultat auquel il tendait, et ce, sans courir grand risque ; car en s'attaquant à une femme...

Son premier soin avait donc été d'envoyer plusieurs de ses hommes dans différentes directions pour savoir de quel côté s'avancait la caravane au-devant de laquelle était allée la jeune femme ; puis, lorsque, vers le milieu de la journée, l'un d'eux était venu lui annoncer que la caravane en question se trouvait à une quinzaine de kilomètres de là, dans la direction du sud, il était parti avec quatre de ses Somalis, dont l'un connaissait admirablement le pays et lui servait de guide : c'était d'ailleurs l'émissaire qui était venu lui apporter le premier renseignement.

A l'en croire, la jeune femme allait et venait sur la route, tantôt précédant... tantôt suivant le long convoi... pressant ceux qui marchaient en tête, activant les retardataires, en sorte que l'Italien pressentit qu'il y avait moyen d'exécuter son plan, sans courir grand risque : à tout hasard, il avait emmené avec lui un chameau coureur dont il avait pu apprécier la grande vitesse et grâce auquel il lui serait possible de mettre sa proie hors la main de ceux qui seraient tentés de la lui reprendre ; ... en outre, les Somalis étaient armés

de fusils à tir rapide, et s'il lui fallait faire couvrir sa retraite par une bonne fusillade, ce lui serait chose facile.

Le tout était de savoir s'il pourrait trouver sur la route un endroit où dresser son embuscade ; le guide, interrogé à ce sujet, l'assura qu'à huit kilomètres du Dafaré, un ravin profond coupait la route, se prolongeant assez loin de droite et de gauche et qui obligeait les caravanes à faire un détour assez long ; vu l'impossibilité où se trouvaient les bêtes de somme de franchir le pont plus que primitif jeté en travers.

— Tu comprends, expliqua-t-il à Caracallo, celle que tu veux aura passé à l'aller, sur le pont ; au retour, fatiguée sans doute, elle répugnera à allonger le trajet tandis qu'en suivant le même chemin elle peut être rentrée au moins une heure avant ses compagnons ; c'est là qu'il faut l'attendre.

On avait marché durant une heure et on était arrivé, en effet, à une crevasse d'environ une quinzaine de mètres, profonde d'à peu près cinquante mètres et servant de lit à un torrent qui roulait en bouillonnant sur des rocs éboulés du sommet.

Ainsi que l'avait dit l'indigène, un tronc de palmier à peine équarri servait à franchir l'obstacle ; mais Caracallo constata que c'était là un moyen de passage dangereux et s'avoua à lui-même qu'il préférerait de beaucoup gagner en

amont ou en aval le gué dont usaient les caravanes.

— Jamais cette femme n'a passé là, murmura Caracallo en secouant la tête, et ce n'est pas ici qu'elle repassera...

Et, perplexe, il se demandait comment il pourrait bien s'y prendre pour mettre son projet à exécution, lorsque le guide, qui s'était avancé jusqu'au milieu du tronc d'arbre, l'appela d'un geste de la main.

Prudemment, l'Italien demeura sur le bord.

— Que me veux-tu ?... interrogea-t-il.

Se baissant, l'autre lui indiqua du doigt l'écorce de l'arbre sur laquelle se remarquait l'empreinte d'une roue qui, ayant passé sur quelque terrain fangeux, avait laissé derrière elle une trace humide.

A cette vue, Caracallo ne put retenir une exclamation joyeuse : celle dont il voulait s'emparer avait en effet et contre ses prévisions passé par là ; donc, il y avait chance qu'elle prît le même chemin pour rentrer au campement ; donc, c'était bien là, en effet, qu'il devait tendre son embuscade.

L'endroit était merveilleusement propice : de l'autre côté du torrent, c'était une plaine immense qui se déroulait jusqu'aux confins de l'horizon, monotone et plate, en sorte qu'il était facile de distinguer de très loin ceux qui arrivaient ; de ce côté-ci, au contraire, il y avait un amoncelle-

ment de rocs énormes qui eussent permis à une troupe bien plus considérable que n'était celle de Caracallo de se dissimuler.

Ayant donné au guide, pour qu'il les communiquât à ses compagnons, quelques instructions précises, il s'agissait de s'emparer, mais sans la molester en quoi que ce fût, de la jeune femme, dès qu'elle aurait franchi le torrent. Il groupa ses hommes derrière le plus gros des rochers, prêts à bondir sur la proie qui leur était désignée, tandis que lui-même s'embusquait en face d'eux, de l'autre côté de la passerelle, la lorgnette aux yeux, fouillant la plaine, en avant...

Une heure, puis deux, puis trois s'écoulèrent et le soleil déjà baissait vers l'horizon lorsque Caracallo aperçut enfin un nuage de poussière qui s'élevait au-dessus du sol, indice d'une nombreuse troupe de chameaux ; très rapidement le nuage se rapprocha, puis obliqua vers la droite, pour aller chercher en amont un passage plus commode à franchir ; et bientôt, en effet, il put distinguer, à un kilomètre de là, une longue troupe de chameaux et de mules qui traversaient le torrent et prenaient ensuite la route de Dafaré ; mais il eut beau chercher, rechercher, ce fut en vain : nulle part il ne découvrit trace de bicyclette ; il est vrai que dans le troupeau d'hommes et d'animaux qui défilaient là-bas, une silhouette de femme pouvait très bien lui échapper.

Désespéré, furieux, il voulait s'en aller, ju-

geant inutile de demeurer plus longtemps à l'affût, pour attendre un gibier qui ne passait pas pas là où il l'attendait; mais le guide insista pour rester, s'obstinant à dire que, du moment où la jeune femme avait franchi le torrent en cet endroit, il n'y avait aucune raison pour qu'elle s'en allât faire un détour qui allongerait son chemin d'au moins une heure.

On attendit donc : depuis longtemps la queue de la caravane avait disparu, la nuit allait bientôt succéder au jour, et Caracallo commençait à s'engourdir sous l'influence d'un brouillard léger qui montait du torrent, lorsqu'une exclamation gutturale du guide le fit tressaillir : à demi redressé, la lorgnette aux yeux, il regarda et ne put, lui non plus, retenir un cri de surprise et de joie, en voyant apparaître, dans la plaine, un point noir qui ne pouvait être que celle qu'il attendait.

— Attention ! commanda-t-il.

Le point noir grossissait à vue d'œil : certainement la comtesse Pradjiwoï pédalait ferme, pressée qu'elle était de rattraper le temps perdu, tandis que voltigeaient autour de sa tête les pans de la voilette blanche qui la protégeait contre le soleil et la poussière.

Caracallo eut quelques instants d'angoisse : la jeune femme allait-elle commettre l'imprudence de franchir ainsi la passerelle ? ce n'était point tant au danger qu'elle courait qu'il pensait qu'à la difficulté qu'il aurait de s'emparer d'elle, filant

grand train : heureusement, il la vit, comme elle était arrivée à une dizaine de mètres du torrent, ralentir son allure, puis sauter à terre, et, conduisant sa machine par le guidon, s'engager sur la passerelle.

En dépit de la recommandation qui lui avait été faite de ne pas bouger, deux des Somalis se redressèrent pour être prêts à sauter sur leur proie et, dans le mouvement qu'ils firent, une lance tomba sur un bouclier, avec un bruit tel, que la jeune femme, pressentant ce qui l'attendait, fit mine de sauter en selle pour échapper à ses agresseurs.

Mais alors, avec une extraordinaire présence d'esprit, Caracallo, épaulant sa carabine, ajusta la bicyclette et pressa la détente : une détonation éclata, suivie presque aussitôt d'un cri de stupeur, poussé par la comtesse, en voyant la roue d'arrière voler en éclats.

Plus de moyen de fuite ! alors, avec cette crânerie dont elle avait, au cours du voyage, donné déjà plus d'une preuve, elle se jeta en avant, revolver au poing, décidée à forcer le passage.

Mais ils étaient trois et à peine eut-elle lâché son premier coup, — lequel d'ailleurs abattit un Somali, — qu'un bois de lance lui tomba rudement sur le poignet ; la douleur lui fit lâcher son arme et, sans défense, elle se sentit prise.

Alors, fièrement, les yeux dans les yeux, elle demanda à Caracallo :

— Combien voulez-vous ?

Très poliment, Caracallo s'inclina et, d'un ton cependant quelque peu narquois, répondit :

— Vous faites erreur, signora ; il ne s'agit point de votre bourse.

— M'expliquerez-vous alors, monsieur, l'inqualifiable agression dont je suis victime de votre part !...

L'Italien prit un air faussement piteux et murmura :

— Pardonnez, signora, le procédé un peu vif, j'en conviens, en faveur du sentiment sincère qui l'a dicté...

— Je ne vous comprends pas, monsieur, riposta la comtesse en fronçant les sourcils et en attachant sur son interlocuteur un regard étincelant.

Il mit les deux mains sur son cœur.

— Je suis le plus malheureux des hommes, signora !... Je vous aime...

— Quelle est cette comédie ? s'exclama-t-elle en lui coupant la parole, vous ne me connaissez pas...

— Ah ! pardon, je vous suis depuis Aden... à travers le désert, rôdant la nuit, autour de votre campement, m'approchant, au risque de me faire envoyer une balle par vos sentinelles, pour entendre, de l'autre côté de la toile de votre tente, le murmure charmant de votre conversation...

Soudain, la jeune femme sursauta et son sur-

saut fut si violent que Caracallo, croyant à une tentative de fuite, s'élança vers elle ; mais elle avait repris son immobilité première et, le toisant d'un air dédaigneux, mordant ses lèvres, pour les empêcher de prononcer les mots qui lui venaient au bout de la langue.

Et ces mots étaient ceux-ci :

— Vous mentez !

Elle venait de reconnaître, en effet, l'homme que Walter Smith était venu voir nuitamment quelques jours auparavant, l'homme par les soins duquel avait été préparée, arrêtée, l'attaque des Somalis Issahs contre la caravane de Benjammino Pazzolli, le complice du traître enfin, en lequel elle avait flairé sous son faux costume d'officier anglais le voyageur si curieux du train de Pétersbourg à Moscou.

Oui. Elle avait été sur le point de lui jeter son mensonge à la face, en même temps de lui cracher son mépris ; mais un instinct l'avait averti que mieux valait dissimuler et feindre de croire ce qu'il lui disait, pour tâcher de mieux surprendre ses projets et le motif d'une semblable agression, car, peut-être, avait-il donné que c'était grâce à son intervention que le guet-apens dirigé contre Serge Obrensky avait échoué et voulait-il tout simplement se venger d'elle.

Mais encore, si la vengeance avait été son seul but, il l'avait belle, un instant auparavant, pour lui envoyer une balle qui l'eût renversée dans le

torrent : pourquoi donc avoir ajusté sa machine au lieu de l'avoir ajustée elle-même ?

A cela il y avait une raison ; mais laquelle ? c'était pour savoir à quoi s'en tenir que, sur le point de lui jeter à la face ce qu'elle pensait de lui, la jeune femme s'était tue.

— En vérité ! répliqua-t-elle , vous m'aimez, monsieur ! Vous avouerez que c'est une bien singulière façon de prouver votre amour que vous employez là !... Il est vrai qu'en Italie les choses ne se passent pas comme ailleurs... et je me rappelle avoir vu autrefois dans des opéras-comiques des bandits par amour...

Et, riant à demi, elle ajouta :

— Fra Diavolo, alors ?

Il était assez perplexe, se demandant si elle était sincère ou si elle se moquait de lui ; mais, au fond, que lui importait ? ce n'était point sur elle qu'il se proposait d'agir, mais bien sur Serge Obrensky ; elle pouvait donc bien croire ce qui lui conviendrait ; du moment qu'il l'avait en sa possession, cela lui suffisait...

Tirant à l'écart son guide, il lui dit quelques mots à l'oreille ; puis, se retournant vers la jeune femme :

— Signora, dit-il, puisque vous connaissez si à fond les mœurs de l'Italie, et celles des bandits, vous devez savoir que le mieux à faire quand on est tombé entre leurs mains est de se résigner ; donc, résignez-vous : d'ailleurs, on aura pour

vous tout le respect auquel vous avez droit, et il ne sera exercé de violence contre votre personne qu'autant que vous nous y contraindrez...

Il lui présenta lui-même la main pour l'aider à se mettre en selle sur l'une des mules; et, tandis que la petite troupe prenait au trot le chemin du lac Assal, lui-même piquait droit sur le campement de Benjammino Pazzolli.

La nuit était venue tout à fait, une nuit claire et transparente, que la lueur des étoiles étincelantes rendait semblable à un véritable crépuscule ; aussi, n'eut-il pas grand'peine à se diriger à travers la brousse : ce qu'il voulait, c'était s'introduire dans le camp, et tâcher de mettre la main sur le papier que lui avait fait signer Walter Bright : peut-être aurait-il la bonne chance que l'on n'eût pas encore enterré son cadavre, auquel cas, la recherche serait plus facile.

Dans le cas contraire, il lui faudrait se renseigner sur l'endroit de la sépulture et, durant la nuit, fouiller la terre pour mettre à nu le cadavre de son complice.

Pour être franc, nous devons dire que c'était là une besogne qui ne lui souriait guère ; ainsi qu'un grand nombre de ses compatriotes, il était superstitieux et n'était pas loin de croire aux revenants ; aussi, rien qu'à la perspective du sacrilège qu'il serait peut-être obligé de commettre, sentait-il un petit frisson lui courir dans le dos et se retournait-il instinctivement, tous les dix pas,

comme s'il eût entendu, derrière lui, sur le sol, le frôlement d'un suaire.

Mais nous avons eu l'occasion de dire déjà que l'un des vices capitaux de l'Italien était une passion folle pour l'argent et, bien qu'il tremblât, bien que son poil se hérissât par tout son corps en songeant à la sinistre besogne qu'il lui faudrait accomplir, il était résolu.

Parbleu, et s'il eût eu l'assurance que Walter Bright avait conservé le papier sur lui, point n'eût été besoin de l'aller déterrer ; la tombe garderait mieux que qui que ce fût le secret de l'abandon pécuniaire qu'il avait été contraint de faire à son complice.

Mais si ce papier avait été laissé par lui dans sa cantine, ou si ses compagnons, avant de l'inhumér, avaient eu la précaution de visiter ses poches.

C'était de cela qu'il voulait s'assurer, car, sans cette assurance, il le sentait, il lui serait impossible d'avoir une minute de repos.

Tout en marchant, il réfléchissait à la manière dont il allait opérer : s'introduirait-il secrètement dans le campement, ou bien se présenterait-il carrément, arguant des bonnes relations entretenues quelques semaines auparavant avec le signor Pazzolli.

Toutes réflexions faites, ce fut à ce dernier parti qu'il s'arrêta et, comme il était arrivé près des bagages, il les enjamba sans façon ; après

quoi, avisant un chamelier qui fumait silencieusement une de ces petites pipes en usage dans le pays, il se fit conduire par lui à la tente du chef de la mission italienne...

Celui-ci — depuis les événements dramatiques qui s'étaient déroulés au cours de la nuit précédente — était tout désespéré : une grande appréhension s'était emparée de lui et, pour un peu, il aurait fait volte-face et serait retourné à la côte.

Mais l'ambition était là, qui le tenaillait ferme et le poussait en avant ; seulement il sentait à l'hostilité des habitants de Dafaré, que maintenant il allait entrer dans un pays qui lui serait d'autant plus dangereux que la situation se tendait davantage du côté de Massaouah, où les ras de Ménélick jouaient au plus fin avec le général Baratieri : que les négociations entamées se rompissent, qu'un coup de feu éclatât, en quelle situation se trouverait la mission, une fois franchie la frontière d'Éthiopie ?

Et, avec cela, Van Kneipelt grièvement blessé, l'Anglais chasseur de fauves qui n'en valait guère mieux !

Restait, il est vrai, André Maucomble ; mais le Français était seul, sans escorte : c'était d'un maigre adjuvant...

Toute la journée, enfermé dans sa tente, le savant avait pensé à ces choses et l'avenir lui apparaissait sous les plus sombres couleurs ;

maintenant, alors même que la splendeur de la nuit et la pureté de l'atmosphère l'invitaient à l'étude des astres, il n'avait pas le courage de prendre ses instruments et de se livrer à ses études habituelles ; non, sérieusement, il aurait été incapable de prendre la hauteur d'une planète ou de noter les différences d'éclat des étoiles changeantes...

Étendu sur sa couchette, il était tout habillé ; l'attaque de la veille lui avait donné une leçon et, avant de songer au repos, — un repos qui ne viendrait certainement pas, — il avait mis à portée de sa main, alors qu'il se savait incapable d'en faire usage, son revolver, sa carabine, plus son couteau de chasse à lame formidable, qui ne lui avait jamais servi à autre chose qu'à affiler les piquets de sa tente, émoussés à force d'être plantés et déplantés dans le sable dur...

Au moindre bruit, il tressaillait et, assis sur son séant, blême, les cheveux hérissés, il écoutait, la peur dénaturant les sons qui arrivaient jusqu'à lui : chamelier gourmandant ses bêtes, mule hennissant ou renâclant, chacal hurlant aux environs du campement sur quelque tombe d'indigène tué la veille.

Sa main instinctivement étendue vers son revolver, l'œil arrondi, il attendait que le silence se fût rétabli : s'il eût osé, il aurait prié sa nièce de lui venir tenir compagnie : elle, non plus, ne devait pas dormir et, à deux, on a moins peur...

Lorsque, soudain, des pas retentissant non loin se firent entendre ; de nouveau, il sursauta et, comme ces pas semblaient se diriger de son côté, il se jeta à bas de sa couchette.

— C'est ici?... bon, merci mon garçon, dit une voix au dehors.

Cette voix, il semblait à Pazzolli qu'il l'avait déjà entendue ; même il ne croyait pas se tromper en lui reconnaissant une intonation de son pays. Mais il avait le cerveau tellement ébranlé depuis la veille, qu'il lui était absolument impossible de rassembler ses souvenirs.

Et comme, anxieux, effaré, il était là, immobile, attendant, le pan de toile qui fermait sa tente se souleva et une silhouette humaine se découpa sur le fond clair formé par l'azur du ciel.

— Carissimo Pazzolli!..

— Per Baccho ! le lieutenant Caracallo !... s'exclama le savant, en se précipitant vers le nouveau venu qu'il serra dans ses bras avec une tendresse qu'expliquait l'état d'âme du malheureux poltron : un Européen, un ami, un officier !... quel renfort...

Mais, à cette exclamation, l'autre répondit aussitôt par ces mots, prononcés brutalement :

— Chut donc ! imprudent !... Quelle nécessité de clamer mon nom à tous les échos ?... Nous ne sommes pas en situation de mettre en avant notre nationalité... surtout avec ce qui se passe...

Un tremblement nerveux secoua les membres du savant.

— Que se passe-t-il donc?... gémit-il.

— Les négociations sont rompues entre Barattieri et les Abyssins.

— La guerre a éclaté ?

— Pas encore?... mais cela ne saurait tarder... tout dépend de la rapidité avec laquelle vous marcherez en avant et rejoindrez Ménélick.

Blême, les joues tremblantes, le savant ouvrait des yeux énormes dans lesquels se reflétait la terreur qui le tenait aux entrailles...

— C'est que je crois bien rencontrer des difficultés, maintenant, balbutia-t-il ; avant-hier, nous avons failli être reçus à coups de fusil par les gens de Dafaré, qui ne veulent à aucun prix entendre parler des Italiens...

Caracallo prit un air suffisant.

— C'est à voir, déclara-t-il ; je suis d'ailleurs envoyé en mission, dans le but de m'assurer des dispositions de certains chefs indigènes... Le général voudrait faire prendre Ménélick entre deux feux, en provoquant un soulèvement sur ses derrières...

Puis, d'un ton rempli de désinvolture, il demanda :

— Et... vous avez fait bon voyage depuis que nous nous sommes quittés à Massaouah ?

Pazzolli leva les bras au ciel.

— C'est-à-dire que si nous n'avons pas été

massacrés, répondit-il, c'est grâce à un secours providentiel qui nous est arrivé.

— En vérité!... fit Caracallo.

Il lui fallut subir le récit détaillé de l'attaque que lui-même avait conduite et applaudir du plus grand cœur à l'intervention de ce Maucombe, qu'in-petto il envoyait à tous les diables.

— Enfin, dit-il, quand l'autre eut fini, du moment que vous êtes en bonne santé, c'est le principal : votre charmante nièce est remise de ses émotions?... Allons, tant mieux... et ce bon M. Van Kneipelt, et son secrétaire...

— M. Van Kneipelt a été blessé assez grièvement ; c'est même ce qui motive notre séjour ici... et puis un brave homme qui s'était très obligeamment entremis pour amener à composition les gens de Dafaré...

— Un Européen ? demanda Caracallo dont le cœur se mit à battre avec force sous sa vareuse : il était arrivé au point qui l'intéressait, et il cherchait déjà par quelle série de questions adroites il pourrait bien, sans éveiller les soupçons de son interlocuteur, apprendre ce qui l'intéressait concernant Walter Bright.

Oui, un Européen... un Anglais, officier aux cipayes, qui était venu chasser ici le lion ;... le pauvre homme ! il a été victime de ses complaisances...

Le visage de l'Italien exprima un apitoiement d'autant plus énergique qu'il était simulé...

— Vous l'avez enterré aux environs ? demanda-t-il avec une certaine hésitation...

Pazzolli sursauta :

— Enterré!... mais il n'est pas mort !

— Pas mort ! s'exclama l'agent en faisant sur son siège un bond formidable, pas mort ! Per Baccho!...

Cela avait été plus fort que lui ; sa stupéfaction avait été si profonde et son désappointement si grand, qu'il n'avait pu maîtriser sa langue et que, le visage convulsé, l'œil étiincelant, il se tenait devant son interlocuteur.

Celui-ci, tout interdit, le regardait, se demandant à quel sentiment il devait attribuer une telle attitude.

— Non, il n'est pas mort, répéta-t-il au bout de quelques secondes, grâce à Dieu... mais, qu'avez-vous donc ? vous semblez tout ému...

Caracallo s'était ressaisi rapidement, comprenant son imprudence et, avec la mobilité qui était le propre de son métier de policier, il avait, comme par enchantement, changé l'expression de sa physionomie.

— Mais je n'ai rien!... que voulez-vous que j'aie?... Rien, si ce n'est une surprise bien compréhensible : vous me dites que cet homme a été victime de sa complaisance, ce qui, dans tous les langages du monde, signifie qu'il a été tué et, ensuite, vous m'apprenez qu'il n'est pas mort... Et puis, ne vous semble-t-il pas, comme à moi,

que dans ces déserts, au milieu de ces populations sauvages, les liens entre nous, Européens, se resserrent d'étrange façon et qu'on ressent pour un homme, même inconnu, une amitié quasi fraternelle ?...

Ces paroles, Caracallo les prononça avec un accent ému, que lui eût envié un comédien de profession, et Pazzolli, en bonne bête qu'il était, approuvait énergiquement, s'y laissant prendre.

— Heureusement que la Providence veillait, dit Pazzolli, et qu'il avait eu la présence d'esprit de se jeter à plat ventre, sans cela il était criblé de balles...

— Alors, il est indemne ?...

— C'est-à-dire qu'il n'est pas encore remis d'une lutte qu'il lui a fallu soutenir contre un indigène qui s'était rué sur lui et l'aurait étranglé, si nous n'étions arrivés à son secours...

Caracallo s'était levé, et mettant la main sur le bras de son interlocuteur :

— Mon cher monsieur Pazzolli, dit-il, vous plairait-il de m'indiquer l'endroit où se trouve couché ce pauvre homme ?...

— Vous voudriez lui rendre visite, interrogea le savant ; voilà qui est d'un bon cœur !... Si vous voulez me suivre...

Caracallo secoua la tête.

— Vous ne m'avez pas compris ; je vous remercie de votre obligeance, mais il n'est nu^l

besoin que vous vous dérangiez ; indiquez-moi la tente, j'irai seul...

Les sourcils de Pazzolli se haussèrent prodigieusement.

— Je ne comprends pas...

— Vous n'avez pas besoin de comprendre..., ou, du moins, vous n'avez besoin de comprendre qu'une chose, c'est que vous êtes venu ici grâce à de hautes influences ; qu'en acceptant la mission qu'on vous a confiée, vous vous êtes engagé à avoir des yeux et des oreilles, mais point de langue..., et que la moindre curiosité..., la moindre indiscretion pourraient rendre inutile ce que vous avez fait jusqu'à ce jour, pourraient détruire à jamais les rêves ambitieux que vous formez...

Pazzolli, en entendant ce langage prononcé d'une voix ferme et sur un ton d'autorité inconnu de lui, devint tout pâle, en même temps que ses yeux s'agrandissaient démesurément et qu'instinctivement son échine prenait une courbure pleine de docilité.

— Mais... mon cher monsieur Caracallo, balbutia-t-il, il n'est nullement besoin de me parler ainsi... Je suis le serviteur très dévoué des hautes influences qui ont bien voulu s'intéresser à moi... Commandez et vous n'aurez pas de serviteur plus dévoué, plus zélé que moi...

Cela dit d'une voix pleine d'humilité, il était allé jusqu'au seuil de la tente, suivi de Caracallo qui le regardait d'un air méprisant.

— Désirez-vous que je vous guide ? interrogea-t-il.

— Non, vous dis-je ; où campe-t-il ?

Le savant étendit les bras vers une tente dressée à quelque distance, et au-dessus de laquelle un petit pavillon flottait.

— Là-bas, répondit-il ; mais tout est sombre, il doit dormir.

— Qu'importe... je l'éveillerai...

Et Caracallo sortit, se dirigeant vers la tente de son complice : il était temps qu'il se trouvât seul, car la déception qu'il venait d'éprouver menaçait d'être plus forte que sa volonté et d'éclater.

Walter Bright était vivant !

Alors que lui, Caracallo, arrivait le cœur plein de joie, à la pensée d'être débarrassé d'un complice plus fort que lui, et qui avait réussi, grâce à sa force, à lui extorquer une partie de sa prime, voilà que tout était à recommencer.

Ce n'était pas faute, pourtant, que le plan eût été bien conçu, et que l'exécution en eût été menée habilement : les deux hommes qui devaient périr se portaient à merveille !

Mais quel guignon le poursuivait donc ?

Ce fut en mâchonnant des jurons et en ruminant ces choses dans sa cervelle, qu'il avait gagné la tente de Walter Bright : une fois là, notre homme s'arrêta pour réfléchir un peu à ce qu'il allait dire, mais surtout pour reprendre possession de lui-

même ; connaissant son complice comme il le connaissait, il estimait dangereux de lui laisser entrevoir même l'ombre d'une mauvaise humeur, car l'autre eût été fatalement amené à rechercher la cause de cette mauvaise humeur, et peut-être, cette cause, sa finesse l'eût-elle découverte.

Or, Walter Bright avait le coup de revolver très facile, et s'il pouvait se douter que la volée de balles qui, la nuit précédente, avaient haché sa tente, lui était destinée, certainement il prendrait la plaisanterie en mauvaise part, et alors...

Mais une des qualités de Caracallo, c'est qu'il n'était pas entêté, et que le premier mouvement de mauvaise humeur passé, il prenait assez philosophiquement son parti de la situation : le coup était manqué ! il aviserait à le tenter de nouveau, mais dans quelque temps.

Pour le moment, le plus pressé était de s'occuper de Serge Obrensky, et comme il reconnaissait à son acolyte, non seulement une intelligence égale à la sienne, mais encore une énergie et une crânerie qu'il n'avait pas, il jugeait indispensable, dans son intérêt même, de le mettre au courant de ce qu'il avait fait...

Voilà pourquoi il avait soudainement décidé de lui rendre visite. Soulevant donc la toile de la tente, il pénétra dans l'intérieur, et aussitôt une voix demanda, tandis que dans l'obscurité s'entendait le craquement d'une batterie qu'on armait :

— Qui va là ?

— Demonio ! riposta l'Italien, pas tant de bruit, donc !...

— Caracallo ! gronda Walter Bright.

Et tout de suite, il ajouta railleusement :

— Je ne suis pas mort, caro mio ; si donc vous veniez pour dépouiller mon cadavre de certain papier qui doit vous tenir au cœur...

S'il eût fait jour, l'expression du visage de Caracallo l'eût certainement trahi, car il ne put se dispenser de faire une épouvantable grimace ; mais, heureusement, l'obscurité était complète dans la tente, et il fut impossible à Bright de constater, de voir combien ses soupçons étaient fondés.

— Plaisantez-vous, cher ami ? riposta d'une voix mielleuse Caracallo ; je ne comprends pas un mot à ce que vous me contez... et il serait plus urgent, je crois, de causer de choses sérieuses, que de perdre notre temps à de semblables balivernes...

L'Anglais avait frotté une allumette et s'apprêtait à faire de la lumière, au moyen d'une petite lampe de voyage accrochée au piquet de sa tente ; mais Caracallo souffla la lampe, disant :

— Voilà qui est imprudent ; nous avons à causer, mais il est inutile que l'on sache que nous causons...

Il avait pris un pliant et, sans façon, s'était assis près de la couchette.

— Notre coup est manqué... déclara-t-il.

— Oui .. après? Je le sais aussi bien que vous ! grommela Walter Bright.

— Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que c'est grâce à l'intervention de vos amis d'Aden qu'il a manqué...

— Je le sais aussi...

— Très bien ; mais savez-vous aussi que Serge Obrensky aime la compagne d'André Maucombe...

— Que voulez-vous que ça me fasse ? bougonna Bright ; nous ne sommes pas ici pour nous occuper d'amourettes...

— Eh bien ! je ne pense pas comme vous... et voici pourquoi...

Il narra à son acolyte la scène à laquelle il avait assisté, caché dans le petit bois où Maucombe et Serge s'étaient alignés.

— Alors ? interrogea Bright, intéressé malgré lui par ce récit.

— Alors... en ce moment, la belle est sous bonne garde, entre les mains d'hommes à moi, et se dirige vers Sokota ; c'est un otage précieux qui va nous permettre de jouer cartes sur table avec Serge Obrensky ; quand un homme aime une femme avec autant d'ardeur, il n'y a rien qu'il ne fasse pour la sauver... ; il tournera les talons et rejoindra la côte, après nous avoir remis les papiers dont il est porteur... ou alors...

— Alors ? interrogea Walter Bright en se redressant sur un coude ; vous n'avez pas, je suppose, l'intention d'assassiner cette femme...

— Per Baccho ! pour qui me prenez-vous?... d'ailleurs, il n'est pas besoin d'envisager l'éventualité d'un refus ; mais au cas improbable où cette éventualité se produirait, je me débarrasserais de la femme en la vendant à quelque chef de tribu galla...

— Êtes-vous fou ? ce serait une monstruosité !...

— Monstruosité... ou non, ce sera comme ça... Et puis, dites donc, il me semble que vous prenez feu bien facilement... Est-ce que, par hasard... ?

Walter Bright l'interrompit brutalement :

— Suffit... Nous causerons de cela à un autre moment ; pour l'instant, il s'agit de nous entendre sur la conduite à tenir...

Et tous deux, dans l'ombre qui protégeait leur trahison, ils se mirent à causer à voix basse.

XVII

UN TRUC DE PÉPOFF

C'était durant cet entretien que Maucombe et Nicolas Pépoff s'étaient livrés, à travers le campement, à l'enquête que nous avons racontée dans l'un de nos précédents chapitres, enquête qui leur avait appris le départ de Serge Obrensky, mais qui ne leur avait rien révélé touchant la comtesse Pradjiwoï.

Tous les deux, tête basse, silencieux et absorbés dans leurs réflexions, regagnaient la tente du pseudo-Hollandais, lorsqu'en passant près de celle de Walter Bright, il leur sembla entendre bruire comme un presque imperceptible chuchotement : aussitôt Pépoff s'arrêta, et, pressant de la main sur le bras de Maucombe auquel il se soutenait :

— Chut ! murmura-t-il, écoutez...

Le jeune homme prêta l'oreille et désignant la tente d'un hochement de tête :

— C'est d'ici, que cela vient, fit-il.

Et, prêtant l'oreille, il sursauta, se mordant les lèvres pour retenir une exclamation de surprise.

— Mais, je connais cette voix-là, murmura-t-il.

— Laquelle ? demanda Pépoff, il y en a deux...

— L'Anglais..., je gagerais un louis que c'est mon chasseur d'Aden...

Mais si bas qu'ils eussent parlé, sans doute que, dans la tente, quelque chose avait averti de la présence des écouteurs ceux qui s'y trouvaient, car, soudain, tout bruit cessa et brusquement, sur le seuil, un homme apparut qui demanda d'une voix bourrue en anglais :

— Qui donc est là ?

Maucombe s'avança vivement et, les mains tendues, s'exclama :

— Eh !... c'est ce brave lieutenant !... Du diable si je m'attendais à vous rencontrer dans ces parages !... Il y a donc du lion par ici ?...

Walter Bright avait serré les mains qu'on lui offrait, avec un flegme tout britannique.

— On me l'avait dit, répondit-il ; mais je n'ai rencontré que ces chacals de Somalis auxquels nous avons infligé une correction dont ils se souviendront, j'espère... Mais, vous-même, par quel hasard ai-je le plaisir de vous voir ici... ? vous avez donc changé votre itinéraire ?

Puis, sans attendre la réponse, changeant le ton

d'indifférence qu'il avait pris, pour mettre dans sa voix une sorte de tremblement ému :

— Et... votre compagne de voyage? interrogea-t-il.

— Elle va bien..., je vous remercie, répondit sèchement Maucombe ; demain, si vous voulez, nous causerons plus longuement ; car, pour l'instant, je tombe de sommeil...

Les deux hommes se serrèrent la main de nouveau, et, tandis que l'Anglais disparaissait sous la toile, Maucombe reprenait le bras de Van Kneipelt, qui avait assisté, immobile et silencieux, à cet échange de paroles.

— Je ne m'étais pas trompé, voyez-vous? dit-il en s'éloignant.

— Avez-vous remarqué comme sa voix a tremblé en s'informant de votre compagne?

— Oui, et cela ne m'étonne guère, car il en est, paraît-il, follement épris, et s'il n'est pas devenu mon compagnon de voyage, c'est parce que je m'y suis opposé de façon formelle.

Pépoff se tut durant quelques pas ; puis, brusquement :

— N'y aurait-il pas lieu, en ce cas, de supposer qu'il pourrait être pour quelque chose dans la disparition de cette jeune femme?

Se ravisant aussitôt, il ajouta :

— Mais non, au fait ; puisqu'il est resté dans sa tente, toute la journée..., à moins qu'il n'ait fait faire le coup par celui auquel il parlait...

Tout en marchant, ils étaient arrivés à la tente et Pépoff, s'arrêtant, tendit la main à Maucombe, disant brusquement :

— A demain... monsieur...

Maucombe, tout décontenancé par cette séparation à laquelle il était loin de s'attendre et qui ne faisait pas du tout son compte, demanda :

— Alors... vous ne vous inquiétez pas de votre secrétaire... monsieur Van Kneïpelt?

— C'est pour m'en inquiéter, monsieur, que je vous quitte : j'ai besoin de réunir... de coordonner mes idées... et demain matin...

Il dégagea sa main de celle de Maucombe et, tournant les talons, rentra chez lui...

A peine retombé derrière lui le pan de toile qui fermait l'entrée de la tente, l'expression de sa physionomie changea subitement et devint terrible : un moment, il demeura debout, promenant ses regards autour de lui, constatant de tous côtés des preuves du brusque départ de Serge, et ces preuves augmentaient progressivement sa fureur qu'il avait eu tant de peine à contenir...

Il se laissa tomber sur la couchette vide, la couchette d'Obrensky, dans laquelle celui-ci ne s'était même pas étendu et, les lèvres pincées, les regards flamboyants, les mains crispées sur la couverture :

— Mais à quel moment donc est-il parti? grommela-t-il; faut-il donc que je me sois assoupi quelques instants, pour qu'il ait pu — sans que

je l'entende — prendre ses armes, ses effets...

Il ajouta, au bout d'un moment :

— Et pourquoi est-il parti?... Est-ce un danger qu'il a fui?... est-ce cette femme qui l'a entraîné?... Oh ! si c'était cela...

Son visage s'était apoplectisé et, à travers ses lunettes, ses prunelles étincelaient d'une épouvantable fureur...

Se calmant, il réfléchit : la sentinelle abyssine, interrogée, avait répondu que le jeune homme était parti seul ; c'était donc que Maucombe s'était trompé, en soupçonnant qu'il avait enlevé sa compagne de voyage.

D'un autre côté, elle avait disparu, elle aussi, et c'était là une coïncidence assez singulière pour mériter qu'on s'y arrêtât et qu'on envisageât la possibilité d'une fuite à deux.

D'autant plus que, malgré toute sa perspicacité, Pépoff ne voyait aucune raison qui pût pousser Obrensky à partir si singulièrement, à moins que...

L'idée à laquelle correspondaient ces derniers mots venait de lui passer subitement par la cervelle, car subitement lui était revenu le souvenir de l'entretien qu'avait eu avec lui le jeune homme, la veille au soir, cet entretien au cours duquel l'autre l'avait questionné sur la singulière sympathie qu'il lui témoignait.

Ne l'avait-il pas carrément accusé de jouer la comédie, de n'être pas le personnage qu'il pa-

raissait être et pour lequel il se faisait passer...

Qui sait si, dans l'esprit du jeune homme, un soupçon n'était pas né, lui montrant le prétendu Van Kneipelt comme un espion aux gages de l'Italie et de l'Angleterre?...

Et soudain, le besoin de logique de Pépoff s'était senti satisfait : ce devait être cela ; c'était cela : Serge Obrensky s'était senti menacé par un danger et, très prudemment, en soldat observateur d'une consigne qui consistait à réussir coûte que coûte, il avait fui ce danger, contre lequel sa bravoure naturelle ne pouvait rien...

Le tout maintenant était de savoir ce qu'était devenu Obrensky, pour pouvoir courir sur ses traces, le rejoindre et avoir une explication avec lui ; mais, auparavant, n'importait-il pas de savoir s'il y avait entre la disparition de Serge et celle de la compagne de Maucombe pure coïncidence ou l'effet d'un complot ?

Pépoff, poussé par sa nature policière, inclinait plutôt vers cette seconde hypothèse et alors il s'inquiétait, se demandant comment il se pouvait faire que Serge Obrensky, dont il connaissait le tempérament de soldat et l'esprit de discipline, pouvait s'être subitement amouraché d'une inconnue, au point d'oublier pour elle le devoir impérieux qui lui avait été dicté par le général Grégorieff.

Quant à cette femme, quelle pouvait bien être la raison qui l'avait fait se sauver ainsi?...

Ne fallait-il pas voir là une combinaison souterraine de l'Angleterre et de la Russie qui, voyant « brûlés » les premiers agents dont elles s'étaient servies, avaient songé à utiliser les talents plus fins, plus rusés d'une femme ?

L'intervention d'une femme en cette affaire lui paraissait donc vraisemblable ; mais ce qu'il ne comprenait par exemple pas, c'était que Serge Obrensky eût pu oublier si rapidement ses devoirs pour suivre une étrangère.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'un bruit de pas se fit entendre non loin de là : en même temps, une voix, qu'il reconnut pour celle de Paz-zolli, demanda :

— Mon cher Van Kneipelt, vous dormez ?

— Non, cher ami, se hâta de répondre le pseudo-Hollandais, en se jetant sur la couchette, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Voilà... j'avais pensé, comme la nuit est fort belle et le ciel d'une limpidité tout exceptionnelle, que nous pourrions, votre secrétaire et moi, en profiter pour relever quelques observations intéressantes sur la constellation du « Taureau », et alors, je venais voir...

Pépoïff — en excellent comédien qu'il était — prit instantanément une figure de circonstance et ce, avec un tel naturel que l'autre n'eut pas l'ombre d'un soupçon.

— Vous jouez de malheur, cher ami, M. Abbsen est parti, il y a deux heures déjà, pour rechercher

au-delà du lac Assal une variété de papillons que le célèbre docteur Gherardt affirme exister de ce côté et qui manque à ma collection.

Le visage de Benjammino Pazzolli se fit piteux.

— C'est juste... c'est juste ; mais enfin, c'est très ennuyeux, soupira l'astronome ; et cependant, je vous assure que le « Taureau » doit être bien intéressant à étudier cette nuit ; enfin...

Hochant la tête, le masque grotesquement douloureux, il se retirait, lorsque, pivotant sur ses talons :

— A propos, nous avons reçu du renfort, dit-il.

— Du renfort !...

— Oui... un officier italien, envoyé en mission vers les ras de Ménélick..., mais, peut-être le connaissez-vous ; il était sur le transport qui nous a amenés d'Italie ; il a débarqué à Massaouah en même temps que nous...

Bien que cette nouvelle fût pour lui d'une importance capitale, Pépoff eut cependant assez de présence d'esprit pour conserver tout son sang-froid.

— Non..., murmura-t-il, je ne me souviens pas ; mais n'importe, dans les circonstances présentes, il ne peut être que le bienvenu...

— N'est-ce pas, s'empressa de dire l'Italien ; d'autant plus que, plus on va aller et plus les difficultés vont augmenter ; en sorte qu'un homme habitué à manier le revolver et le sabre... On pourra, si vous le voulez bien, lui faire faire le service d'avant-garde...

Pépoïf approuva avec empressement, car durant que parlait l'Italien, il ruminait dans sa tête un plan, et ce plan, il en prépara séance tenante l'exécution.

— Ah!... cher ami, fit-il; je ne vous verrai sans doute pas demain avant l'étape où je vous rejoindrai, car je vais partir avant l'aube, pour rejoindre M. Abbsen, du côté d'Assal...

— Est-ce bien prudent, avec votre blessure?... se récria Pazzolli...

— Oh ! ma blessure ! riposta l'agent en dissimulant héroïquement sous un sourire la grimace dans laquelle la souffrance tordait ses lèvres ; ma blessure!... vous voulez dire mon égratignure... rien de plus... Et puis, vous me comprendrez certainement. Quand la science parle, il n'est rien que nous ne soyons prêts à entreprendre... Or, ces recherches auxquelles je veux me livrer en compagnie de M. Abbsen sont très importantes... et quand bien même je devrais me traîner là-bas...

Pazzolli revint sur ses pas et lui serrant la main :

— Bonne chance donc, et à demain, tantôt... ; au cas où vous seriez en retard, vous trouverez toujours quelqu'un à Dafaré pour vous conduire jusqu'à l'étape...

Et il sortit.

Une fois seul, Pépoïf s'assit sur sa couchette et, le menton dans la main, se mit à réfléchir : cet imbécile de Pazzolli venait, sans s'en douter, de

lui fournir un renseignement précieux : l'Italien, l'acolyte de Walter Bright, le second des voyageurs suspects qui avaient suivi Serge Obrensky de Pétersbourg à Moscou, était ici !

Cela suffisait, non pas à expliquer le mystère, mais en tout cas à lui indiquer de quel côté il lui fallait se diriger pour faire la lumière.

Caracallo et peut-être bien aussi Walter Bright devaient tenir les fils de la nouvelle complication survenue et si, ainsi que paraissait le croire André Maucombe, ainsi que, jusqu'à un certain point, la logique semblait l'indiquer, le départ de Serge Obrensky devait s'expliquer par la disparition de la jeune femme, Pépoff devait se conformer à ce principe très vieux, mais toujours neuf, mis en avant par un magistrat français : « Cherchez la femme. »

Pour retrouver Serge, Pépoff devait se lancer d'abord à la recherche de cette inconnue qui était venue, si mal à propos, jeter le trouble dans ses combinaisons, et il avait le pressentiment que les deux policiers, seuls, pouvaient le mettre sur sa trace.

Le diable, seulement, c'était d'arriver à se mettre en rapport avec eux et à leur arracher le renseignement dont il avait besoin, de gré ou de force...

Pour ce qui était de la force, il est certain que ce procédé aurait de beaucoup agréé à Pépoff : dans l'état de surexcitation où il se trouvait, un

acte d'énergie détendant les nerfs l'eût infiniment soulagé ; seulement, le tout était de savoir jusqu'à quel point ces gaillards-là se laisseraient intimider.

Qui sait ? peut-être se laisseraient-ils assommer sans rien vouloir dire, mais en admettant même qu'ils parlassent, il lui faudrait les tuer, par prudence, car un semblable entretien ne pourrait, bien entendu, avoir lieu sans les surprendre et leur inspirer sur son compte de graves et justifiés soupçons...

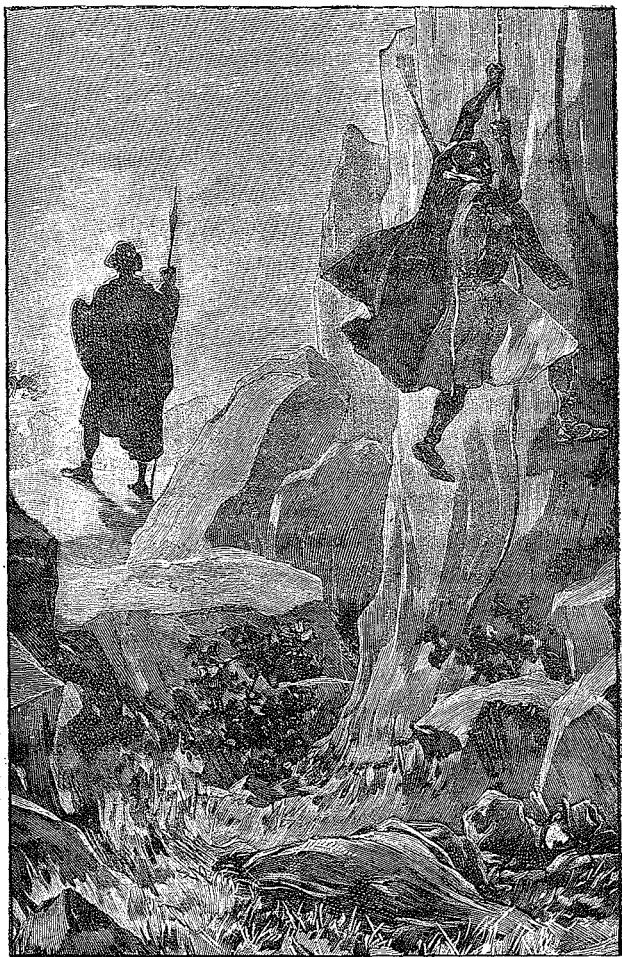
Tandis qu'en employant la ruse...

Il savait déjà — pour l'avoir pratiqué en différentes occasions à Pétersbourg — que Walter Bright, quoique agent intelligent, n'était pas de force à lutter avec lui ; quant à l'autre... un Italien...

A tort ou à raison, Pépoff avait le plus profond mépris pour la police italienne...

Donc, étant décidé à employer la ruse, restait à savoir sous quelle forme il allait l'employer ; et soudain, un sourire éclaira sa physionomie : quelques mots prononcés tout à l'heure par Pazzolli lui revenaient en mémoire et lui indiquaient dans quel sens il devait agir : Caracallo s'était présenté comme envoyé en mission par le général Baratieri ; eh bien ! mais...

Sans perdre davantage de temps, il se leva et, marchant ferme, tellement était grande sa force de volonté, il sortit de la tente, gagna un groupe



La corde, une fois raidie, Serge descendit. (Page 103.)

d'indigènes qui dormaient à quelques mètres, étendus à terre, en poussa un du pied et lui donna l'ordre de seller immédiatement ses mules, de charger sa cantine, ses instruments de chasse et de le venir retrouver, dès que tout serait prêt pour le départ...

Cela fait, il retourna à sa tente et, assis sur le pied de sa couchette, se reposa ; l'effort qu'il venait de faire l'avait pour ainsi dire épuisé ; et, blême, tremblant de fièvre, il dut éponger avec son mouchoir les gouttes de sueur qui emperlaient son front. Mais ce ne fut là qu'une faiblesse passagère, et lorsque son domestique abyssin vint le chercher pour se mettre en selle, il sut retrouver toute son énergie...

Tout le monde dormait et ils sortirent du campement sans avoir excité d'autre attention que celle de quelques chameliers éveillés par le bruit des mules heurtant le sol de leurs fers ; d'ailleurs Pépoff n'avait-il pas pris soin de prévenir Benjamino Pazzolli de son départ ?

Une fois franchi le retranchement formé par les bagages, les mules furent mises au trot, et, en dépit des souffrances épouvantables que le cahotement infligeait au blessé, cette allure fut conservée pendant les cinq kilomètres qu'il fallut parcourir pour atteindre Dafaré.

A la première habitation, Pépoff s'arrêta, et, faisant éveiller l'indigène, lui demanda de le guider jusque chez le chef du village ; celui-ci

habitait, à l'autre extrémité, une case un peu plus importante d'allure que les autres, et ce fut dans une sorte de cour qui précédait l'entrée que le voyageur mit pied à terre.

Arraché par le bruit au sommeil, inquiet d'une visite à une heure si indue de la nuit, l'Abyssin parut sur le seuil, armé de sa lance et de son bouclier, prêt à repousser par la force, à la première manifestation hostile, celui qui se présentait ; mais celui-là était d'apparence fort débonnaire ; sa carabine était pendue au bât qui supportait son bagage, sur la mule que son serviteur tenait en main, et, s'il avait des revolvers, ils étaient fort pacifiquement enfermés dans les étuis pendus à sa ceinture.

— Que veux-tu ? demanda le chef du village dans un langage mélangé d'arabe et d'anglais, mais où cette dernière langue dominait.

— Te parler seul à seul...

L'Abyssin poussa une exclamation de surprise, car cette réponse avait été faite en langue arabe, et avec une pureté, une intonation dont seul un indigène eût été capable.

Pépoff ajouta :

— Éloigne tes gens et mène-moi en un endroit où nul regard ne puisse nous surprendre, où nulle oreille ne puisse écouter.

Puis, tirant de sa poche quelques pièces d'argent, il les mit dans la main de celui qui venait de lui servir de guide, en disant :

— Voici pour la peine et aussi pour payer ton silence ; car certainement, si tu t'ouvrais de ce que tu viens de faire à qui que ce soit, même à ta femme, Dieu te punirait...

L'autre s'inclina fort bas et se retira en se confondant en remerciements...

Stupéfait d'entendre cet Européen s'exprimer aussi facilement dans son propre langage, presque ébloui par la libéralité dont il faisait montre, le chef du village voulut tenir lui-même l'étrier, pendant que Pépoff mettait pied à terre et, de lui-même, déposa dans un coin sa lance et son bouclier.

— Suis-moi, dit-il laconiquement.

Et par un couloir sombre, circulant à travers des pièces obscures dont le silence était troublé par des respirations fortes, il mena Pépoff jusqu'à une dernière pièce grande, celle-là, et où le sol était garni d'une natte.

— Là, nous sommes seuls, déclara-t-il, tu peux parler...

— Veux-tu, auparavant, fit Pépoff, donner à l'un de tes serviteurs l'ordre d'apporter ici la caisse qui se trouve chargée sur ma mule ?

L'Abyssin se leva, car il avait déjà pris place sur la natte qui couvrait le sol, et, après s'être absenté un instant, revint, disant :

— Ce que tu désires est fait ; maintenant, je t'écoute.

Pépoff se recueillit quelques secondes ; puis enfin :

— Je ne te connais pas, dit-il, je ne sais qui tu es et j'ignore les sentiments qui t'animent ; ne te froisse pas si, pour obtenir de toi le service dont j'ai besoin, je cherche à faire vibrer à la fois les deux nerfs qui commandent — par le monde entier — la machine humaine : l'amour de l'argent et la soif des honneurs. Je puis à ton gré satisfaire l'une et l'autre de ces deux passions...

En parlant, il attachait ses regards sur son interlocuteur, cherchant à descendre jusqu'au fond de lui même, pour pressentir la réponse qu'il allait recevoir ; mais la face de l'Abyssin était demeurée impassible et rien dans ses muscles ni dans ses prunelles ne vint trahir l'impression qu'il avait ressentie de ce langage...

Après un court silence, employé par lui à délibérer *in petto*, il dit enfin :

— Peut-être, en t'adressant à tout autre, eusses-tu eu raison de parler ainsi ; mais en t'adressant à moi, tu t'es trompé. Certainement, j'aime l'argent, car lui seul permet d'avoir de beaux troupeaux de mules et de riches harnachements. Certainement, j'aime les honneurs, car celui qui a les honneurs est au-dessus des autres hommes, pour n'être point pillé et humilié par eux... Mais, l'ambition et l'avarice ne tiennent, dans mon cœur, que la seconde et la troisième places.

— Quel est donc le sentiment qui occupe la première ?

— La haine.

Ce mot, en passant à travers les dents subitement contractées de l'indigène, produisit un sifflement tellement sinistre que Pépoff ne put s'empêcher de tressaillir et qu'une inquiétude le saisit : néanmoins, avec sang-froid il demanda :

— Puis-je servir ta haine ?

— Tu ne peux pas, répondit l'autre en secouant la tête avec mélancolie : ce qui est écrit est écrit... et si Allah a décidé que l'étranger régnerait en maître chez nous et nous chasserait de ces demeures qui sont les nôtres depuis des siècles... que pourras-tu faire, toi homme, contre les desseins du Très-Haut...

Les paupières de Pépoff se plissèrent, dans ce mouvement qui lui était familier, lorsqu'il voulait donner à son regard une acuité plus grande, et il considéra attentivement celui qui lui parlait ; un pressentiment lui venait que peut-être la Providence se mettait dans son jeu, plus complètement encore qu'il ne l'avait espéré ; il n'osait cependant concevoir un espoir aussi complet.

— Je ne te comprends pas bien, fit-il : quels sont ceux dont tu parles, comme voulant mettre la main sur ce que Dieu vous a donné ? Je ne les connais pas et ne marche point d'accord avec eux...

Une étincelle s'alluma dans la prunelle — noire comme un éclat de jais — de l'Abyssin, et il gronda :

— Ceux-là... homme d'Europe, tu les con-

nais... Ce sont ceux qui, après avoir pris Massaouah, sur la côte, marchent... marchent sans cesse vers nous, plantant leurs drapeaux sur nos villes et s'apprêtent, dit-on, à faire la conquête de notre pays tout entier...

— Tu veux parler des Italiens, dit alors Pépoff ; mais, ainsi que je viens de te le dire, je ne suis pas de leur race... J'appartiens à un peuple ami du tien, au contraire, et dont la religion est semblable à la tienne...

Les lèvres de l'indigène s'entr'ouvraient ; mais Pépoff lui coupant la parole :

— Tais-toi ! commanda-t-il ; il est des noms qu'il est dangereux de prononcer, même quand on a la persuasion de n'être pas entendu. Donc, tu hais les Italiens !... eh bien ! touche là, car je les hais non moins que toi, et c'est pour m'aider à les combattre que je viens te trouver.

Il avait tendu la main à son interlocuteur qui y laissa tomber la sienne.

— Les gens de la caravane que tu as empêchés de passer avant-hier, poursuivit Pépoff, sont des Italiens... et, parmi eux, il en est qui viennent dans ton pays avec de mauvais desseins.

L'autre grinça des dents et gronda :

— Avant de franchir la frontière, il leur faudra passer sur mon cadavre et sur ceux de mes hommes...

— Non, dit Pépoff, en étendant la main pour le calmer ; non, quand on n'est pas le plus fort, il

faut être le plus rusé. Et puis, mieux vaut avoir le secret de leurs intentions que leur peau... à peine bonne à servir de pâture aux vautours.

L'Abyssin inclina la tête en guise d'assentiment et d'une voix humble :

— Je ne suis qu'un enfant auprès de toi ; parle, et tes avis seront suivis.

Pépoff se recueillit un instant.

— Tu ne sais peut-être pas, fit-il, que les Italiens comptent sur un soulèvement des tribus arabes, voisines de l'empire de Ménélick, pour détourner l'attention de l'empereur et le contraindre à diviser ses forces... Eh bien ! tu vas envoyer en grand secret un de tes serviteurs au camp des Européens, il s'informera de la tente où habite l'homme qui t'est venu trouver avant-hier pour te prier de traiter en amis les gens de la caravane et, toujours secrètement, il lui dira qu'un envoyé des tribus arabes l'attend, lui et son compagnon, chez toi...

Le chef du village ouvrait de grands yeux, ne cherchant pas à dissimuler la stupéfaction que lui causaient ces paroles.

Sans paraître s'en apercevoir, Pépoff ajouta :

— Ceux que je t'envoie chercher sont des traîtres, et c'est pour les confondre que je les fais venir.

Alors l'autre, dans la naïveté de sa nature quasi sauvage et ignorante des ruses européennes, lui dit :

— Si ce sont des traîtres, tu les tueras...

Pépoff sourit, et, les paupières mi-closes, comme si passait devant ses yeux la vision de la revanche dernière à prendre des ennemis de sa patrie.

— Oui... plus tard, quand l'heure sera venue ; pour l'instant, je veux savoir d'eux ce qu'ils complotent et dénouer les fils qu'ils ont enroulés autour de moi et de mes amis.

Il ajouta, pour donner plus de poids à sa réponse et inspirer à son interlocuteur une confiance plus grande :

— Toi aussi, tu es de mes amis..., car quoique je ne te connaisse pas, tu appartiens à un peuple que le mien aime et protège...

L'indigène prit la main de Pépoff et la baisa.

— Va donc, fit l'agent du général Grégorieff, envoie le messenger et recommande-lui de faire diligence ; aussitôt qu'ils seront arrivés, tu les conduiras toi-même ici... Jusqu'à ce moment, je désire être seul...

L'autre s'inclina et sortit.

A peine retombée derrière lui la tenture qui masquait l'entrée de la pièce, Pépoff s'en fut prendre la lampe de cuivre accrochée à la muraille et la posa sur le sol ; puis s'agenouillant, il ouvrit la cantine qu'il avait apportée et en retira une boîte qu'il posa sur le couvercle de la cantine, jouant aussi le rôle de table de toilette.

Dans cette boîte, il y avait une glace formant

chevalet qu'il dressa, et devant laquelle prestement, avec une agilité de doigts de comédien changeant de costume, il se mit à se démaquiller : les favoris postiches qui lui envahissaient les joues et la perruque qui lui déformait le crâne une fois enlevés, il se passa sur la face un linge imbibé de blanc gras et la teinte vermillonnée, qui transformait ses traits, disparut ; alors un long moment, étant redevenu lui-même, il demeura immobile, rêveur, contemplant l'image que reflétait le miroir ; il semblait qu'à la vue de ce visage si triste et si énergique à la fois, qu'éclairaient les yeux brillants d'une indomptable énergie, un monde de souvenirs s'agitait sous ce front haut et large, puissamment bombé, comme éclatant sous la poussée des pensées qui y étaient enfermées.

Son esprit remontait loin, bien loin, le cours de la vie, le ramenant de plusieurs années en arrière, à une époque où plein d'ardeur juvénile et d'illusions généreuses, il sacrifiait tout : bonheur de vivre, joie d'aimer et d'être aimé, au bien des peuples, ou du moins à ce que son imagination lui faisait entrevoir comme leur bien.

Mais ainsi que, dans son entrevue avec le général Grégorieff, il le lui avait dit, depuis bien des événements cruels étaient venus lui dessiller les yeux et, les illusions perdues, les espoirs évanouis, le cœur brisé, il s'était retrouvé seul, tout seul, sans amis et sans famille, en présence de la triste réalité.

Las de la vie, aspirant à la mort, deux raisons cependant lui donnaient la force de vaincre son écœurement de la vie et son dégoût du monde : il voulait racheter sa faute..., il voulait se venger de qui l'avait trahi, condamné...

Et les souvenirs qui s'agitaient en cet homme, lorsque sa pensée était au repos, étaient d'ordre si terrible qu'il fuyait la tranquillité cérébrale et physique, qu'il tenait le corps dans une agitation perpétuelle, et qu'il se donnait tout entier à ce milieu absorbant qui lui prenait toutes les facultés de son individu, sans lui laisser jamais le loisir de songer, de réfléchir, de se rappeler...

Il les fuyait, comme le plus terrible des fléaux, ces moments d'entr'actes, pour ainsi dire, où, dans son existence aventureuse et dramatique, il se trouvait face à face avec sa haine — car alors il connaissait la faiblesse humaine — une peur le prenait, lui, si courageux, si intrépide, une peur qui lui mettait la sueur au front et le faisait frissonner des pieds à la tête, la peur de n'avoir pas une volonté assez ferme pour triompher de l'horrible tentation.

Pour satisfaire sa haine, il n'avait qu'à vouloir ; pour assouvir sa vengeance, il lui suffisait d'étendre le bras...

Or, depuis près de trois mois, si active avait été sa vie, si plein de préoccupations de toutes sortes avait été son cerveau, que la nuit, lorsqu'il avait récapitulé les événements du jour écoulé et tenté

de prévoir, avec son expérience, les événements du jour prochain, il tombait sur sa couchette comme assommé par un coup de massue.

Mais voilà que, soudain, lui apparaissait ce visage que, depuis de longues semaines, il n'avait point eu occasion de voir, dont les traits s'étaient presque déformés dans sa mémoire : cela lui avait fait l'impression d'un spectre, et en même temps qu'il reconnaissait la personnalité qu'il avait été autrefois, s'agitait dans sa mémoire le souvenir de tous les événements dramatiques et sanglants auxquels cette personnalité avait été mêlée.

Tout d'abord ç'avait été un sentiment de tristesse qui s'était emparé de lui, un soupir s'était échappé de sa poitrine, en même temps qu'une buée humide avait obscurci sa prunelle, larme sans doute que l'ardeur de son regard avait transformée en vapeur, avant qu'elle ne vînt rouler au bord de sa paupière, rouge de fièvre.

Mais un mauvais souvenir avait presque aussitôt chassé celui-là, consacré sans doute à la famille disparue, aux amis dispersés, et un feu sombre avait brillé dans son regard, un flot de sang avait empourpré le visage tandis que les lèvres blémisantes se contractaient dans une grimace de fureur.

— Si je voulais, pourtant, gronda-t-il d'une voix sourde, tandis que ses doigts se crispaient dans le vide, peut-être sur la gorge de quelque invisible ennemi.

Mais nous avons dit déjà de quelle force de volonté était doué cet homme : sans doute l'idée du devoir à remplir, de la consigne à observer, de la réhabilitation à obtenir passait-elle dans son esprit avant la satisfaction que donne une vengeance longtemps attendue, alors surtout que l'on a cette vengeance à portée de sa main. Comme par enchantement, il se calma, et sa main passant sur son visage pour y essuyer les gouttes de sueur qui l'emperlaient, l'expression de sa physionomie se transforma, reprenant un calme, une sérénité que leur instantanéité ne faisait que rendre plus terribles, plus effrayants...

Dans une des nombreuses fioles que contenait sa boîte de toilette, Pépoff trempa un court morceau d'ivoire auquel, ainsi qu'une touffe de poils à un pinceau, une petite éponge était ficelée ; cette éponge, imbibée dans un liquide de teinte brune, il la passa rapidement sur le visage, le cou, les bras et les mains, avec une prestesse que lui eût enviée certainement un comédien habitué depuis longtemps à manier les pots de couleurs et de fards.

En un clin d'œil, le visage, le cou, les bras et les mains avaient pris une teinte olivâtre, tenant le milieu entre le noir des nègres et le café au lait des Arabes ; d'un trait de pinceau, il noircit, en les épaississant, ses sourcils, ses cils, et lorsqu'il se fut teint les ongles de henné, il en eut fini avec le maquillage.

Alors, dans sa cantine, en un casier spécial où, avant son départ de Pétersbourg, il avait eu soin, et sciemment mis toute une collection de perruques, il en prit une qui affectait l'allure d'un crâne entièrement rasé et dans laquelle il s'emboîta le crâne ; cela fait, il s'examina avec soin dans la glace.

Mais cet examen ne le satisfit pas, car il demeura pendant quelques instants, les sourcils froncés, regardant d'un air de mauvaise humeur l'image que lui renvoyait le miroir ; comme ensemble, c'était cela assurément. Mais cela péchait par le détail et surtout par certaine ligne de démarcation entre la peau du front et la mousseline qui constituait le fond même de la perruque...

D'un geste brusque, il arracha cette dernière, la rejeta au fond de la cantine, saisit une paire de ciseaux et à grands coups nerveux, mais d'une précision merveilleuse, émonda sa chevelure, au plus ras du cuir ; ensuite il se barbouilla le crâne de savon que prestement il avait délayé dans un peu d'eau et, en quelques coups de rasoir, il eût vite fait disparaître jusqu'à la moindre trace de végétation poilue, depuis le front jusqu'à la nuque.

La transformation était si grande, si profonde, si complète qu'il ne put retenir une exclamation de surprise devant cette image qui n'était plus la sienne, alors qu'il se savait, lui, derrière ce masque nouveau.

Parbleu ! si ceux auxquels il allait avoir affaire

s'avisèrent d'aller reconnaître, dans ce teint cuivré et qui semblait amaigri, la face ronde et vermillonnée du Hollandais Van Kneipelt...

Cependant, quelque chose encore lui déplaisait : le crâne était trop blanc et trahissait trop manifestement le passage récent du rasoir, alors que pour l'indigène, il est, suivant l'expression populaire, calotté par le grand air et surtout par l'ardeur des rayons solaires...

Nouvelle fiole, nouveau badigeonnage qui, harmonisant le crâne au visage, acheva la transformation de manière à satisfaire le plus difficile des maîtres dans l'art de se grimer...

Restait la question du costume ; en deux temps et trois mouvements, Pépoff eut enlevé sa veste, sa culotte, ses jambières, ses souliers, auxquels il substitua une gandoura d'un blanc sale, en tissu de soie qu'il recouvrit d'une ample étoffe de laine à rayures blanches et rouges, et dont l'un des pans fut rabattu par lui, en manière de capuchon, sur sa tête, masquant le haut du visage, tandis que le menton et la lèvre inférieure s'enfonçaient dans les plis légers de la gandoura.

A la cloison, avisant un sabre arabe, suspendu par son ceinturon de cuir tout damasquiné, il le décrocha et se le boucla aux flancs ; puis il prit sur une sorte de meuble bahut, où son hôte enfermait certaines de ses hardes, un chapelet à gros grains d'ivoire, montés sur une chaîne d'argent, l'examina d'un œil satisfait et se mit à en rouler

les grains d'entre ses doigts, s'étudiant devant son miroir à prendre l'attitude béate, méditative et profondément diplomate des indigènes, qu'il avait eu occasion de voir dans l'Extrême-Orient, s'entretenant de choses graves tout en faisant leurs prières.

Quand il eut obtenu — au point de vue esthétique — le rôle qu'il cherchait, il referma la boîte à couleurs, la remplaça, ainsi que la glace, dans sa cantine, mit par-dessus ses effets européens, en ordre, de manière à les endosser rapidement, si besoin était, et cacha la cantine dans un coin de la pièce sous une tenture...

Alors, il raccrocha la lampe de cuivre à sa place première et s'en fut s'asseoir près de l'âtre, où quelques tisons achevaient de se consumer, sur un tapis où, les jambes croisées à la mode arabe, le chapelet aux doigts, il s'immobilisa : c'était un si merveilleux comédien, qu'alors même que maintenant il se savait seul, sans œil indiscret pour l'épier, il se plaçait tout naturellement dans la peau du personnage qu'il voulait incarner.

Une demi-heure, trois quarts d'heure peut-être s'écoulèrent ainsi, durant lesquels, absorbé en apparence dans le balbutiement des prières, Pépoff s'immobilisa, l'oreille tendue vers le dehors, prête à surprendre le moindre bruit troublant le silence de la nuit et lui révélant l'arrivée de ceux qu'il attendait, quand, tout à coup, il lui sembla percevoir au loin comme un bruit de fer

claquant sur la route, puis le bruit se rapprocha pour cesser tout à coup, et presque aussitôt — mais alors, dans l'habitation même — il y eut un chuchotement de voix, un frôlement léger, discret, de pas sur le sol et enfin la tenture qui masquait l'entrée, se soulevant, livra passage à deux hommes qui s'arrêtèrent sur le seuil.

— Il fait peu clair, ici, murmura une voix qu'à son accent italien Pépoff reconnut pour celle de Caracallo.

— Si peu clair que je ne vois personne, ajouta Walter Bright en se penchant un peu en avant pour tâcher de percer la demi-obscurité qui emplissait la pièce...

Alors, sans faire un mouvement, Pépoff dit d'une voix calme, solennelle :

— Que le Dieu des Croyants soit avec vous !

XVIII

L'AVEU

Il y avait quatre jours déjà que Serge Obrensky avait quitté le campement de Benjammino Pazzoli, ayant pour tout compagnon le jeune Féléka.

Sitôt franchie la ligne de sentinelles, l'un et l'autre avaient sauté en selle et, jouant de l'épéon, s'étaient élancés sur la route de Ras-Issah, la précédente étape de la caravane ; seulement, à mi-chemin, le jeune Abyssin obliqua sur sa gauche et se lança dans une route qui contournaient le bas d'une colline assez escarpée, dont ils venaient de descendre la pente au grand trot.

Derrière lui, Serge avait fait de même, et pendant plusieurs heures, ils avaient couru...

La vérité, — tandis que Nicolas Pépoff et peut-

être bien aussi André Maucombe soupçonnaient le jeune homme de courir à la poursuite de la comtesse Pradjivoï, — puisqu'il était à peu près établi qu'ils n'avaient point quitté ensemble le campement, — la vérité, c'est que, tout au contraire, il la fuyait.

Aussi longtemps, en effet, qu'il était demeuré sans la voir, Serge s'était senti l'homme de devoir qu'il avait toujours été, et en lequel le général Grégorieff avait placé toute sa confiance.

Mais lorsque, brusquement, il s'était trouvé en sa présence il avait craint que le sentiment du devoir se trouvât bien faible en présence de son amour.

C'est pourquoi, après avoir causé avec André Maucombe, après avoir écouté les explications, les renseignements, les opinions du jeune Français, après s'être mis d'accord avec lui sur une ligne générale à suivre, non seulement au point de vue diplomatique, mais au point de vue militaire (les événements qui se préparaient du côté de Massaouah leur donnaient le droit d'envisager l'éventualité d'une intervention armée occulte des gouvernements que, respectivement, ils représentaient), Serge avait pris une résolution énergique.

Pépoïff avait pressenti juste en se supposant la cause du départ précipité et si secrètement effectué du jeune homme : les quelques questions très nettes, très carrées que celui-ci lui avait posées

après le combat contre les Somalis-Issahs, prouvaient surabondamment qu'il n'avait point agi assez prudemment, et que la confiance de celui qu'il avait mission de surveiller était depuis quelque temps déjà ébranlée ; or, lorsque la confiance diminue, il est logique, il est fatal que le soupçon naisse, et alors...

Alors, conformément à ses déductions, la prudence ordonnait à Serge de fuir la compagnie d'un homme dont l'attitude lui paraissait louche, et devait conséquemment constituer un danger...

A l'aube, c'est-à-dire au moment même où, dans l'habitation du chef de Dafaré, Walter Bright et Amilcar Caracallo venaient trouver celui qu'ils croyaient être un chef de derviches, et qui n'était autre que leur ennemi mortel, Nicolas Pépoff ; à l'aube, les deux fugitifs avaient fait halte : sous peine de voir leurs montures fourbues et incapables de leur rendre d'autres services, il fallait les laisser se reposer et paître, après avoir mangé leur ration d'avoine, à travers la brousse.

En outre, il avait compris la nécessité où se trouvait Féléka de battre un peu les environs pour s'assurer des moyens de continuer la route avec une sécurité relative.

Durant une après-midi entière, Féléka était demeuré absent, et Serge commençait à s'inquiéter sérieusement lorsqu'il l'avait soudainement vu sortir d'entre les hautes herbes, sans que rien eût

décelé son approche ; le jeune garçon paraissait radieux.

Il apportait à son compagnon des vêtements qu'il avait achetés à un pauvre homme d'un village voisin, et il expliqua à Serge que la première chose à faire était de se vêtir à la mode du pays ; ensuite, il conta que sa bonne étoile lui avait fait rencontrer une troupe de prêtres se rendant non loin de Sokota, et que, la nuit venue, rien ne serait plus commode que de se mêler aux serviteurs qui les accompagnaient.

Cachés dans la brousse, Serge et Féléka n'avaient pas tardé à voir apparaître un long cortège d'hommes coiffés de turbans blancs, en tête desquels, monté sur une mule richement caparaçonnée, marchait un homme pour ainsi dire enfoui dans des flots de mousseline blanche ; une calotte de vive couleur lui couvrait la tête, descendant jusqu'aux yeux, qu'elle recouvrait à demi.

La transparence de la mousseline qui l'enveloppait permettait d'apercevoir un cafetan noir, sous lequel on voyait la longue robe noire qui le vêtait, ornée sur la poitrine d'une croix grecque en cuir rouge, habilement tressée ; à l'arçon de sa selle il portait, suspendu par une chaînette d'argent, un crucifix de grande taille, également en argent.

Derrière lui, une douzaine d'autres prêtres, mais inférieurs à lui, hiérarchiquement, étaient

coiffés, eux aussi, d'un énorme turban blanc, et avaient les épaules recouvertes d'une longue chape d'un cuir jaune verdâtre.

Et tout cela allait gravement, au pas des mules fatiguées, en chantant en une langue inconnue des cantiques dont Serge reconnaissait certaines intonations.

A côté de lui, Féléka, étendu dans l'herbe, les mains jointes et les lèvres balbutiantes, joignait ses prières à celles des prêtres.

Ceux-ci passés, les deux fugitifs avaient attendu la nuit pour se remettre en route ; mais, en quelques heures de trot, ils avaient rejoint le campement où se trouvait la longue caravane rencontrée dans la journée et, ainsi que l'avait dit Féléka, rien ne leur avait été plus facile que de se mêler, au milieu de l'obscurité, à la troupe nombreuse de serviteurs et de marchands qui accompagnaient les prêtres.

Le lendemain, à l'aube, ils étaient repartis avec leurs nouveaux compagnons de voyage et, depuis trois jours, ils ne les avaient pas quittés, passant, aux yeux de ceux près desquels ils cheminaient, pour de petits commerçants de Sokota revenant de la côte avec une provision de marchandises européennes.

Autour de lui, Serge entendait causer ces gens et, tout en paraissant somnoler au pas rythmé de sa monture, il tendait l'oreille, cherchant, grâce à quelques mots d'arabe qu'il comprenait par-ci

par-là, à surprendre le sens des conversations, fort animées plus avançait le voyage ; mais c'eût été des efforts inutiles si Féléka ne lui eût, arrivés aux étapes, résumé ce qui s'était dit.

Et ce qui se disait, bien qu'il parût n'y attacher d'autre importance que celle de rompre la monotonie du trajet en satisfaisant sa curiosité, ce qui se disait offrait pour lui, cependant, un grand intérêt : plus on avançait et plus les nouvelles d'une guerre imminente avec l'Italie se précisaient : Ménélick avait dit ceci... Ménélick avait fait cela... ses envoyés étaient partis dans toutes les directions pour lever en hâte des contingents destinés à aller renforcer sur la frontière les troupes des ras Mangascia et Makonnen..., que Ménélick, rassemblant tous les gens en état de porter les armes, avait pris le chemin de l'Erythrée...

D'ailleurs, ce qui semblait confirmer ces nouvelles, c'est que les pays traversés depuis quatre jours étaient déserts ; dans les champs, on apercevait les instruments de culture comme abandonnés à la hâte et, en traversant les villages, Serge avait pu constater que la population mâle faisait absolument défaut.

Une grande appréhension le tenaillait : lui allait-il donc falloir se lancer à la poursuite du Négus qui devait certainement marcher avec rapidité, et avait-il l'espoir de l'atteindre, en continuant de voyager de compagnie avec ces prêtres qui semblaient se traîner sur les routes, à l'allure

pacifique de leurs mules ; et sa fureur était d'autant plus grande qu'il était obligé de la dissimuler à cause de Féléka, auquel il s'était donné pour un savant désireux d'obtenir de Ménélick la seule autorisation de chercher librement des papillons et des insectes à travers ses États ; et il était contraint à une réserve d'autant plus grande que le jeune garçon manifestait une opinion toute contraire à celle de leurs compagnons de voyage, faisant des vœux pour le succès des Italiens et la ruine de Ménélick.

Celui-ci avait vaincu son père, l'avait conservé prisonnier, les contraignait sa mère et lui à la misère ; les Italiens le vengeraient en abattant la puissance du négous et, qui sait, peut-être lui rendraient-ils la couronne dont son père avait été dépouillé...

Donc, il y avait quatre jours que le secrétaire de Van Kneipelt avait quitté ses compagnons de voyage, et, depuis onze heures du matin, la caravane des prêtres était arrêtée dans la brousse, à l'intersection de deux sentiers : celui qu'ils avaient suivi jusque-là et filant vers le nord, et un autre venant du sud pour se diriger vers l'ouest. Comme le jeune homme s'impatientait de ce long stationnement anormal et de cette perte de temps préjudiciable, Féléka qui était allé aux informations revint lui dire qu'on attendait une autre caravane, en compagnie de laquelle on voyagerait désormais : plus on allait et plus le pays abandonné

par ses habitants devenait dangereux à traverser, puisque les pillards le savaient à leur entière merci, et les Somalis-Issahs n'étaient pas gens à se faire scrupule d'attaquer et de dépouiller des prêtres.

Vers trois heures de l'après-midi, un point noir parut à l'horizon, puis ce point grossit, devint tache, s'allongea et finalement prit la forme d'un long serpent dont les anneaux clairs se déroulaient, en se tordant en tous les sens, à travers la masse plus sombre de la brousse : c'étaient ceux qu'on attendait. Aussitôt, deux serviteurs furent envoyés au trot rapide de leurs mules au-devant de la caravane qui, parvenue à cinq cents mètres, fit halte, tandis que l'un de ses membres, mettant pied à terre, s'avancait vers l'endroit où les prêtres étaient stationnés... l'un de ceux-ci, qui marchait à la tête des autres, se détacha aussitôt et, arrivé près du nouveau venu, étendit les mains pour le bénir ; après quoi, ils causèrent.

La conversation ne dura que quelques minutes ; le prêtre revint vers ses compagnons qui remontèrent sur leurs mules pour se tenir prêts à prendre la suite de la caravane qui s'était remise en marche, se dirigeant vers le nord ; il y avait là près de trois cents mulets, tous uniformément chargés et conduits par une cinquantaine d'indigènes dont chacun avait la direction d'une demi-douzaine de quadrupèdes.

Féléka expliqua à Serge que c'étaient là des marchands de sel qui arrivaient du lac Assal et s'en allaient à Sokota, changer leur marchandise contre de bonnes espèces d'argent qui leur permettraient de faire venir de la côte les étoffes et les produits européens dont ils avaient besoin...

Le jeune homme regardait curieusement le long défilé, s'intéressant au harnachement bizarre des mulets, au costume bariolé des indigènes, lorsqu'il entendit à côté de lui Féléka pousser une légère exclamation.

— Qu'as-tu ? demanda-t-il.

— Il m'a semblé apercevoir une femme parmi eux, répondit Féléka.

— Qu'a cela d'extraordinaire ?

— ...Que cette femme — si c'en est bien une — pourrait être Européenne.

A son tour, Serge tressaillit, mais haussant les épaules d'un air sceptique :

— Si cela était, je l'aurais remarquée... puisque je les ai tous regardés au fur et à mesure qu'ils passaient devant moi.

— Cela aurait pu être, si cette femme avait conservé ses vêtements d'Europe, mais ils l'ont enveloppée d'un manteau du pays...

— Alors... comment as-tu pu la reconnaître ?...

— Parce que ses pieds passaient sous son manteau et que, chez nous, les femmes ont les pieds nus ; or, celle-ci a des chaussures d'Europe...

Le jeune homme parlait avec tant d'assurance

que Serge en fut tout impressionné; l'esprit rempli de la pensée de la comtesse Hélène, c'était à elle qu'en toutes circonstances de la vie, il devait songer d'abord, et ce fut à elle qu'il songea.

— Tu dis que ces gens-là viennent du lac Assal? demanda-t-il.

— Oui, ce sont des marchands de sel...

— Il faudrait t'assurer que tu ne t'es pas trompé; le lac Assal n'est pas loin de Dafaré et c'est près de Dafaré que nous avons notre campement; ces gens ont peut-être fait un mauvais coup...

Jusqu'à l'étape, Serge fut en proie à une anxiété mortelle; tantôt il appréhendait un malheur, tantôt il tournait en ridicule ces appréhensions et les traitait de folie. Néanmoins, dès que l'emplacement pour la nuit eût été choisi, il fallut que Féléka s'en allât roder parmi la caravane des marchands pour savoir à quoi s'en tenir sur la présence parmi eux d'une Européenne.

Quand il revint, il tira à part son compagnon de voyage.

— J'avais raison, dit-il tout de suite, c'est bien une femme de ton pays, et voilà ce que j'ai appris: à quelque distance de là, ils ont été rencontrés par des gens de Dankali qui leur ont demandé de les suivre et de se mettre sous leur protection; la femme qu'ils ont avec eux est une Italienne qu'ils ont enlevée et qu'ils conduisent à Ménéllick pour la lui vendre comme otage.

Une Italienne!... Ce ne pouvait être qu'Anita Pazzolli!

Tout de suite, un grand apitoiement s'empara de Serge et le côté chevaleresque de son caractère le poussa à désirer la voir, pour la reconforter, lui donner espoir, lui dire qu'un ami veillait sur elle et allait aviser aux moyens de la délivrer...

Féléka, auquel il communiqua ses intentions, ne lui cacha pas que c'était là une aventure pleine de dangers où il risquait sa vie peut-être, en tout cas sa liberté : la prisonnière était soigneusement gardée par les gens qui l'avaient enlevée et, avant de l'approcher, on se heurterait à eux.

Mais, une fois que Serge avait une idée dans la tête, il était bien difficile de la lui faire abandonner.

— Va, commanda-t-il, rôde parmi eux, examine soigneusement en quel endroit on l'a mise et par quels moyens on pourrait arriver jusqu'à elle.

Le jeune Abyssin s'éloigna, la face soucieuse, songeant aux complications qui pouvaient surgir d'une tentative telle que celle méditée par l'Européen : mais, fataliste comme tous ses pareils, il s'inclinait devant des ordres qu'il ne pouvait discuter, résigné à risquer sa vie pour les exécuter : quant à Serge, étendu à terre dans la toge de laine qui lui servait de vêtement, il écoutait avec anxiété, cherchant à distinguer au milieu du si-

lence le moindre bruit lui annonçant le retour de son émissaire.

Soudain, sans qu'il l'eût entendu, celui-ci surgit à côté de lui.

— Eh bien ? interrogea-t-il.

— Dors, répondit Féléka, quand il sera temps, je t'éveillerai.

Comprenant l'inutilité d'insister, le jeune homme se tut, mais on devine qu'il ne dormit pas. L'angoisse le tenait éveillé et puis, déjà, il ruminait quelque plan d'évasion pour l'infortunée dont il cherchait à se rapprocher.

Une heure, puis deux, puis trois s'écoulèrent, une grande partie de la nuit même, sans que Féléka fît un mouvement ou prononçât une parole et il y avait cinq minutes à peine que Serge, ayant cru remarquer que les étoiles pâlissaient, avait fait sonner sa montre, — elle marquait le quart de minuit, — lorsque, dans un souffle, Féléka, penché à son oreille, lui dit :

— Viens !...

Sans plus de bruit qu'une ombre, l'Abyssin s'était levé, et avec mille précautions, silencieusement, comme si ses pieds n'eussent même pas effleuré le sol, il s'éloigna, circulant au milieu des dormeurs étendus sur le sol, pêle-mêle, au hasard de leur fatigue : derrière lui, Serge marchait, le cœur battant à rompre, retournant la tête toutes les fois que quelque dormeur laissait échapper, dans un cauchemar, un soupir bruyant

ou faisait entendre un ronflement trop sonore...

Ils traversèrent ainsi, sans prononcer un seul mot, le campement tout entier, évitant avec soin les foyers allumés de distance en distance pour tenir éloignées les bêtes fauves, et réussirent à éviter les sentinelles placées sur le front de bannière : une fois tout danger de surprise écarté, Féléka hâta son allure et se mit à marcher à travers la brousse, entraînant dans son sillage Serge, qu'il avait pris par la main.

Bien qu'au milieu de cette obscurité et dans un paysage qui lui était totalement inconnu, il fut impossible à l'officier de trouver un point de repère ; il lui semblait cependant que son guide s'éloignait du campement d'une façon assez notable : en se retournant, au bout d'une dizaine de minutes de marche, il n'aperçut plus que le reflet, dans l'espace, de la lueur des foyers, — tout s'était fondu dans la nuit, — et même il lui parut que le terrain suivi par eux allait en s'élevant, suivant une pente peu sensible.

Au bout de dix nouvelles minutes, se retournant de nouveau, il n'aperçut plus rien ; le campement avait disparu tout à fait dans le brouillard, à moins qu'il ne se trouvât dissimulé maintenant derrière un pli de terrain...

On marcha encore et, alors, au fur et à mesure qu'on avançait, il semblait à Serge que des bruits confus venaient jusqu'à lui ; c'était comme le mouvement monotone des animaux à l'attache,

tirant sur leurs chaînes, et comme le bourdonnement que mettent dans l'air les respirations multiples des dormeurs : tout à coup un hennissement creva le silence et le jeune homme tressaillit, le bruit paraissant avoir éclaté près de lui.

Certainement on gravissait une pente : cela était devenu très appréciable, mais la brousse était tellement élevée autour d'eux que leurs têtes n'arrivaient pas à la dominer et que, s'il n'eût vu devant lui son guide relever souvent les yeux vers le ciel pour juger de la position des étoiles, il eût pu croire que Féléka se dirigeait au petit bonheur.

Un bouquet d'arbres se présenta : ils y pénétrèrent, se glissèrent avec peine à travers les lianes enlacées et les racines qui bossuaient le sol, et, tout à coup, Féléka murmura :

— Imite-moi et fais attention ; il y a un ravin.

Le jeune garçon s'était agenouillé et, étendu à plat ventre dans l'herbe, Sergel l'imita et, lorsque, allongé, lui aussi, il eut avec ses mains écarté la brousse qui formait devant lui un impénétrable rideau, il ne put retenir une exclamation de surprise : à deux pouces de son visage, le sol cessait, coupé à pic, comme par la hache d'un Titan, et formait une muraille rocheuse d'environ une dizaine de mètres, au bas de laquelle s'étendait la plaine où les chargeurs de sel avaient dressé leur camp.

— Vois-tu, dit Féléka en désignant du doigt la base même du roc, c'est là qu'elle est.

Puis, lui faisant signe de se taire :

— Écoute, poursuivit-il, les moments sont précieux ; j'ai supposé que tu voudrais voir cette femme, lui parler, peut-être même l'enlever... Ton cheval et nos mules sont là, cachés dans ces arbres, et voici qui va t'aider à parvenir jusqu'à la prisonnière.

De dessous son manteau, tout en parlant, il avait tiré une corde, enroulée autour de son buste, il en tendit une extrémité à Serge qui, sans prononcer une parole, se la noua sous les bras, tandis que Féléka passait l'autre extrémité autour du tronc d'un énorme manguier.

— Tu donneras deux secousses à la corde pour remonter..., dit-il ; et sois prudent...

La corde une fois raidie, Serge, après s'être assuré que le couteau passé à sa ceinture était bien à portée de sa main, se suspendit au bord du roc, puis tout bas donna l'ordre à Féléka de laisser filer la corde et doucement, les yeux fixés au-dessous de lui, surveillant les taches sombres, éparpillées de-ci de-là sur la terre, cherchant à percer l'ombre pour distinguer plus tôt la prisonnière, il descendit.

Peu à peu, ses yeux s'habituant à l'obscurité, et la distance diminuant, il vit plus nettement ce qu'il y avait sur la terre : d'abord, à la base même du rocher, une couverture tendue sur deux

perches, formant une toiture destinée à mettre la prisonnière à l'abri de l'humidité de la nuit ; tout auprès, un foyer qui achevait de se consumer mettait dans l'air des reflets de sang, et, à une quinzaine de mètres, adossée à un arbre, une silhouette d'homme se tenait immobile.

Tout semblait silencieux, endormi, et Serge continua de descendre ; mais, en touchant le sol, ses pieds firent peut-être rouler un caillou, car l'homme de là-bas fit volte-face et demeura un instant tourné vers lui, la main en visière, regardant ; avec une présence d'esprit étonnante, le jeune homme s'était aussitôt allongé et immobilisé, enveloppé dans sa couverture, tandis que la corde pendait le long du roc, se confondant avec les lianes.

N'entendant rien de suspect, l'homme avait repris sa position somnolente ; alors Serge se glissa sans bruit jusqu'à la sorte de tente sous laquelle reposait la prisonnière, et, une fois là, prêta l'oreille : la jeune femme dormait, à en juger par la respiration calme et régulière dont le bourdonnement parvenait jusqu'à lui.

Tout doucement, il tira à lui l'ample manteau indigène dont ses gardiens l'avaient munie, et, se redressant insensiblement sur les genoux, se pencha vers le visage de la dormeuse.

Miséricorde ! ce n'était point celle qu'il avait supposé tout d'abord trouver ! ce n'était point Anita Pazzolli ! et, malgré lui, sur le premier moment

de surprise, échappèrent de ses lèvres ces mots :

— Hélène Pradjiwoï !

Tirée de son sommeil, plutôt par le bruit de la voix que par la compréhension des paroles, la jeune femme se redressa sur un coude, et, à la vue de cet homme dont elle distinguait à peine, dans l'ombre, les habits indigènes, elle se rejeta en arrière, la bouche entr'ouverte par une exclamation de terreur.

— Silence, Hélène Pradjiwoï..., silence ! murmura le jeune homme.

A son nom, elle tressaillit et faillit pousser un cri de surprise, car un seul homme pouvait l'appeler ainsi, et cet homme elle le croyait bien loin d'elle en ce moment, avec la caravane de Benjammino Pazzolli, sur la route de Sokota...

— C'est vous, Serge Obrensky ? demanda-t-elle dans un souffle...

Et lui, tout tremblant, tout troublé de se sentir si près d'elle, d'entendre son nom sortir de ses lèvres, balbutia :

— Oui..., Hélène Pradjiwoï, c'est moi...

Un silence suivit, durant lequel chacun des deux jeunes gens se recueillit, cherchant à voir clair dans le tumulte de son âme, craignant de parler le premier ; elle ne voulant pas livrer son secret, lui ne voulant pas lui déplaire.

Enfin, se décidant :

— Je suis ici pour vous sauver, dit-il ; il n'y a pas de temps à perdre...

Elle se méprit sur le sens de ces mots et, quoique heureuse au fond de voir cet homme qui avait risqué sa vie à travers le désert pour la rejoindre et qui encore, à cet instant, pouvait se faire massacrer pour l'arracher à ses gardiens, elle se sentit dominée par cet esprit de taquinerie et d'opposition qui lui avait fait autrefois tant d'ennemis dans la société de Pétersbourg.

— Est-ce pour cela, Serge Obrensky, demandait-elle, que le général Grégorieff vous a envoyé ici?

Il sentit le reproche et répondit :

— Venez... et quand nous serons loin d'ici, je vous expliquerai...

Mais elle, secouant la tête, répliqua tristement :

— Que pourrez-vous m'expliquer que je ne sache déjà; j'ai disparu de Dafaré, brusquement, et vous, n'écoutant que votre amour, avez quitté celui dont vous aviez ordre de faire votre compagnon, pour vous lancer à ma recherche...

Elle ajouta, après une minute de silence :

— Vous avez écouté votre amour, alors que c'est votre devoir que vous auriez dû écouter... oui, votre devoir dont l'accomplissement seul pouvait vous faire si grand, si glorieux que...

Elle s'interrompit net; mais lui, un espoir soudain au cœur, joignit les mains en suppliant :

— Oh! achevez, je vous en supplie! Hélène Pradjivoï, si vous saviez, je voulais mourir tellement me désespérait la pensée que jamais vous

ne sauriez que je vous aimais, que même le sachant vous ne pourriez m'aimer à votre tour... C'est par ordre, croyez-vous, que je suis ici... j'y suis aussi et surtout par espoir... oui, par espoir... le général, en m'envoyant ici, m'a dit :

« — Serge Obrensky, une occasion s'offre à vous de conquérir la gloire... Or, la gloire est chère aux femmes, et il se pourrait qu'en revenant glorieux, vous inspiriez à Hélène Pradjiwoï un sentiment égal à celui qu'elle vous inspire. »

— Et c'est en courant après une femme, cette femme fût-elle moi, que vous comptez conquérir cette gloire indispensable à votre amour...

Serge lui prit les mains et, comme elle se défendait mollement, il les conserva dans les siennes, disant :

— Eh bien ! non... sachez la vérité, dût le sentiment que vous avez peut-être pour moi s'en trouver froissé ; aussi vrai que je vous aime, je ne vous ai point cherchée, je ne vous ai point suivie... J'ignorais même que vous eussiez disparu... Je vous croyais avec André Maucombe.

— Le motif de votre présence ici... alors ?

— Je vous fuyais, répondit-il ; oui, j'avais peur de moi... Je craignais que mon amour pour vous ne fût plus fort que le sentiment du devoir. Je craignais que votre présence ne me fit oublier ma consigne, et je voulais, en m'éloignant, retrouver ma lucidité d'esprit, mon indépendance d'allure,

ne pas rester sous l'influence de votre regard enchanteur, de votre voix charmeresse...

Elle étendit la main, comme pour s'opposer à ce qu'il continuât de la froisser par un langage qu'elle désapprouvait; il se méprit, et ajouta :

— Je vous demande pardon, Hélène Pradjiwoï; vous ne comprenez pas le sentiment auquel j'ai obéi, et cependant, je vous jure que c'est plus par amour pour vous que pour obéir à ma conscience que j'ai agi ainsi...

Il lui avait saisi la main et il sentait que les doigts fins de la jeune fille tremblaient un peu dans les siens.

— Pardonnez-moi, Serge Obrensky, dit-elle enfin... Je vous comprends et je vous approuve.

— Vous m'approuvez de vous avoir fui! fit-il avec amertume.

— Oui..., du moment que votre amour pour moi devait passer avant votre amour pour la patrie...

— Mais... me blâmez-vous du sentiment que j'éprouve... pour vous?...

Il avait posé cette question d'une voix tremblante et avec une hésitation visible : c'était sa vie même qui était en jeu et il attendait sa réponse avec une anxiété qui lui coupait la gorge et immobilisait son cœur dans sa poitrine.

— Comment vous blâmerais-je d'un sentiment qui peut profiter à la patrie! fit la jeune fille avec calme.

Serge poussa un sourd gémissement : ce n'était pas là la réponse qu'il espérait et cependant, si l'obscurité ne l'eût empêché de distinguer les traits de la comtesse, il eût pu remarquer sur ses lèvres spirituelles un fin sourire qui en disait long sur la phrase qu'elle venait de prononcer ; mais, sans doute, ne lui convenait-il pas d'éclairer son amoureux sur l'état d'âme en lequel elle se trouvait, car, coupant court à cette conversation qu'elle estimait dangereuse :

— Alors, demanda-t-elle, c'est le simple hasard qui me vaut l'honneur de cette visite ?

— Hélas oui !... en voyant défilér devant nous la caravane à laquelle vous appartenez, mon guide a reconnu la présence d'une Européenne, et, s'étant renseigné, il a appris que cette Européenne était une prisonnière ; alors, comme je savais que ces marchands de sel venaient du lac Assal, près de Dafaré...

— ... Vous avez supposé que cette prisonnière était moi ?... C'est bien invraisemblable, puisque vous m'avez dit tout à l'heure que vous ignoriez que j'eusse disparu du campement...

— Aussi, n'était-ce point vous que j'em attendais au bonheur de trouver...

— Merci pour le bonheur, interrompit-elle narquoisement ; mais qui donc alors ?...

— La signora Anita Pazzolli ?

— Ah ! oui... cette grande fille brune... avec des yeux bêtes... et des lèvres trop épaisses, qui

voyage avec vous, fit-elle d'une voix singulière qui semblait quelque peu étranglée dans la gorge...

Mais elle eut sans doute conscience d'avoir trahi trop clairement le sentiment mauvais qui venait de lui traverser l'âme, car elle dit aussitôt :

— Maintenant que nous n'avons plus rien à nous dire, il serait imprudent de rester plus longtemps...

— C'est vrai; mais, près de vous, j'oublie la réalité des choses, murmura Serge avec passion...

Il avait dénoué la corde qui lui passait sous les bras et la tendant à la jeune femme :

— Permettez que je vous attache solidement; mon guide nous attend là-haut, avec des mules et mon cheval. Dans un quart d'heure, nous serons loin et, avant qu'on se soit aperçu de notre fuite, nous serons hors de danger...

Mais elle, le repoussant doucement :

— Non, Serge Obrensky, dit-elle d'une voix ferme, je reste ici; il est des choses que, dans l'intérêt même de votre mission, il est nécessaire de savoir et que je ne puis savoir qu'en demeurant...

— C'est de la folie! s'exclama sourdement le jeune homme.

— Appelez cela comme il vous conviendra, mais il faut que vous réussissiez dans votre mission.

— Qu'importe..., si vous ne m'aimez pas...

— Je veux que vous réussissiez...

— Vous m'aimez donc ?

— Or, poursuivit la comtesse, sans relever ces mots, feignant même de ne les avoir pas entendus, ceux qui m'ont enlevée ont voulu avoir entre leurs mains un otage dont ils puissent se servir contre vous.

— Contre moi!... quel rapport peuvent-ils donc avoir entre vous et moi ?

— Enfant! répliqua-t-elle, mais depuis Pétersbourg vous êtes suivi pas à pas; des hommes de police, qui connaissent et l'amour que vous avez pour moi et le but de votre voyage ici, veulent vous placer entre votre devoir et votre amour..., et ma liberté, ma vie peut-être, seront le gage qu'ils mettront...

— ... A ma trahison! s'exclama Serge indigné. Puis aussitôt, songeant à celle qu'il aimait :

— Mais ils vous tueront...

Ces mots allèrent jusqu'au plus profond de l'âme de la jeune femme; jusqu'à ce moment, tout en aimant Serge, elle luttait encore contre elle-même, sa fierté redoutant un entraînement irréfléchi; si elle allait aimer un homme indigne d'elle, un homme incapable de s'élever, par la gloire, à la hauteur de sa naissance et de sa noblesse! le cri de Serge venait de trancher son irrésolution en lui prouvant qu'en cet homme — si épris cependant — la conscience parlait plus haut que l'amour.

Elle lui saisit les mains et se penchant vers lui.

— Non... Serge Obrensky, dit-elle, ils ne me tueront pas; d'ailleurs, puisque la Providence nous a fait rencontrer, je ne vous défends pas de veiller sur moi, mais sans vous compromettre, et si quelque danger imminent me menaçait, je vous appellerais à mon secours.

— Vous me le jurez!

— Sur notre amour.

Elle avait dit cela, très simplement, très dignement, au point que le jeune homme crut avoir mal entendu; mais sans lui donner le temps de l'interroger, elle poursuivit :

— Maintenant que nous nous sommes expliqués, vous allez être raisonnable, ne pas commettre d'imprudences pour chercher à me revoir et marcher droit à votre but, en vous disant qu'il faut triompher... Ma main est à ce prix.

— Hélène Pradjivoï... je triompherai... je le jure.

— Maintenant, dit-elle, séparons-nous; je vous sais près de moi et cela me donne confiance; vous me savez près de vous, cela doit décupler vos forces.

— Quand vous reverrai-je?

— Pas avant que je vous en avertisse; puisque votre guide me connaît, que tous les soirs, en arrivant à l'étape, il vienne rôder de mon côté; quand j'aurai besoin de vous, je refuserai que mes gardiens tendent cette couverture au-dessus de ma tête... Ce sera le signal.

Elle lui offrit la main et, sans qu'elle s'en défendît, il y appliqua ses lèvres.

Ah ! ce baiser, quelle fièvre il lui mit au cœur et comme, pour un rien, il se fût précipité le sabre en main, lui seul, contre tous ces gens qui retenaient prisonnière celle qu'il aimait.

Là-bas, la sentinelle abyssine était toujours adossée au tronc du manguier, immobile, assoupie sans doute ; alors, rampant sur le sol, n'avancant qu'insensiblement, Serge gagna le pied du rocher et donna trois petites secousses à la corde qui le reliait au sommet.

La corde se tendit et, s'aidant des pieds contre la paroi rocheuse, le jeune homme, hissé en même temps par son compagnon, commença de s'élever, fantôme sombre au milieu de l'obscurité, suivi dans sa périlleuse ascension par les regards anxieux de la comtesse...

Quand elle l'eut vu enfin disparaître au milieu de la brousse qui couronnait le roc, celle-ci poussa un soupir de soulagement ; si énergique qu'elle fût, il lui avait semblé qu'elle allait défaillir, tellement l'angoisse l'étreignait à la gorge, et elle demeura un bon moment haletante, les yeux toujours attachés là-haut, tandis que son oreille se tendait du côté opposé, prête à surprendre le premier bruit inquiétant...

Mais non, son anxiété avait été vaine : rien ne remuait plus dans la direction où avait disparu le jeune homme, et autour d'elle, tout était silen-

cieux ; alors un sourire courut sur ses lèvres, sourire qui trahissait le bonheur intense dont son âme était pleine.

Elle ne s'était pas trompée ; celui qu'elle aimait était digne d'elle, digne de l'amour qu'elle se sentait pour lui, digne de la périlleuse mission qui lui avait été confiée, et si Dieu voulait bien auréoler de gloire cette tête énergique et fière...

Toute autre femme, peut-être, à sa place, eût éprouvé une déception, à la pensée que la rencontre de Serge avec elle n'était que fortuite ; toute autre eût préféré sans doute savoir que le jeune homme, oublieux de toute prudence, abandonnant toute idée de devoir, s'était élancé à travers le désert pour la rechercher, la rejoindre, la sauver...

Combien elle était plus heureuse et plus fière de ce qu'il avait fait ! combien elle sentait mieux la grandeur de son amour après l'aveu plein de franchise, de naïveté même qu'il venait de lui faire ! Il en était tellement épris qu'il ne s'était pas senti la force, en demeurant auprès d'elle, sous l'influence de son regard, de sa voix, d'observer la consigne qui lui avait été donnée.

Lâchement, redoutant sa faiblesse, il l'avait fuie !

Ah ! que cette lâcheté avait dû lui coûter, au pauvre Serge, et quelle somme d'énergie il avait dû déployer pour être lâche à ce point !

Et il lui semblait, à la belle comtesse Hélène,

qu'elle ne l'aimait point assez, que jamais elle ne l'aimerait assez pour hausser son amour jusqu'à la hauteur de son amour à lui...

La pensée de se savoir adorée à ce point lui donnait un regain de vaillance, d'énergie, et il lui tardait que le moment vînt enfin où il lui faudrait lutter avec les ennemis de son cher lieutenant, pour triompher d'eux, à force de finesse, de ruse...

Elle était loin de se douter que ce moment était proche.

Les dernières heures de la nuit s'étaient terminées, pour la jeune femme, en une délicieuse rêverie où elle avait passé en revue les années écoulées, depuis le jour où, pour la première fois, Serge lui avait été présenté (elle se rappelait fort nettement que c'était à un raout offert par l'ambassadeur de France à la haute société pétersbourgeoise); et à dater de ce jour, pas une circonstance n'avait été oubliée de celles qui l'avaient mise face à face avec l'élégant lieutenant aux gardes : dans sa mémoire, avec autant de précision que si elle les eût consignées au jour le jour sur les feuillets d'un carnet, elle retrouvait toutes ses impressions ; et à les refeuilleter pour ainsi dire, elle se rendait compte qu'à son insu l'amour pour Serge Obrensky s'était glissé dans son cœur, du premier jour où elle avait vu filtrer de ses yeux bleus, hardis et timides tout à la fois, cet effluve de respect et de passion qui l'enveloppait, où avait

résonné à son oreille le murmure musical de sa voix caressante.

Comme elle s'applaudissait maintenant de ce caprice qu'elle avait eu soudain de venir en Afrique s'assurer par ses propres yeux de la manière dont le lieutenant Obrensky s'acquittait de sa mission, caprice de grande dame à laquelle sa richesse permettait de fuir la lassitude des distractions, toujours les mêmes, des salons pétersbourgeois pour aller promener son spleen à travers les déserts de l'Abyssinie ; sans qu'elle s'en doutât, ce caprice auquel elle croyait obéir n'était qu'une forme déguisée de l'amour qui la tenait.

Or, à présent elle s'en rendait compte et elle se promettait de le remplir mieux encore, ce rôle d'ange gardien qu'elle était venue jouer. Ah ! comme elle allait le protéger, le défendre, son Serge Obrensky...

Elle était si profondément enfoncée dans ses réflexions, somnolant presque au doux bercement de ses rêves, qu'elle n'avait point fait attention que, autour d'elle, le camp s'était éveillé en même temps que les premières lueurs de l'aube et que tout se préparait pour le départ ; aussi, fut-elle fort surprise lorsque l'un de ses gardiens, soulevant le pan de couverture qui la protégeait contre la fraîcheur des nuits, lui fit signe qu'il était temps : la mule sur laquelle elle chevauchait depuis quatre jours était là, toute harnachée et, après avoir enveloppé la jeune femme dans la toge

abyssine qui dissimulait à tous les regards ses vêtements européens, après s'être bien assuré que le capuchon de mousseline légère masquait entièrement ses traits, l'homme, avec beaucoup de précautions d'ailleurs, se mit en selle.

Le groupe d'indigènes auxquels était confiée la garde de la prisonnière voyageait à la suite de la caravane des changeurs de sel, c'est-à-dire formaient la queue d'un long serpent, d'environ un kilomètre d'étendue, dont les anneaux se déroulaient à travers la campagne.

Après cette sorte d'arrière-garde venaient les prêtres, parmi les serviteurs desquels Serge Obrensky et son guide s'étaient glissés ; mais cela représentait encore, entre les deux amoureux, une distance d'environ cinq cents mètres et quelquefois plus, car il arrivait souvent que les montures du clergé abyssin n'étaient pas à même de suivre l'allure rapide à laquelle marchaient les mules, quoique lourdement chargées de sel, des marchands.

Plusieurs fois, depuis le départ de la caravane, la prisonnière s'était retournée sur sa mule pour tâcher d'apercevoir à l'arrière-garde celui qu'elle aimait ; imprudence diamétralement opposée aux conseils qu'elle-même lui avait donnés quelques heures auparavant, mais à laquelle il lui avait été impossible de résister ; maintenant qu'elle le savait là, — c'était plus fort qu'elle, — il lui fallait tenter de le voir.

Durant la sieste, alors qu'autour d'elle tout le monde dormait, accablé par la chaleur et fatigué déjà par la route faite le matin, Hélène Pradjiwoï, elle, était demeurée éveillée, ayant l'espoir d'apercevoir sinon Serge lui-même, du moins son guide, mais nul n'était venu et c'était toute désappointée qu'elle était remontée sur sa mule.

Or, comme elle se retournait pour la cinquième fois au moins, depuis qu'on s'était remis en route, voilà que l'indigène qui chevauchait à sa droite, se penchant vers elle, lui dit à voix basse en anglais :

— C'est donc bien intéressant, milady, ce qui se passe à l'arrière-garde?

Elle tressaillit et, son voisin ayant écarté un peu le capuchon qui lui voilait la face, elle crut reconnaître le lieutenant des cipayes qui avait fait avec Maucombe et elle la traversée d'Aden à Tadjoura.

— Vous ! s'exclama-t-elle.

Mais alors, de l'autre côté, un second Abyssin se pencha à son tour et, avec un fort accent italien, lui murmura ces mots :

— Per Baccho ! signora, pourrait-on, sans être indiscret, savoir ce qui excite ainsi votre curiosité?

Celui-là n'était autre qu'Amilcar Caracallo.

XIX

ENTRE LA COUPE ET LES LÈVRES...

L'un après l'autre, la comtesse Hélène regarda à nouveau ses deux compagnons de voyage, puis, souriante, nullement impressionnée :

— Sincèrement, messieurs, demanda-t-elle, est-ce au dieu Amour qu'il me faut attribuer le miracle de votre présence auprès de moi?...

Se penchant vers elle, l'Anglais lui dit :

— Il serait prudent de parler plus bas.

— Prudent... pour qui?... pour vous ou pour moi?...

Comme ni l'un ni l'autre ne répondaient, la jeune femme poursuivit, s'adressant toujours à son compagnon de droite, qui était Walter Bright :

— Y aurait-il indiscretion à vous demander, monsieur le lieutenant, si c'est par vos ordres que

monsieur — et elle désignait d'un hochement de tête Caracallo — a agi à mon égard ainsi qu'il l'a fait ?...

L'Anglais eut une muette indication affirmative.

— En ce cas, voudriez-vous avoir l'obligeance de me le présenter ? poursuivit-elle, toujours railleusement ; car ce monsieur m'a bien déclaré qu'il m'adorait, mais il a oublié de me dire le nom de mon adorateur...

Cette question n'avait rien de bien extraordinaire ; mais il arrive souvent dans la vie que c'est aux choses les plus naturelles et les plus logiques qu'on pense le moins et Walter Bright, comme son compagnon d'ailleurs, parut pris au dépourvu.

— Cela vous gêne, dit fort simplement la jeune femme ; monsieur désire garder l'anonymat ! qu'à cela ne tienne... ; je ne voudrais pas le désobliger pour si peu de chose... Seulement, si vous ne pouvez satisfaire ma curiosité sur ce point, peut-être vous sera-t-il possible de la satisfaire sur cet autre. Monsieur, quand il m'a fort civilement arrêtée au passage pour me faire part de ses sentiments, m'a déclaré qu'il m'aimait ; et vous-même, quand vous avez si singulièrement pris passage sur le boutre arabe qui me faisait traverser la mer Rouge, avez confié à M. Maucombe que vous étiez épris de moi au point d'en perdre le boire et le manger...

Walter Bright eut une nouvelle inclinaison de tête affirmative.

— En ce cas, comment allez-vous vous arranger?... car je ne suppose pas que votre intention serait, au rebours de la loi musulmane qui permet plusieurs femmes à un même mari, de m'imposer deux époux?... Il faudra donc que l'un d'eux s'efface devant l'autre, de bon gré...; à moins que vous ne préféreriez faire de moi l'enjeu d'une partie de rams ou de poker...

Son visage s'assombrit, comme si alors seulement une idée se fût présentée à son esprit, et elle murmura d'une voix comiquement anxieuse :

— Oh! surtout, de grâce, pas de coups d'épée ou de revolver! J'ai horreur de l'effusion de sang... et si vous deviez vous disputer ma conquête, les armes à la main... vous risqueriez de m'infliger jusqu'à la fin de mes jours un remords cuisant...

Peut-être, certainement même, la jeune femme n'avait point une aussi forte envie de plaisanter que son langage eût pu le faire supposer; mais elle tentait par cette volubilité de paroles et cette ironie agressive, de faire diversion aux soupçons qu'elle avait devinés, sans peine d'ailleurs, chez les deux acolytes.

Tous les deux, en effet, avaient entamé l'entretien de la même manière, s'inquiétant de la raison qui l'avait fait se retourner à plusieurs reprises, depuis l'étape; et maintenant, elle se rendait compte de l'imprudence qu'elle avait commise.

Ce fut Caracallo qui se chargea de répondre, et sa voix avait quelque chose de si froid, de si net,

de si cruel, que la pauvre femme, en dépit de toute sa fermeté d'âme, s'en sentit toute saisie.

— Point n'est question, pour l'instant, chère signora, de la manière dont se règlera, entre monsieur et moi, le petit différend qui pourrait s'élever à votre sujet; ce sont là des choses qui nous regardent seuls. Je tiens seulement à vous déclarer — et monsieur est d'accord avec moi sur ce point — qu'il est inutile de tourner aussi souvent la tête : vos amis ne vous suivent pas et quand bien même ils auraient retrouvé vos traces, vous conviendrez que vous êtes sous trop bonne garde pour avoir l'espoir de glisser entre nos mains.

Elle respira, constatant d'après ces mots que sa crainte était vaine; ce n'était point à la présence d'un ami dans la caravane même qu'ils avaient attribué ses regards en arrière, mais à l'espérance de voir arriver des sauveteurs.

Elle répondit :

— Il est quelqu'un de plus fort et de plus puissant que vous !. . c'est en celui-là que j'espère...

Walter Bright, qui avait entendu, s'inclina, railleur, sur l'arçon de sa selle.

— A votre aise, milady; mais si j'avais un conseil à vous donner et je vous le donnerai, tout en ayant l'appréhension de ne pas vous voir le suivre, ce serait de comprendre que vous êtes entre nos mains et que la Providence elle-même ne saurait vous en tirer.

— Alors... je suis condamnée à y demeurer à perpétuité, entre vos mains ? interrogea-t-elle.

— Il ne dépend que de vous de rejoindre vos amis.

— Voyons cela... ; et si la chose est possible... elle est faite, car, soit dit sans vous offenser, la compagnie de M. André Maucombe est préférable à la vôtre...

Walter Bright fronça légèrement les sourcils ; Caracallo, lui, insinua d'une voix mauvaise :

— Je ne sais trop ce que le lieutenant Serge Obrensky penserait de cette opinion...

Ce disant, il se penchait pour plonger l'éclair de ses yeux noirs dans les prunelles de la jeune femme ; mais celle-ci était trop maîtresse d'elle pour, s'attendant à ce que ce nom sortit de la bouche de ses ennemis, s'en émouvoir le moins du monde.

— Serge Obrensky, répéta-t-elle ; vous connaissez Serge Obrensky ?

— Certes, et c'est même pour nous entretenir de lui avec vous que nous sommes ici... et que vous y êtes également...

Depuis un instant, la voix insinuante, perfide de l'Italien portait sur les nerfs de la jeune femme : elle se retourna vers Caracallo et, à voix haute, prenant cette attitude pleine de morgue et de crâne noblesse qu'elle avait, en certaines discussions, dans les salons de Pétersbourg :

— Jouons cartes sur table, voulez-vous, dit-elle,

tandis que ses lèvres se plissaient dans une moue méprisante : vous dites connaître Serge Obrensky, c'est fort possible, et il se pourrait que vous me connaissiez également : en ce cas, vous me devez savoir incapable d'une lâcheté, d'une trahison ; c'est vous dire que si, par moi, vous espérez obtenir un renseignement quelconque concernant Serge Obrensky, vous vous trompez et vous perdez votre temps...

Caracallo, un peu interloqué par une réponse aussi catégorique, demeura un instant tout coi.

— Cependant, balbutia-t-il, réfléchissez...

Ce fut Walter Bright qui lui coupa la parole.

— C'est tout réfléchi, my dear, fit-il, et il suffit de se connaître en fille ou femme pour voir que le siège de milady est fait, comme on dit vulgairement, inutile d'insister... Attendons..

Ce dernier mot avait été prononcé avec une intonation tellement pleine de sous-entendus menaçants et la bouche plissée dans un si singulier sourire que la jeune femme s'en sentit émue.

— Attendre!... répéta-t-elle... que je change d'avis; mais vous-même venez de dire à monsieur que mon siège était fait.

— Aussi, my darling lady, n'est-ce point cela que je veux attendre.

— Et quoi donc ?

— Tout simplement que Serge Obrensky se vienne faire prendre ; il a quitté la caravane de Benjammino Pazzolli pour se lancer à votre re-

cherche, et quand il aura trouvé votre trace, ce qui ne peut manquer...

Hélène Pradijwoï se sentit comme insultée par le plan même des deux misérables ; pour espérer arracher de celui qu'elle aimait un mot, un seul touchant la mission dont il était chargé, il fallait en vérité qu'ils eussent de son caractère une bien piètre idée.

— Pensez-vous donc qu'au cas où ce que vous espérez se réalise, Serge Obrensky soit homme à parler ?

— Entre son amour et son devoir, il peut hésiter, dit Walter Bright, tandis que Caracallo ricanait.

Un frisson la saisit, car elle n'avait point pensé à cette éventualité ; que ferait, en effet, Serge, si, pour la sauver d'une mort certaine, il lui fallait se déshonorer en trahissant le secret de sa mission ; aurait-il le courage, l'horrible courage de la livrer lui-même aux mains des assassins ?

En ce moment elle regretta amèrement la folie qu'elle avait faite de venir en ce pays où elle savait retrouver celui qu'elle aimait ; s'il était perdu un jour, ce serait par elle.

Mais, subitement, elle reprit possession d'elle-même, triompha de l'effroi qui avait failli la livrer à ses adversaires et regardant froidement l'Anglais dans le fond des yeux :

— Vous ignorez, mon cher monsieur, dit-elle, ce que peut faire une femme telle que moi pour sauver celui qu'elle aime.

— Je sais que nos précautions sont prises et que vous ne pouvez rien pour lui, pas plus qu'il ne peut rien pour vous.

Elle ricana et, avec assurance :

— En êtes-vous bien sûr ? demanda-t-elle.

— Il me semble, du moins, répondit Walter Bright ; la brebis, que l'on attache au piquet pour attirer le lion par ses bêlements, le peut-elle préserver des chasseurs à l'affût ?...

Il ajouta, railleur :

— Je suis aimable... je le traite de lion...

— Et il vous prouvera, j'espère, qu'il en est un ; mais laissons les compliments, voulez-vous, et permettez-moi de vous dire que je saurai déjouer vos calculs ; en me tuant, je l'affranchis de la crainte qui pourrait vous le livrer. Moi morte, Serge Obrensky n'aura plus à écouter que la voix du devoir...

Sur leur selle, Bright et Caracallo tressaillirent :

Cette menace frappa juste et, mise à exécution, pouvait réduire à néant tout leur plan.

— Alors, gronda l'italien, d'une voix haineuse, c'est sa propre peau qu'il lui faudra sauver ; ou il parlera, ou bien...

Un geste éloquent et significatif acheva sa phrase.

La jeune femme haussa les épaules.

— Si vous étiez vraiment digne de porter l'uniforme sous lequel vous cachez votre couardise, répliqua-t-elle avec mépris, vous sauriez bien

qu'un soldat se soucie peu de la mort et que, pour lui l'honneur passe avant tout : il mourra donc, s'il ne peut faire autrement, mais au moins l'honneur sera sauf...

Walter Bright inclina la tête dans un mouvement d'approbation ironique.

— Fort bien, mais au fond peu nous importe ; ce qu'il ne faut pas, c'est que Serge Obrensky puisse continuer sa course ; sans vous, il nous échapperait, puisqu'il a disparu et que nous ne pouvions savoir de quel côté il s'est dirigé ; mais vous êtes là et il ne tardera pas à se mettre entre nos mains.

Hélène Pradjiwoï accueillit avec sang-froid cette déclaration ; elle comptait sur la promesse que, la nuit précédente, lui avait faite Serge Obrensky de ne commettre aucune imprudence, et elle se disait que les deux complices pourraient bien l'escorter ainsi jusqu'à Sokota, sans avoir pu mettre à exécution leurs sinistres desseins.

— Messieurs, dit-elle avec calme, si vous n'avez rien de plus à me dire, je vous serais très reconnaissante de me délivrer de votre présence et de me laisser rêver tout à mon aise à celui que vous avez choisi pour victime.

Soit qu'ils voulussent se concerter sur le piètre résultat qu'ils venaient d'obtenir, soit qu'ils voulussent laisser la jeune femme méditer à loisir sur le dilemme menaçant dans lequel ils venaient de l'enfermer, ils ralentirent le pas de leurs mules

et, côte à côte, se mirent à causer à voix basse, échangeant leurs impressions, se communiquant leurs avis ; Caracallo voyait déjà la combinaison échouée et maudissait la comtesse qu'il aurait voulu voir déjà entre les mains de Ménélick, tandis que Walter Bright, d'un tempérament beaucoup plus froid et d'un esprit plus rassis, loin de se désespérer, escomptait, au contraire, un succès.

— Une femme ne se tue pas comme ça, disait-il pour redonner confiance à son acolyte, surtout une femme qui aime et qui a l'espoir de se trouver, un jour ou l'autre, réunie à son amoureux.

Mais Caracallo hochait la tête, n'ayant confiance qu'à demi.

— Cela s'arrangeait si bien, maugréa-t-il ; ce derviche, l'autre jour, à Dafaré, paraissait animé des meilleures intentions...

— Hum... le derviche ; moi, au contraire, il ne me disait guère...

— Comment !... mais rien qu'à toutes les questions qu'il vous a posées, il était facile de voir combien votre plan l'intéressait.

— Trop, répondit laconiquement l'Anglais...

Ce fut tout ; chacun des deux compagnons s'enferma, à partir de cet instant, dans un mutisme absolu ; mais, bien que n'échangeant pas leurs impressions, il était facile de voir qu'ils étaient mus par les mêmes sentiments et qu'une même inquiétude les hantait, car à tout moment, c'était l'un ou l'autre d'entre eux qui se haussait sur ses

étriers et, la main en visière sur ses yeux, cherchait à l'horizon quelque chose ou quelqu'un qui ne se montrait pas...

Cependant, vers le soir, au moment où l'on arrivait à l'étape, voilà que tout à coup, dans la direction d'où l'on venait, un petit nuage de poussière s'éleva, se rapprochant avec rapidité et, au bout d'une demi-heure, dans le nuage de poussière, un cavalier fut visible; il était monté sur une mule du pays et courait un train du diable...

— Voilà notre homme, murmura Caracallo en jetant un regard rayonnant sur son compagnon...

— Vous voyez bien que vous aviez tort de désespérer, riposta celui-ci...

Et il ajouta d'un air profond :

— A moins que vos prévisions soient fausses, le soleil ne se lèvera pas sans qu'il y ait du nouveau...

— C'est une affaire à terminer cette nuit même, déclara l'Italien.

— Ce gaillard a de l'audace et, si nous n'agissions vite, serait capable de nous enlever la belle.

— Laissez-moi faire, déclara Walter Bright, et tout ira bien.

Et il s'en fut trouver le groupe d'indigènes auxquels était confiée la garde de la prisonnière, tandis que Caracallo, lui, ralentissait machinalement l'allure de sa mule et finissait par l'arrêter, sous prétexte de resserrer la sangle de la selle; en réalité, il voulait s'assurer sans tarder, que ni

Walter Bright, ni lui ne vendaient la peau de l'ours avant de l'avoir mise à terre, c'est-à-dire que ce cavalier était bien celui qu'ils attendaient...

— Eh ! eh ! songeait-il, tout en regardant défilér devant lui le long et lent cortège des prêtres abyssins, bonne idée que j'ai eue de m'emparer de cette chère belle ; cela était plus simple et moins dangereux que des coups de fusil ou de revolver.

Il ajouta, avec une ironie emphatique :

— Amour, amour, quand tu nous tiens, on peut bien dire : adieu, prudence !

Comme il achevait ces mots, dans le nuage de poussière soulevé par la monture du cavalier une trouée se fit et, par cette trouée, Caracallo put distinguer sinon les traits, du moins l'accoutrement de celui qui arrivait ventre à terre.

Sa stupéfaction fut si grande et si profond son désappointement, qu'oubliant toute prudence, il ne put retenir un juron et, chose qu'il ne remarqua pas sur le moment, mais dont il devait se souvenir — sa colère une fois passée — une exclamation retentit, non loin de lui, poussée par l'un des individus qui chevauchaient à la suite des prêtres abyssins, exclamation motivée, sans nul doute — du moins il en eut la persuasion plus tard — par la vue du nouvel arrivant.

Celui-là n'était autre que Nicolas Pépoff, mais Pépoff ayant repris de nouveau la peau du digne monsieur Van Kneipelt ; sous l'influence de la rapidité de la course, son visage avait pris une

teinte plus vermillonnée encore que de coutume et l'harmonie de la cravate blanche qui s'étalait invariablement depuis le jour du départ, sous le col de sa chemise de flanelle, était quelque peu rompue ; mais ses lunettes aux verres bleutés chevauchaient toujours son nez, solides à leur poste, grâce à un minuscule crochet qui les fixait derrière l'oreille, et les favoris en broussailles, poudrés de poussière, s'étalaient de chaque côté de la face avec cette symétrie correcte qui faisait l'admiration et l'envie de Benjammino Pazzolli.

Si Caracallo n'eût été furieux de voir arriver cet imbécile de savant, au lieu de Serge Obrensky, il n'eût pu certainement s'empêcher d'éclater de rire, tellement l'aspect du personnage était grotesque : faisant pendant à la carabine passée en bandoulière et dont la crosse lui ballottait sur les reins, un faisceau de filets à papillons surmontait sa tête de leur gaze verte, flottant au vent comme des petits drapeaux ; en outre, suspendue à sa ceinture, de l'autre côté de la cartouchière, c'est-à-dire sur le flanc gauche, une boîte en cuir renfermait ses outils, scalpels, canifs, pinces, aiguilles d'acier, qui lui servaient à vivisecter, étudier, piquer, empailler, échantillonner ses minuscules proies.

A l'arçon de sa selle, d'un côté un ballot de ouate destinée à ses préparations, de l'autre la classique boîte en tôle verte jouant auprès du naturaliste le rôle que le carnier joue auprès des

chasseurs ; enfin de droite et de gauche, sur son casque en moelle de sureau, des papillons, des sauterelles, des insectes ailés et non ailés, des bestioles de tous genres, de toutes grosseurs et de toutes couleurs étaient piqués.

En atteignant la queue de la colonne, le cavalier ralentit l'allure de sa monture ; la pauvre bête devait avoir fourni une course importante, car son poil était mouillé de sueur et une bave blanche, épaisse, maculait son mors et sa bride ; quant à lui-même, il était essoufflé et sa respiration passait bruyamment entre ses lèvres entr'ouvertes.

Quelques indigènes s'empressaient autour de lui, le regardant curieusement, semblant attendre qu'il expliquât sa brusque arrivée : au désert, on est, à bon droit, soupçonneux et la prudence ordonne de s'enquérir sur les raisons qui vous donnent un compagnon de route...

Le savant, lui, ne paraissait pas pressé de satisfaire la curiosité de ceux qui l'entouraient, mais bien plutôt pressé de s'éponger le front, que la sueur trempait, à l'aide d'un mouchoir à carreaux multicolores, et tandis qu'il se livrait à cette besogne rafraîchissante, reposante, ses yeux, embusqués derrière les verres des lunettes, ne demeuraient pas inactifs, regardant, examinant, épiant les visages.

Ce qu'il cherchait, sans en avoir l'air, c'était tout simplement Féléka, le guide de Serge

Obrensky ; grâce au subterfuge employé par lui chez le chef du village de Dafaré, il avait fait conter par Walter Bright et Caracallo au prétendu derviche qu'il incarnait, tout leur plan de campagne.

Lui-même les avait poussés à cette confiance, en leur disant avoir appris par ses espions que des blancs, amis de Ménélick, cherchaient à franchir la frontière abyssine ; à cela, les deux complices avaient répondu en disant ce qu'ils avaient déjà fait et ce qu'ils se proposaient de faire : en enlevant la femme aimée par le principal de ceux que leur signalait le derviche, ils attireraient forcément leur ennemi dans un piège, s'empare-raient de lui, et quand ils le tiendraient, il faudrait bien, de gré ou de force qu'il en passât par où ils voudraient.

Sachant à quelle caravane ils avaient confié leur prisonnière, il avait résolu de la joindre pour tenter d'abord de savoir quelle était cette femme, car sa supposition première, relative à un rôle policier joué par elle, tombait d'elle-même après les confidences des deux misérables ; ensuite, et surtout, il voulait être là au cas où le plan de l'Anglais et de l'Italien réussirait, c'est-à-dire si Serge Obrensky tentait de retrouver celle qu'il aimait.

Or, voilà que soudain, son regard pénétrant, s'arrêta sur un visage de gamin qui l'examinait plus curieusement que les autres, par-dessous le

pan d'un burnous qui l'enveloppait ainsi qu'un capuchon et que, d'un mouvement preste, mais cependant surpris par Pépoff, il avait rabattu sur son front...

Le gamin, c'était Féléka que Serge, se tenant un peu à l'écart, mais anxieux de la subite arrivée de son compagnon de voyage, envoyait rôder autour de lui, pour tâcher d'apprendre quelque chose...

Du moment que le guide était là, le fugitif ne devait pas être loin et Pépoff en ressentit un grand contentement, car les choses pourraient marcher vite et son énergie sauver peut-être encore la situation.

Pas un muscle de son visage n'avait tressailli, il continuait de s'éponger, tranquillement, béatement, souriant de l'air heureux d'un homme qui se repose ; quand il eut fini et eut resserré son mouchoir dans la vaste poche de sa vareuse de molleton, il dit en mauvais arabe, mélangé de quelques mots d'anglais et d'allemand, parmi lesquels se glissait parfois une expression italienne :

— Je voudrais parler à celui qui commande ici...

En même temps, il prenait dans sa poche une pièce d'argent et la présentait du bout des doigts : un homme se détacha du groupe de curieux ; prit la pièce qu'il glissa dans sa ceinture, et posant la main sur la bride de la mule, l'emmena.

Impassible, Pépoff lissait ses favoris de l'air

prétentieusement satisfait qu'il avait affecté depuis qu'il s'était glissé sous la peau de M. Van Kneipelt ; mais plus il paraissait occupé de sa personne et désintéressé de ce qui l'entourait, plus, au contraire, il avait le regard vif, scrutateur, enregistrant le moindre détail, insignifiant en apparence, mais qui pouvait servir à le mettre sur la piste d'une personne ou d'une idée...

C'est ainsi qu'en passant le long du lent cortège des prêtres abyssins, il remarqua cet individu arrêté sur le côté de la route et dont les mains distraites tentaient de resserrer la sangle de sa mule, tandis que sa tête se tournait de son côté, pour glisser sans doute son regard à travers les plis du capuchon qui lui enveloppait la tête.

— Quelqu'un, sans doute, que j'intéresse, songea-t-il.

Et il passa, se promettant de savoir quel était cet individu qui se départissait, en sa faveur, de l'impassibilité et de l'indifférence dont les Orientaux sont coutumiers.

Un peu plus loin, un autre individu, qui cheminait un peu à l'écart, sur une mule, attira son attention : dans la manière dont il se tenait en selle, dans le port de la tête, surtout dans l'usage qu'il faisait de l'étrier, l'œil observateur de Pépoff trouvait quelque chose de singulier, d'anormal : le pied, au lieu d'être enfoncé dans l'étrier jusqu'à la cheville, à la manière des gens du pays, s'y appuyait simplement de l'orteil, suivant la mode

européenne. En outre, la peau qui s'apercevait entre la sandale de cuir et le bas du burnous était presque blanche, trahissant l'usage des bas et des pantalons, alors que celle des indigènes, exposée au grand air, à la bise et au soleil, est de teinte brune, presque cuivrée.

Etant donné la taille, Pépoff n'eut pas grand-peine à mettre un nom sur ce faux Abyssin et une certaine angoisse l'empoigna ; si celui-ci était Walter Bright, l'autre, celui qu'il avait croisé un peu plus haut, resserrant la sangle de sa mule, était son acolyte, le nommé Caracallo.

Ils étaient là, ainsi qu'ils en avaient prévenu le derviche avec lequel il s'étaient rencontrés dans la hutte du chef du village de Dafaré, pour mettre leur plan à exécution, c'est-à-dire pour guetter l'arrivée de Serge Obrensky et, grâce à leur otage, l'amener à composition.

Mais, tout à l'heure, dans la foule des gens qui l'entouraient, n'avait-il pas reconnu Féléka, le jeune guide qui avait quitté le campement de Serge Obrensky ! et tout de suite la logique ne l'avait-elle pas amené à supposer que le jeune homme avait trouvé moyen de se glisser parmi ceux qui emmenaient la prisonnière ?

Si cela était, et si lui, Pépoff, ne trouvait pas un moyen quelconque de le prévenir, le jeune homme était pris, il était perdu ; quant à lui-même, déshonoré vis-à-vis du général Grégorieff, pour n'avoir pas su remplir la mission dont il avait été

chargé, c'est-à-dire pour n'avoir pas protégé, ainsi qu'il le devait, l'émissaire du gouvernement russe, et ne lui avoir pas facilité la tâche à lui confiée, il était non moins perdu, non moins dés-honoré.

Il ne lui restait plus qu'à se tuer.

Se tuer ? parbleu ! la mort n'avait rien qui l'effrayât ; depuis bien longtemps, il ne s'était guère passé d'années qu'il ne l'affrontât quotidiennement, et la pensée qu'il était destiné à succomber brutalement, d'un coup de couteau ou d'une balle de revolver, le laissait absolument calme.

Seulement, s'il faisait bon marché de sa vie, il n'en était pas de même de la haine qui le hantait, et de la vengeance dont il caressait l'espoir. Mourir avant d'avoir assuré l'une et satisfait l'autre : non !

Il fallait donc, coûte que coûte, qu'il parvînt à sauver — même malgré lui — Serge Obrensky ; et dût-il employer la violence...

Tout en remuant ces choses par sa cervelle, il avait atteint la tête de la caravane, non pas celle du clergé, mais bien celle des changeurs de sel ; et celui qui le guidait lui désignant tout à coup un homme cheminant le premier, en selle sur une mule vigoureuse mais piètrement équipée, lui dit en mauvais anglais :

— C'est le chef...

Prévenu déjà — car la nouvelle en avait couru de bouche en bouche, depuis la queue de la colonne — de l'arrivée d'un Européen, l'indigène

ralentit le pas de sa monture, invitant d'un geste le voyageur à le rejoindre pour venir chevaucher à côté de lui.

— Que veux-tu ? demanda-t-il en attachant sur lui des regards aigus, qui filtraient sous sa paupière mi-baissée.

— Te demander la permission de suivre ta caravane, répondit Pépoff à voix haute, de manière à être entendu de ceux qui suivaient ; le désert n'est pas sûr et sans ta protection...

L'autre hocha la tête.

— Ma protection ne peut être bien efficace : nous sommes de pauvres marchands qui mettons nos biens et nos existences sous la protection du Très-Haut...

Il ajouta, après avoir toisé d'un regard le singulier attirail de son interlocuteur :

— A toi tout seul, tu possèdes plus d'armes que nous n'en avons dans toute notre caravane...

— Tu veux parler de ma carabine ? riposta Pépoff ; quelquefois, elle m'est utile, car souvent, quand on va à la recherche d'un papillon, c'est un lion qu'on trouve.

Il dit encore, désignant son chapeau dans le liège duquel tout un échantillon de bestioles était épinglé.

— Voici le produit de mes chasses : je ne vois pas que ce soit là une occupation de nature à détériorer beaucoup les états du roi des rois...

— C'est la chose que Ménélick lui-même peut

décider, répondit impassiblement l'indigène ; je fais le commerce du sel et non la police du royaume. Cependant, permets-moi de te demander — mais cela dans l'intérêt de ma propre sécurité — si tu crains le désert pour la suite de ton voyage, tu devais le craindre pour le commencement ?...

— Certes ; mais je me suis brouillé avec mes compagnons de voyage... des gens qui viennent dans ce pays pour demander à Ménélick l'autorisation de construire un monument, afin de lire dans le ciel...

— Oui... oui ; j'ai entendu parler... interrompit l'autre ; des Italiens...

Puis, après avoir réfléchi un instant :

— Soit... je ne vois pas d'inconvénient, si tu te crois plus en sûreté avec nous, à ce que tu voyages en notre compagnie...

Insensiblement, Pépoff avait pressé l'allure de sa mule et, pour continuer la conversation, l'indigène avait dû l'imiter ; en sorte que, sans affectation, les deux hommes se trouvaient éloignés d'une vingtaine de mètres de la tête de la caravane.

— J'ai à te parler, dit alors brusquement le prétendu savant, lorsqu'il fut certain de ne pouvoir être entendu par aucune oreille indiscrete.

— Je t'écoute, répondit l'autre, sans donner aucun signe de surprise.

— Tu as des Italiens parmi ta caravane, déclara Pépoff.

— Je le sais, répondit imperturbablement l'Abyssin ; mais c'est mon affaire et non la tienne ; je suis libre, je pense, d'accepter comme compagnon qui bon me semble...

En dépit de sa force morale, Pépoff ne put dissimuler un tressaillement nerveux, conséquence de la surprise causée par cette réplique.

— Pourquoi dissimuler ? demanda-t-il au bout d'un instant : je suis un ami de celui qui t'est venu trouver, il y a cinq jours, au lac Assal.

— Es-tu donc l'autre, que je devais attendre pour le mener au rois des rois ?

— Non... et oui... mais ne m'interroge pas, ras, car tu ne pourrais comprendre peut-être, en admettant que je puisse parler, ce que je ne puis... En tout cas, sache que c'est dans l'intérêt de ton maître, de Ménéllick, que je suis ici et c'est dans son intérêt que je te signalais la présence parmi tes hommes...

— Je t'ai répondu que je le savais... Mais j'en'y puis rien, ou du moins la prudence m'ordonne de ne rien faire... Je suis entouré de tribus que les émissaires des Italiens ont travaillées et qui, au premier signal de guerre parti de la côte, se révolteraient peut-être.

— Eh bien !

— Eh bien ! je ne veux pas risquer de provoquer des difficultés avec ces tribus, en chassant, comme je devrais le faire, les gens qui se sont glissés parmi les miens... J'ai des raisons pour

poursuivre ma route le plus rapidement possible... jusqu'à ce que j'aie atteint l'Abbaï.

→ N'est-ce pas là le fleuve que les Européens appellent le Nil Bleu ?

— Précisément ; une fois sur le territoire du Godjam, je verrai ce que j'ai à faire ; mais, jusque-là, il me faut user de ruse et de prudence...

Ces mots avaient été prononcés d'une voix ferme, qui trahissait une décision irrévocablement prise.

Il n'y avait pas à discuter, et Pépoff, inclinant la tête, murmura :

— Prudence est mère de sûreté ; je ne puis donc que t'approuver : mais ce que tu ne peux faire, moi, je le puis, sans te compromettre. Autorise-moi à accompagner ta caravane, sous prétexte de me livrer à mes recherches scientifiques, et je surveillerai ces traîtres...

— Cela, tu le peux, répondit le ras ; mais souviens-toi que je ne suis qu'un marchand de sel, et que tous mes soldats ne sont que de pauvres gens, bien doux, bien pacifiques, auxquels il serait inutile d'en appeler, en cas de rixe avec ceux dont tu parles...

Un éclair brilla derrière les verres bleutés des lunettes de Pépoff.

— N'aie crainte, assura-t-il, je suffirai...

Il tira un peu sur les rênes, de manière à laisser l'indigène prendre de l'avance sur lui, et se mit à cheminer doucement : d'abord il ne voulait pas, par un entretien trop prolongé avec le chef, attirer

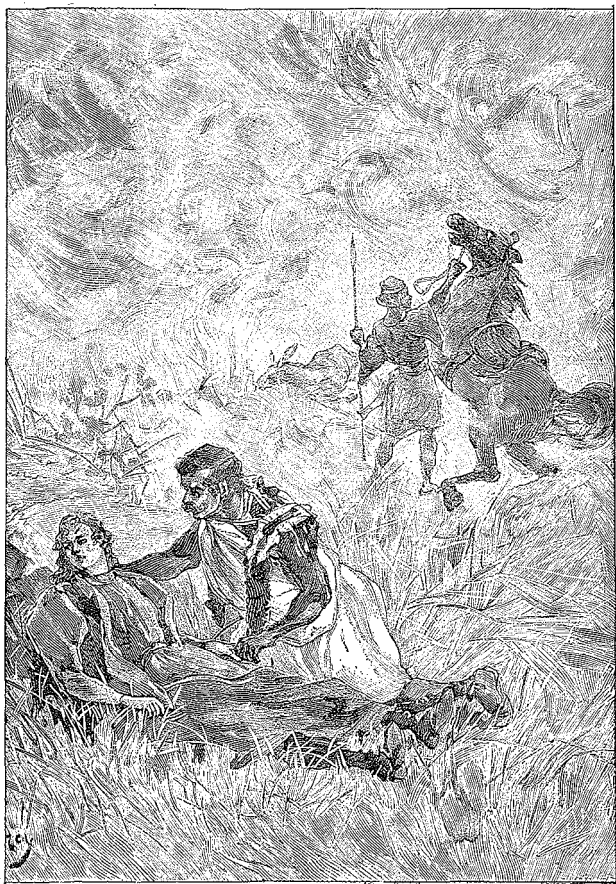
l'attention et peut-être exciter les soupçons de Bright et de Caracallo ; ensuite, il voulait réfléchir tout à son aise, à la situation.

Quand on arriva à l'étape, il n'avait probablement pas encore arrêté une ligne de conduite, car il se retira à l'écart, et, sans adresser la parole à personne, se mit à manger frugalement le contenu d'une boîte de conserves avec un morceau de biscuit, qu'il arrosa d'un verre d'eau-de-vie prise dans un bidon pendu à sa selle.

Ce repas sommaire terminé, il alluma une énorme pipe de porcelaine et s'en alla faire un tour aux environs du camp, ayant pris, pour se donner une contenance, un filet à papillons : les hasards sont si grands qu'il espérait sans doute pouvoir profiter du clair de lune pour se livrer à son sport favori.

Il sentait qu'il n'y avait pas de temps à perdre et que la solution brutale d'une situation aussi tendue dépendait de la circonstance la plus fortuite : que Walter Bright ou Caracallo eussent eu occasion de voir à Dáfaré le jeune Féléka, et sa présence dans la caravane leur révélait fatalement, comme elle lui avait révélé à lui-même, la présence de celui qu'ils attendaient.

C'était même par une grâce du ciel que la lutte entre Féléka et Walter Bright avait eu lieu au milieu d'une obscurité complète, autrement l'Anglais eût certainement reconnu celui dont les mains avaient failli l'étrangler.



Le vent poussait vers eux des lames de flammes
tout empanachées de fumée. (Page 167.)

Ce qui rendait Pépoff perplexe, c'était de savoir comment il devait s'y prendre pour conjurer le danger : s'il s'adressait directement à Serge Obrensky, ne risquait-il pas de se heurter à la méfiance que ses imprudentes paroles avaient fait naître contre lui dans l'esprit du jeune homme ; sans compter que si Serge avait rejoint la caravane des changeurs de sel, attiré par la présence de la femme qu'il aimait, assurément il refuserait d'écouter des conseils ayant pour but de l'éloigner d'elle, au moment même où elle pouvait avoir besoin de son aide.

D'un autre côté, s'adresser à la jeune femme elle-même, lui démontrer que Serge était en péril de mort, l'engager à fuir pour entraîner à sa suite le jeune homme loin de l'embûche qui lui était tendue...

Mais, comment accepterait-elle un si singulier conseil venant d'un inconnu ?... Ne perdrait-il pas, à raisonner avec elle, à vaincre ses résistances — compréhensibles au fond — un temps précieux ?...

Et, peu à peu, Pépoff commençait à ne voir qu'un moyen de sortir du cercle vicieux dans lequel l'enfermait la fatalité des événements, ce moyen consistait à enlever brutalement la jeune femme, lui-même, à fuir avec elle à travers le désert, entraînant à sa suite celui qu'il voulait sauver, quitte à s'expliquer ensuite avec celui-ci, lorsque tout danger serait conjuré...

Seulement, ce moyen brutal comportait avec lui

nombre d'inconvénients, dont le moindre était de lancer à sa poursuite Walter Bright et Caracallo, intéressés à conserver leur prisonnière, laquelle représentait pour eux la seule chance qu'ils eussent désormais de faire tomber Serge Obrensky dans le piège qui lui était tendu...

Cela méritait d'être mûrement réfléchi, examiné, pesé, et c'est pour cela qu'arrivé à un ou deux kilomètres du campement, Pépoff s'était assis dans la brousse pour se trouver face à face avec la situation et prendre une décision...

Comme il était là depuis une heure environ, hésitant encore, car chaque fois qu'il s'était arrêté à un plan, les difficultés surgissaient aussitôt, voilà que soudain, il lui sembla entendre, à quelque distance, apporté par une brise légère qui soufflait depuis le commencement de la nuit, le bruissement particulier produit par les hautes herbes sèches froissées, sous les pas précipités d'un être humain s'avancant de son côté...

Brusquement, il colla contre le sol le fourneau de sa pipe pour l'éteindre, car la fumée eût pu trahir sa présence, et il s'étendit tout de son long, à l'affût, prêt à parer aux événements pour le cas où le voyageur nocturne serait un ennemi.

Dans le désert, on ne sait jamais à quoi s'en tenir, et dans la situation particulière où se trouvait Pépoff, comme il ne se connaissait pas d'amis à proximité, il ne pouvait donc escompter que

l'arrivée d'un ennemi ou d'un indifférent — ce qui revient à peu près au même.

Rejetant donc son filet à papillons qui, pour l'instant, devenait embarrassant, il prit dans l'une des gaines pendues à sa ceinture un revolver, en retira la baguette d'arrêt et, le doigt sur la détente, attendit.

Le bruissement perçu quelques instants auparavant devenait plus distinct, et même l'oreille de Pépoff crut distinguer la marche d'un ou plusieurs quadrupèdes, des mules probablement, car les foulées étaient trop précipitées pour appartenir à des chameaux ; en outre, l'agent se rendit compte, d'après l'allure des bêtes, qu'elles n'étaient point montées, mais bien conduites par des piétons qui les tenaient en bride...

Nullement impressionné, Pépoff résolut d'attendre ; il n'avait d'ailleurs aucun avantage à se montrer, car il pouvait espérer que — à moins d'un hasard bien grand — ceux qui s'avançaient ne déboucheraient pas exactement sur lui et pourraient passer à côté sans le voir ; dans le cas contraire, il serait toujours temps pour lui d'aviser à qui il aurait à faire.

Tout à coup, il entendit des voix qui parlaient bas et dans une langue qui lui parut avoir quelques consonnances françaises, car ce qu'il entendait était plutôt un murmure confus ne lui arrivant que fort atténué ; puis le bruit de pas des quadrupèdes cessa et il y eut un moment de

silence qui intrigua Pépoff : sa présence avait-elle été éventée et devait-il se mettre en état de défense, ou bien...

Il n'acheva pas, car une galopade à travers la brousse vint lui expliquer ce qu'avait d'inexplicable pour lui ce temps d'arrêt ; les gens s'étaient mis en selle et maintenant fondaient droit sur lui...

Était-ce simplement une fuite, après un départ prudent et silencieux du camp ? ou bien était-ce une attaque dirigée contre lui ?

Dans l'une ou l'autre alternative, il ne pouvait demeurer là, car il risquait d'être foulé aux pieds de la cavalcade.

Il se dressa donc, revolver au poing, juste au moment où un cavalier arrivait près de lui, dans une allure folle ; mais cette apparition soudaine fit faire à la monture un si brusque écart, que l'homme, qui était en selle, faillit vider les étriers.

Il poussa un juron, en contenant la bête qui se cabrait et, soudain, poussa une exclamation rageuse :

— Van Kneipelt... Ah ! misérable espion...

Au même instant, tirant des fontes un revolver, il ajusta Pépoff et fit feu.

Puis, enfonçant ses éperons aux flancs de son cheval, l'homme partit dans un galop fou, suivi d'un autre homme monté sur une mule.

Pépoff tomba, murmurant :

— Il est sauvé !...

A la lueur de l'éclair jailli de l'arme, il avait reconnu Serge Obrensky, portant en croupe une femme.

XX

A TRAVERS LA BROUSSE

Pendant que notre ami Pépoff, la pipe aux dents et ses filets à papillons en travers du dos, quittait le campement pour s'en aller rêver solitaire à la détermination qu'il lui fallait prendre, Serge Obrensky, de son côté, était en proie à une angoisse que l'on comprendra.

La vue de Van Kneïpelt, apparaissant soudainement, — alors qu'il croyait l'avoir dépisté, — lui avait, sur le premier moment, causé une rage telle que peu s'en était fallu qu'oubliant toute prudence il ne se précipitât sur lui pour avoir une explication décisive et en finir toute de suite avec lui.

Certes, en abandonnant la caravane de Benjamino Pazzolli, le jeune homme avait bien eu

l'intention de fuir l'influence de la comtesse Hélène ; ainsi qu'il le lui avait dit à elle-même, il n'avait pas eu confiance dans sa propre énergie et il avait voulu, par la fuite, assurer son indépendance d'idées et d'action.

Mais, outre cette lâcheté, bien excusable, dont tout homme pourrait s'enorgueillir, il y avait également à la conduite du jeune homme une autre raison, toute dē prudence, celle-là ; les soupçons, passagers il est vrai, que lui avaient inspirés et l'allure et le langage du savant hollandais, l'avaient, à la réflexion, assailli de nouveau et, en abandonnant la caravane, il n'avait pas été mécontent de se séparer de Van Kneïpelt.

Or, depuis la veille, il avait songé plus d'une fois à ce que lui avait dit Hélène Pradjiwoï, et tout de suite, c'est à ce savant hollandais qu'il avait appliqué les paroles de la jeune fille :

— Vous êtes suivi, surveillé, filé depuis Pétersbourg : vous entraînez des espions après vous.

N'était-ce point pour Kneïpelt qu'elle avait dit cela, et comme cette révélation s'appliquait exactement à ce qu'il avait cru remarquer lui-même !

Aussi, le sang lui était-il monté à la face lorsque, à côté de lui, il avait vu passer celui que la jeune fille lui avait si clairement dénoncé comme espion.

Heureusement, le sentiment du devoir avait parlé assez haut pour l'empêcher d'écouter la

colère qui bouillonnait en lui, et il avait laissé le pseudo-savant poursuivre sa route, mais il avait ordonné à Féléka de s'attacher à ses pas et de tâcher d'apprendre ce qu'il venait faire parmi les marchands de sel...

Malheureusement, on a vu que la prudence de Pépoff lui avait fait presser le pas de sa mule pour entretenir le chef de la caravane, et Féléka dut s'en revenir auprès de son compagnon sans pouvoir satisfaire sa curiosité.

Au surplus, le dépit du jeune homme fut de courte durée ; n'étant pas au courant des agissements de Pépoff, il ne pouvait supposer à sa présence un autre motif que le besoin d'exécuter sa consigne, de le surveiller ; et il sentit la nécessité indispensable de fuir de nouveau...

Assurément, s'il n'eût écouté que la franchise de son caractère et l'impétuosité de son tempérament, il eût exigé une explication de cet homme, l'eût provoqué et l'eût tué, car pour s'en débarrasser autrement, — ainsi que la prudence l'eût peut-être exigé, — il ne s'en sentait pas capable ; sa main, habituée à manier l'épée, eût été malhabile à diriger la lame d'un poignard.

Un duel, donc ; s'il tuait l'autre, ainsi qu'il en avait la ferme volonté, c'était au mieux ; mais s'il était tué par lui, ou seulement blessé assez grièvement pour ne pas pouvoir continuer son voyage, c'était le résultat de sa mission compromis, irrémissiblement peut-être...

Non, mieux valait remettre à plus tard le plaisir d'une explication avec ce misérable et se soustraire à son inquisition : voilà ce que la raison, la prudence, le devoir lui conseillaient, lui ordonnaient.

Mais son amour lui permettait-il d'agir ainsi ? Pouvait-il, un seul instant, envisager la possibilité d'une fuite, laissant seule, sans défense, Hélène Pradjivoï à ses propres adversaires qui, peut-être, n'hésiteraient pas à en arriver vis-à-vis d'elle aux dernières extrémités, s'en servant comme d'un otage pour le réduire à merci...

Ah ! peut-être que s'il n'eût pas été hanté de cette crainte, cette fois-ci encore, il n'eût écouté que son devoir et se fût éloigné, en dépit du déchirement qu'il eût éprouvé de cette nouvelle séparation, plus cruelle encore, maintenant qu'il se savait aimé.

Mais à la pensée d'un semblable abandon, tout ce qu'il avait en lui de sentiments chevaleresques s'était révolté et il avait reconnu impossible que lui, un homme, un soldat, se conduisît de la sorte ; en admettant même que cette femme fût pour lui la dernière des étrangères, il ne pouvait admettre qu'il lui fût permis de fuir le danger, la laissant seule pour l'affronter.

En conséquence, il avait résolu de quitter la caravane, la nuit même, et cela en compagnie d'Hélène Pradjivoï : pour briser la résistance

qu'il avait rencontrée de sa part, la veille et à laquelle il fallait s'attendre de nouveau, il était décidé à la mettre dans l'alternative d'une fuite commune qui, seule pouvait la sauver, ou de sa mort certaine.

Il avait donc tenu, — aussitôt en arrivant à l'étape, — conseil avec Féléka, lui avait déclaré son intention de se séparer de leurs compagnons de voyage et l'avait chargé, — lui, plus au courant des mœurs des indigènes, — de parquer leurs montures suffisamment à l'écart pour les pouvoir prendre — au cours de la nuit — sans exciter les soupçons.

Ensuite, il l'avait envoyé rôder du côté où les gardiens d'Hélène Pradjiwoï avaient installé leur prisonnière. A sa grande surprise, le jeune garçon avait remarqué que la couverture, formant au-dessus de la jeune femme une sorte de toiture, n'était pas tendue, et qu'elle-même était couchée sur une botte de brousse fraîchement coupée, à la lueur des étoiles.

C'était, on s'en souvient, le signal convenu entre elle et Serge, la nuit précédente ; quelque incident nouveau s'était donc produit qui constituait un danger, soit pour elle, soit pour lui, soit pour tous les deux ensemble.

Seulement, le difficile était d'approcher d'elle, car la disposition des lieux n'était pas la même que la veille et, pour s'en approcher il fallait enjambrer les corps de ses gardiens endormis autour

d'elle : voilà ce que Féléka examinait avec désappointement, allongé dans l'herbe, à quelques pas à peine de la prisonnière, dont il était séparé par un indigène plongé dans un sommeil profond, ainsi que l'indiquait le sourd bourdonnement qui s'échappait de ses lèvres.

Cependant, il réfléchit que, du moment que la jeune femme avait donné le signal convenu avec Serge, elle devait bien s'attendre à ce que l'on vînt vers elle, et se tenir sur le qui-vive ; donc, il suffirait, sans doute, du moindre détail pour attirer son attention et se mettre en rapport avec elle ; imperceptiblement il se redressa et agita doucement, au-dessus de sa tête, le pan de son burnous.

Son raisonnement était juste : Hélène Pradjivoï veillait et guettait, s'attendant à ce que Serge ou, à son défaut, son guide abyssin, parût d'un instant à l'autre et, tout aussitôt que le jeune garçon éleva sa main, elle l'aperçut : d'un coup d'œil rapide, elle examina autour d'elle les gens endormis et certaine qu'elle pouvait se déplacer un peu sans attirer l'attention, elle se coula vers l'endroit où se tenait Féléka : maintenant, l'épaisseur seule du corps de l'indigène, qui ronflait comme un tuyau d'orgue, les séparait.

— Qu'arrive-t-il ? demanda le jeune garçon laconiquement ; tu as fait le signal... Il m'envoie...

— Il faut qu'il parte... qu'il parte au plus vite... un danger terrible le menace.

— Le blanc?... fit Féléka.

La jeune femme entendit sans doute le pluriel à la place du singulier et s'imagina que c'était à Bright et à Caracallo que l'Abyssin faisait allusion, alors que, bien au contraire, il entendait parler de Kneipelt.

— Oui... oui, murmura-t-elle, d'une voix suppliante, qu'il parte..., qu'il fuie sans tarder.

— C'est ce qu'il m'envoie te dire, répliqua le jeune garçon ; mais le danger qui le menace... te menace aussi ; il ne partira pas sans toi.

La foudre s'abattant sur la comtesse ne l'eût pas abasourdie à ce point ; elle n'avait pas songé à cette éventualité, s'imaginant que Serge, ayant une première fois consenti à s'éloigner d'elle, n'élèverait aucune objection à en faire autant une seconde fois et voilà qu'il lui transmettait au contraire une volonté très ferme, très nette, contre laquelle il était difficile de discuter ; s'il fût venu en personne, peut-être eût-elle tenté de lui démontrer le danger d'une telle entreprise, l'impossibilité même de la concilier avec l'idée du devoir qui devait dominer toutes les actions du jeune homme...

Mais c'était Féléka qui était là et elle comprenait l'impossibilité de l'envoyer transmettre au jeune homme ses observations : c'était déjà miracle qu'il eût pu parvenir jusqu'à elle, avec chance de s'en retourner ; il ne fallait pas lasser la Providence, en lui demandant plus qu'elle ne pou-

vait faire. D'un côté, cependant, si elle refusait, c'était exposer Serge Obrensky à tomber dans le piège que lui tendaient Walter Bright et Caracallo, c'est-à-dire le condamner à la mort ou au déshonneur ; d'un autre côté, fuir avec lui, c'était compromettre le succès même de cette fuite, conséquemment mettre obstacle à l'accomplissement de son devoir!...

Comme elle était là, hésitante angoissée, fixant l'ombre de ses grands yeux noirs que la perplexité agrandissait encore, Féléka murmura ;

— Hâte-toi... les heures coulent vite à cette époque, et nous ne serons guère loin que l'aurore se lèvera...

Alors, placée entre cette alternative de condamner Serge Obrensky à une mort certaine, si elle restait, ou de l'exposer à de graves dangers, — peut-être conjurables en le suivant, — elle adopta le parti qui écartait l'instantanéité du péril.

— J'obéis... dit-elle... que faut-il faire?...

Sans répondre, Féléka avait étendu les bras et, dans ses doigts grands ouverts, avait saisi la gorge de l'homme qui dormait, seul obstacle qui empêchât la prisonnière d'arriver jusqu'à lui ; ses doigts se refermèrent, formant autour du cou comme un collier vivant, et c'est à peine si les membres du dormeur eurent un léger tressaillement, à peine si ses lèvres laissèrent passer un soufle rauque d'agonie.

Et cela avait été fait si rapidement qu'Hélène

Pradjiwoï n'avait pas eu le temps de s'opposer au meurtre ; en sorte que lorsqu'elle vit devant elle ce cadavre, elle ne put que se rejeter en arrière avec horreur.

— Passe, maintenant, dit Féléka...

Il avait dérangé le buste du malheureux, suffisamment pour que la jeune femme pût se couler entre lui et son voisin et quand elle l'eut rejoint, il ajouta :

— Suis-moi et imite tous mes mouvements.

Il plaça entre ses dents son long couteau à lame mince et terrible, et se coula, ainsi qu'un serpent, sans bruit, à travers les corps qu'engourdissait le sommeil ; de temps en temps, lorsqu'un dormeur s'agitait, les membres de l'Abyssin se figeaient et il demeurait immobile, aplati contre le sol, comme si lui-même eût dormi ; et, derrière lui, la jeune femme faisait de même...

Ils arrivèrent ainsi, hors du campement, ayant profité, pour se glisser dans la brousse, d'un moment où la sentinelle avait le dos tourné : à une vingtaine de mètres, le jeune garçon s'arrêta et dit à sa compagne :

— Demeure là... et attends.

C'était la partie la plus délicate de l'opération qui se trouvait achevée ; préparer les montures, sous prétexte de les mener boire, les conduire à l'endroit où se trouvait la prisonnière, et revenir chercher Serge Obrensky fut tout au plus l'affaire d'une demi-heure.

Les deux jeunes gens étaient si émus en se revoyant ensemble que c'est à peine s'ils purent prononcer quelques mots en se serrant les mains.

— Merci, dit laconiquement Serge.

— A la grâce de Dieu, répliqua-t-elle.

Et ce fut tout. Tenant sa mule en bride, Féléka s'était mis en marche et, derrière lui, Serge s'avavançait, conduisant son cheval ; il avait pensé à y faire monter la jeune femme, mais il avait presque aussitôt réfléchi que peut-être les herbes ne seraient pas assez hautes pour la cacher, et il avait dû se résigner à la laisser marcher à l'arrière-garde.

Ils avaient ainsi fait, en silence, près de deux kilomètres, Féléka estimant qu'il eût été imprudent de se mettre en selle trop près du campement, puis enfin, il avait arrêté sa mule, il avait tenu l'étrier à Serge, qui, une fois à cheval, avait pris en croupe sa compagne.

Ensuite, l'indigène avait grimpé sur sa mule et l'on était parti comme le vent ; mais soudain, la bête de Serge, qui avait pris les devants, ayant des foulées plus longues, pointa les oreilles et fit un brusque écart ; les éperons aux flancs, cependant elle avança, et c'est alors que le jeune homme aperçut, dressé au milieu de la brousse, le revolver au poing, un homme qu'aussitôt il reconnut.

Van Kneïpelt ! Celui qu'il avait fui du campement de Dafaré et qui l'avait rejoint à travers le

désert, celui contre lequel il croyait que, la veille, Hélène Pradjiwoï l'avait mis en garde, celui qu'il fuyait de nouveau et qu'il retrouvait sur son chemin pour s'opposer à son départ, sans doute.

Un flot de sang lui monta à la face et sous l'empire d'une colère terrible mais irréfléchie, il tira des fontes de sa selle un revolver qu'il déchargea à bout portant sur le misérable espion...

Épouvanté par la détonation, le cheval fila comme une flèche, et derrière lui, la mule de Féléka s'emballa véritablement.

Ils coururent ainsi jusqu'au lever du soleil, silencieux, courbés sur leurs montures, comprenant que du moindre arrêt leur vie dépendait ; le coup de feu de Serge avait dû être entendu du campement, et la disparition de la prisonnière constatée aussitôt par ceux qui avaient mission de la garder, Walter Bright et Caracallo devaient s'être, sans tarder, lancés à la poursuite des fugitifs.

Féléka avait pris les devants, servant de guide, se dirigeant à l'aide des étoiles...

Aux premières lueurs de l'aube, Serge tira net les brides de sa monture ; il la sentait frissonner sous lui, et comprenant que s'il la forçait à continuer, elle s'abattrait, il quitta la selle, puis, tendant la main à sa compagne, il l'aida à mettre pied à terre.

Féléka l'ayant imité, tous les trois se regardèrent en silence, stupéfaits encore de ce qui s'é-

tait passé, anxieux de ce que leur réservait l'avenir.

— Tu as eu tort, dit froidement l'Abyssin ; sans ton coup de feu, nous aurions eu sur eux toute une nuit d'avance...

— J'en conviens ; mais il est des circonstances où l'on n'est pas maître de ses nerfs et où la main est plus prompte que la tête...

Ils étaient arrêtés au sommet d'une petite éminence, d'où le pays se pouvait découvrir au loin...

— Qu'allons nous faire ? demanda Hélène Pradjivoï...

Féléka, qui la regardait, répondit :

— Commencer par prendre du repos..., car il se peut que, par la suite, nous ayons à fuir plus rapidement encore ; il faut donc faire comme nos bêtes et réparer nos forces... Moi, pendant ce temps-là, je veillerai...

La jeune femme protesta, mais faiblement ; avec une extraordinaire vaillance, elle avait supporté la longue course qu'on venait de faire, sans qu'un gémissement même s'échappât de ses lèvres ; mais il lui semblait que tout son corps était brisé et qu'une calotte de plomb lui pesait sur le crâne.

Elle s'étendit sur une botte de brousse coupée par Féléka et, enveloppée dans son manteau, elle ne tarda pas à s'endormir, sans appréhension, car elle se savait sous la protection de l'homme qu'elle aimait, heureuse comme jamais elle ne s'était sentie heureuse, car elle le savait près d'elle...

— Penses-tu, demanda Serge en s'adressant à Féléka, que nous puissions avoir beaucoup d'avance sur eux?...

— C'est selon ; si les gens qui gardaient l'Européenne se mettent seuls à notre poursuite, ils ne pourront guère aller vite, car leurs mules sont mauvaises...

— Quel intérêt auraient les autres?...

— Sait-on jamais? fit laconiquement l'Abys-sin...

Puis, au bout d'un moment, ayant examiné le cheval et la mule qui, côte à côte, broutaient la brousse :

— Il nous faudra attendre au moins quatre heures, avant de nous remettre en route...

— Si longtemps!... s'exclama Serge, effrayé.

— Nos bêtes ne pourraient nous porter; nous modifierons un peu notre route : au lieu de gagner Sokota directement, nous nous dirigerons vers le Godjam, dont les tribus sont sûres, et nous passerons l'Abbaï sur le pont de pierre que les blancs ont construit.

Il voulait parler du pont jeté, au quinzième siècle, par les Portugais sur le Nil Bleu et qui relie le Béguémedeur au Godjam...

— Jusqu'au départ, ajouta le jeune garçon, fais comme elle, car il nous faudra atteindre le fleuve d'une seule traite..., moi je veillerai...

Sous le soleil déjà brûlant, tout autour d'eux la plaine s'étendait, plate, monotone, couverte de

brousse uniformément roussâtre qu'une brise légère faisait onduler, avec un bruissement sourd, piquetée, de-ci de-là, de bouquets de mimosas allongeant sur le sol leur ombre grêle. Un silence morne planait : de la terre surchauffée, pas un murmure d'insectes ne s'élevait, dans le ciel désespérément bleu pas un vol d'oiseaux. Et, voyant cela, allongé dans l'herbe sous le feuillage d'un palétuvier, Féléka se réjouissait, songeant que, sous un soleil semblable, bien fou serait celui qui se mettrait en route ; la chaleur de la température protégeait donc les fugitifs, leur permettant de conserver l'avance qu'ils avaient prise sur leurs ennemis...

Mais soudain — il y avait deux heures environ qu'il faisait sentinelle — voilà que là-bas, au fin fond de l'horizon, il lui sembla apercevoir un léger nuage s'élever, puis grandir, s'étendre, et bientôt, dans sa largeur entière, la plaine immense se trouva barrée par une ligne nuageuse qui avançait avec une rapidité vertigineuse.

— Alerte!... alerte!... cria l'Abyssin en se dressant sur ses pieds et en éveillant ses compagnons...

Le bras étendu, il leur indiquait l'épais brouillard qui masquait l'horizon ; sur le premier moment, Serge crut à un nuage de poussière soulevé par une masse importante de cavalerie : mais cette supposition ne pouvait tenir contre la constatation du phénomène.

Quelle ligne de cavalerie eût pu s'étendre sur une longueur de plusieurs kilomètres, et puis dans cette plaine plantée de brousse, il eût été impossible aux chevaux de soulever sous leurs sabots de semblables tourbillons poussiéreux.

— Alors, quoi?...

Tout à coup, le visage de Féléka s'effara, ses yeux s'agrandirent démesurément.

— En selle! clama-t-il en se précipitant vers sa mule.

Sans même attendre que Serge eût mis le pied à l'étrier, il enfourcha sa monture et la lança grand train sur le versant du monticule, courant droit devant lui du côté opposé à l'épais nuage qui s'avavançait.

Sur ses traces, Serge, ayant Hélène Pradjiwoï en croupe, galopait sans comprendre...

— Qu'est-ce donc? cria-t-il à son guide.

— Le feu! répondit celui-ci, sans même se détourner, et en battant à coups de talons les flancs de sa monture...

Serge frissonna; il savait, par ouï-dire, avec quelle rapidité se propage un incendie dans ces plaines où l'herbe longue et épaisse a été desséchée par le soleil des tropiques; il suffit d'une brise légère pour le pousser en avant, rapide comme le plus alerte des chevaux.

Il regarda derrière lui, et sous ses lèvres crispées, ses dents se serrèrent à se briser; des colonnes énormes de fumée s'élevant jusqu'à une

hauteur prodigieuse, galopaient vers eux, toutes pailletées d'étincelles fulgurantes qui, projetées au loin par le vent, allumaient d'autres foyers d'incendie ; déjà, à ses oreilles, retentissait de façon sinistre, le crépitement des brousses qui s'enflammaient et une chaleur insupportable embrasait l'atmosphère ; il semblait qu'ils se ruassent à travers du feu.

Tout à coup, Féléka, qui courait devant lui s'arrêta, puis sa mule chancela et s'abattit, pour ne plus se relever ; quelques instants elle râla et ne bougea plus, crevée de cette course au-dessus de ses forces.

— Continue droit devant toi, fit l'Abyssin, résigné à mourir là, et adieu...

Mais Serge sauta à terre, juste à temps pour recevoir dans ses bras Hélène Pradjiwoï, qui, asphyxiée par le torrent de fumée poussé jusqu'à eux par la brise, étouffée par la suffocante chaleur, perdait connaissance.

— Hélène ! ma chère Hélène ! murmura le jeune homme, affolé véritablement, soutenant entre ses bras, la tête de la jeune femme qu'il avait été contraint d'étendre à terre.

Féléka, lui, n'avait eu que le temps d'empoigner la bride du cheval qui se cabrait, épouvanté par le grondement de l'incendie, maintenant à moins de cent mètres, et qui poussait vers eux des lames de flammes tout empanachées de fumée.

XXI

EN FUITE

C'était la mort pour Serge, pour Hélène et Féleka, mort épouvantable et bien faite pour terrifier un soldat, habitué cependant à risquer sa vie sur les champs de bataille ; et cependant, en cet instant critique, le jeune homme ne songeait qu'à une chose : la douleur qui le poignait à voir, immobile, inanimée, celle pour laquelle il eût donné sa vie, celle pour le salut de laquelle il se désespérait de ne pouvoir rien tenter...

— Sauve-la !... Sauve-la !... criait-il à l'Abyssin d'une voix angoissée...

Celui-ci, domptant à peine le cheval, l'amena près de Serge.

— Saute en selle, dit-il froidement, prends-la avec toi et fuis...

— L'incendie courra plus vite que moi...

— En ce cas, attends la mort, répondit le jeune garçon dont le fatalisme oriental s'était déjà incliné devant la volonté de l'Être supérieur...

Maintenant, par toute la plaine, c'était un grondement sourd, semblable à l'écho d'un orage lointain ; le ciel avait disparu sous des nuages épais qui obscurcissaient l'éclat du soleil et l'air était devenu presque irrespirable...

C'était la fin, et un désespoir immense s'emparait peu à peu de Serge à la pensée que c'était par sa faute que sa compagne allait périr. Que ne l'avait-il laissée aux mains de ces gens ! mieux eût valu pour elle la captivité que l'horrible trépas à laquelle l'avait condamnée son égoïsme d'amoureux.

Et en même temps, songeant aux raisons qui l'avaient contraint à abandonner la caravane des marchands de sel, à se jeter de nouveau à travers la brousse, à fuir encore, une colère folle envahissait son âme, lui montant au cerveau, lui faisait regretter de n'avoir pu, avant d'abattre Van Kneipelt, lui faire subir mille tortures.

C'était lui, en effet, c'était ce misérable espion qui l'avait jeté en de nouvelles aventures, le poussant à emmener avec lui, le condamnant à une mort certaine !

Ah ! s'il l'eût tenu là, sous sa main, ce n'est pas d'un coup de revolver qu'il l'eût tué ! non, il lui semblait que sa rage de vengeance lui eût fait

trouver un raffinement de supplices, comme seules, autrefois, en avaient les peuplades sauvages de l'Amérique et qu'avant de mourir lui-même, il eût éprouvé une infinie satisfaction à voir se tordre son ennemi, à l'entendre hurler...

Le bruit, depuis quelques secondes, s'était apaisé et la marche de l'incendie, sans être enrayée, semblait cependant un peu ralentie, mais la mort, pour être moins prompte à venir, n'en était pas moins certaine ; elle n'en serait même que plus cruelle, précédée d'une agonie plus longue...

Machinalement, Féléka, cramponné au mors du cheval, l'empêchait de fuir ; d'ailleurs, un commencement d'asphyxie immobilisait maintenant la pauvre bête qui tremblait sur ses jambes et qui eût été incapable de rendre le moindre service.

L'Abyssin poussa soudain une exclamation.

— Un blanc ! fit-il...

Stupéfait, croyant avoir mal entendu, Serge ne bougea pas...

— Un homme arrive ! répéta le jeune garçon...

Puis, tout aussitôt, avec une expression de terreur...

— Tu ne l'as donc pas tué !...

Serge, d'un bond, fut sur ses pieds et, la main en visière au-dessus des yeux, regarda dans la direction que lui indiquait l'Abyssin : un juron s'échappa de ses lèvres ; galopant devant l'incendie, mais sur la droite, à une centaine de mètres, un

homme... un blanc accourait droit sur eux : c'était Van Kneipelt.

Fou de rage, mais en même temps bénissant le ciel qui lui livrait son ennemi, le jeune homme sauta sur sa carabine, épaula le cavalier et fit feu.

Mais, au moment où il pressait la détente, Féléka releva le canon de l'arme et la balle se perdit dans les airs.

— Malheureux ! s'écria Serge furieux...

— La vengeance est meilleure quand on sent palpiter sous sa main la peau de son ennemi, dit l'Abyssin impassible ; d'ailleurs, il mourra avec nous... cela ne vaudra-t-il pas mieux...

Van Kneipelt n'avait pas suspendu sa course ; excitée par le ronflement des flammes et le pétitement de la brousse, sa mule courait un train d'enfer et, avant que Serge eût eu le temps de glisser dans sa carabine une nouvelle cartouche, le cavalier les avait rejoints.

Sans dire mot, il sauta à terre et, tirant une allumette de sa poche, il la jeta tout enflammée dans les herbes, à ses pieds ; une lueur jaillit qui, avec une rapidité vertigineuse, courut sur le sol, propageant un nouvel incendie...

— Malheureux !... s'écria Serge en se précipitant.

Mais Féléka se jeta au devant de lui, disant :

— Vite... vite ! fais comme moi...

Avec son long couteau, il coupait les herbes, aussi ras du sol qu'il était possible, formant un

cercle étroit autour d'eux, cependant que les flammes allumées par Pépoff s'avançaient comme pour les combattre au-devant de celles que les fugitifs voyaient arriver sur eux depuis une heure et auxquelles ils avaient tenté vainement d'échapper.

Et de fait, le nouveau fléau provoqué par le pseudo-Hollandais, dévastant le terrain, avait enlevé tout aliment à l'incendie qui avait déjà dévoré la plaine entière, protégeant ainsi de miraculeuse façon ceux qui allaient périr : contournant le cercle formé par Féléka, les flammes continuant leur chemin avaient repris leur course, et activée par la brise, la mer de feu poussait ses lames rougeâtres vers le fin fond de l'horizon.

— A cheval, maintenant, commanda Pépoff, et tâchons de prendre l'avance sur les autres.

Tout interdit, Serge demeura immobile, fixant sur le nouveau venu des regards ahuris...

— Hâtez-vous, répéta Pépoff ; ceux qui ont allumé l'incendie pour vous perdre, vont arriver...

— Mais me direz-vous... commença Serge.

— Ce n'est point l'instant des explications ; quand vous serez en sûreté, tout à votre service...

Puis se tournant vers Féléka.

— Tu monteras avec moi sur ma mule ; monsieur se chargera de cette femme...

Poussé par un instinctif mouvement de curiosité, il avait fait un pas vers Hélène Pradjivoi

toujours évanouie ; mais, soudain, comme il se penchait sur elle, pour mieux distinguer les traits de cette femme étrange que la fatalité avait jetée sur la route de Serge Obrensky, comme pour lui rendre plus difficile, sinon impossible, l'accomplissement de sa mission, il se rejeta en arrière, tout blême, les lèvres livides, tandis que, derrière ses lunettes, ses yeux étincelèrent d'une lueur folle...

— Elle ! gronda-t-il d'une voix tellement étranglée que Serge ne put entendre distinctement le mot qu'il venait de prononcer.

Mais, comme le jeune homme se précipitait jalousement, Pépoff étendant le bras lui barra le passage...

— Non, déclara-t-il, c'est moi qui me charge de la sauver...

Serge eut un mouvement de protestation : avant qu'il eût pu se reconnaître ou se mettre en défense, le canon du revolver de Pépoff s'appuyait sur sa poitrine.

— Je jure Dieu, déclara alors le faux savant, en dardant sur lui ses prunelles étincelantes, que si vous vous opposez à l'exécution de ma volonté, vous êtes un homme mort...

Cela avait été dit froidement, sur un ton qui trahissait une détermination irrévocable et qui laissait, en même temps, percer un mystère ; ce fut cette considération et non la crainte de la mort qui fit s'incliner Serge.

— A votre fantaisie, gronda-t-il, mais il faudra que tout cela s'explique.

— N'ayez crainte, ricana Pépoff, que Dieu nous accorde la grâce d'échapper et tout s'expliquera en même temps que tout se réglera...

Féléka, sur un signe, lui avait amené sa mule et, tenant dans l'un de ses bras le corps de la jeune fille, qui ne paraissait pas lui peser plus qu'une plume, il se mit en selle d'un seul élan, ce qui dénotait chez lui une force prodigieuse, en même temps qu'une extraordinaire habitude du cheval...

— Monte avec lui, commanda-t-il alors à l'Abyssin, et conduis-nous...

Devant lui, Serge, ayant en croupe Féléka partit au galop, et les sabots de leurs montures, bien que posant à peine sur le sol brûlant, soulevaient autour d'eux un épais nuage de cendres chaudes qui leur brûlaient la face et, pénétrant dans leurs narines, dans leur bouche, obstruaient la gorge, les étouffant presque.

Mais ils allaient quand même, courant sur la trace des flammes que le vent continuait à pousser devant eux, faisant de cette plaine, quelques instants avant encore verdoyante, une étendue morne, désolée, où brûlaient, de-ci de-là, des bouquets de bois de mimosas.

Mais, à l'un et à l'autre, peu importaient la chaleur de l'atmosphère, et la fumée et les cendres, et les nuées de vautours qui volaient au-

dessus d'eux, les suivant, à tire-d'aile, dans leur course vertigineuse, semblant attendre que l'épuisement les jetât à terre, sans forces contre l'attaque de leur bee et de leurs serres. Trop de pensées se pressaient dans leur tête pour qu'ils prêtassent attention à tous ces détails.

Sergé, tout bouillonnant d'impatience, eût voulu être arrivé déjà à l'étape, avoir une explication décisive avec cet homme que, plus que jamais, il considérait comme son ennemi, en dépit du signalé service que son intervention lui avait rendu ; il lui avait sauvé la vie, c'est vrai, mais, pour le jeune homme, il devait y avoir sous ce sauvetage, quelque nouvelle embûche.

Et puis, quand bien même, il n'eût point eu ce soupçon, n'eût-il pas suffi, pour lui mettre la rage au cœur, de l'attitude singulière de cet homme, à l'égard d'Hélène Pradjivoi.

Ah ! s'il ne se fût pas agi de la vie de la jeune femme, si son instinct ne lui eût montré comme pouvant avoir des conséquences irréparables, une altercation avec le pseudo-savant, le revolver en main, il aurait exigé de régler de suite ce que l'autre appelait des « comptes ».

De temps à autre, il se retournait pour surveiller le pays derrière lui, et s'assurer que, dans la plaine immense, nul secours vivant n'apparaissait, et il ne pouvait s'empêcher de tressaillir en voyant l'attitude de Van Kneipelt : le lourd Hollandais se tenait en selle, comme un cavalier de

profession et, tandis qu'il serrait contre lui avec sollicitude le corps de la jeune femme, de sa main restée libre, il soutenait sa mule.

La pauvre bête, déjà exténuée par la course qu'elle avait fournie pour rejoindre les fugitifs, écrasée sous son double fardeau, galopait de l'avant, pesant de tout son poids sur le poignet d'acier de son cavalier : tout autre la chevauchant, elle se fût abattue depuis longtemps, mais celui-là galvanisait ses forces, la portant pour ainsi dire d'une foulée plus loin, toujours plus loin.

Quant à Pépoff, il semblait avoir perdu la notion du temps, des milieux, des circonstances : se fiant à sa monture pour suivre les traces du cavalier qui le précédait, il s'absorbait dans la contemplation d'Hélène Pradjivoï, et ses regards, si perçants, si hardis, si terribles, avaient perdu l'expression qui leur était coutumière et qui, même à travers les verres bleutés des lunettes, étincelaient de si intimidante façon.

Une infinie douceur se reflétait dans les prunelles bleues qu'une larme d'attendrissement évaporée embrumait et ses lèvres avaient perdu la moue sarcastique et parfois cruelle dans laquelle elles se plissaient, pour s'entr'ouvrir, à son insu, malgré lui peut-être, dans un presque imperceptible sourire plein de douceur et de bonté...

Le soleil descendait vers l'horizon et son disque, dont la moitié apparaissait encore, envoyait dans

le ciel assombri des reflets sanglants qui faisaient pâlir les dernières lueurs de l'incendie ; par moments, on rencontrait un cadavre carbonisé de bête sauvage surprise, dans sa fuite, par les flammes et qui mettait dans l'air une odeur empestée : le cheval, la mule en arrivant à proximité de ces dépouilles, renâclaient, puis, à coups d'éperons, poursuivaient la route...

Dans les pays tropicaux, la nuit vient vite, et bientôt, le dernier rayon de soleil ayant lui, une ombre épaisse enveloppa la plaine : au risque de faire une chute dangereuse, il fallait s'arrêter.

Féléka se laissa glisser en bas du cheval qui, à ce moment, gravissait au pas le flanc d'une colline, et s'approchant de la mule de Pépoff.

— Si tu veux aller plus loin, dit-il, va seul ; moi, je ne puis te guider et je ne veux pas prendre la responsabilité de ta vie...

Serge avait arrêté sa monture, en sorte qu'arrivé près de lui, Pépoff murmura :

— On pourrait faire halte au sommet et repartir au milieu de la nuit...

Sans répondre, le jeune homme quitta la selle et, s'approchant de la mule, tendit les bras pour recevoir Hélène Pradjiwoï ; mais Pépoff, toujours muet, descendit de l'autre côté, et continuant de porter le léger fardeau, monta doucement la colline, escorté de Serge qui serrait les poings avec fureur et suivi de Féléka tenant par la bride les deux bêtes...

Quand on fut parvenu en haut, sur la terre nue, dépouillée par l'incendie de toute trace de végétation et chaude encore du passage des flammes, on procéda à l'établissement du campement, — campement sommaire, puisque les fugitifs ne possédaient rien en dehors de ce qu'ils portaient sur eux-mêmes.

Sans se parler, Serge et Pépoff se dépouillèrent de la plus grande partie de leurs vêtements, de manière à faire, pour Hélène Pradjivoï, une couche à peu près convenable ; au-dessus de sa tête, à l'aide des carabines et de la lance de Féléka, on plaça le manteau de l'indigène, afin de préserver la jeune fille de l'humidité qui commençait à tomber en abondance...

Cela fait, les deux hommes se regardèrent : l'heure de l'explication semblait avoir sonné, tous deux brûlaient du désir de parler, et cependant, en lui-même, chacun d'eux sentait que cette heure devait être le plus possible reculée...

Féléka qui s'était occupé des montures, retirant aux pauvres bêtes, pour les délasser un peu, leur mors et leur selle, se bornant à les entraver à l'aide d'une bride pour les empêcher de trop s'écarter, survint au moment où Serge ouvrait la bouche pour s'adresser à Pépoff.

— Ta mule est perdue, dit-il à ce dernier.

— Perdue ! s'exclama Pépoff en tressaillant et en passant la main sur son front instantanément couvert d'une sueur froide.

— Elle est fourbue : les frissons l'ont saisie : dans quelques heures elle sera morte

• A cette terrible nouvelle, les deux Européens se regardèrent ; la perte d'une de leurs montures, en la circonstance présente, était la chose la plus grave qui pût leur arriver ; c'était la seule chance de salut qui leur restât... car, pour espérer traverser à pied les mornes solitudes qui les séparaient du fleuve Bleu, il eût fallu être frappé de folie.

Tout dépendait en effet de la rapidité avec laquelle ils pourraient avancer ; il ne s'agissait pas seulement de fuir ceux qui devaient être lancés à leur poursuite, il fallait aussi atteindre des régions que n'eût pas dévastées l'incendie et où ils eussent chance, à défaut d'indigènes pouvant leur procurer quelque nourriture, de rencontrer quelque gibier :

Donc la perte de cette mule allait les mettre en danger de mort.

— Es-tu sûr qu'il n'y a aucun moyen de la sauver ? demanda Pépoff.

— Aucun et c'est pourquoi je te préviens pour savoir si tu veux que je la tue tout de suite.

— Es-tu fou ?... tant qu'elle est sur pied on peut espérer ! Et puis, à quoi bon la tuer ?...

— Il y aura, à l'aube, trente-six heures que nous n'aurons mangé, répondit placidement l'Abbyssin.

Pépoff tressaillit : la proposition de Féléka

paraît pour l'instant à un des deux dangers immédiats de la situation ; s'adressant à Serge, il demanda :

— Qu'en pensez-vous ?...

— Cette bête est à vous, répondit le jeune homme ; libre à vous de décider ce qui vous plaira.

Il tourna le dos et s'en fut près de son cheval qu'il flatta doucement, s'assurant avec anxiété de l'état dans lequel se trouvait la pauvre bête : celle-ci fixait sur lui ses yeux intelligents, dans lesquels il y avait comme une demande, et ce regard fit frémir Serge jusqu'à la moelle des os.

Le cheval, lui aussi, avait faim, et peut-être, à l'aurore, lorsqu'il lui demanderait de se remettre en marche, ne serait-il pas capable d'avancer ; alors, dans l'une des fontes de sa selle, le jeune homme prit un biscuit qu'il avait gardé comme suprême ressource, et le cassant en tout petits morceaux, comme s'il avait espéré, en prolongeant ce repas sommaire, tromper la bête, le lui donna tout entier ; il se serait fait scrupule, quoique souffrant beaucoup lui-même, d'en distraire la moindre parcelle...

A quelques pas, Féléka avait emmené la mule qui, soudain, s'affaissa sur le sol, en poussant un sourd gémissement ; le couteau de l'Abyssin, dirigé avec adresse, lui était entré dans le cœur, jusqu'au manche ; puis le jeune garçon, accroupi sur le cadavre, se mit à taillader l'une des cuisses, en enlevant de minces lanières de chair.

Quant il en eut une quantité suffisante, il les présenta toutes saignantes à Pépoff qui se détourna avec dégoût : la vue seule de cette viande palpitante lui donnait des nausées ; il n'en était sans doute pas encore arrivé au point où son estomac civilisé était capable de rester sourd à toutes ses habitudes civilisées...

Il eût fallu cuire cette viande ; mais, quand bien même on eût trouvé dans cette plaine dévastée de quoi allumer du feu, la prudence l'eût interdit, pour ne point attirer l'attention de ceux qui, très certainement, les cherchaient.

— Et pourtant elle a faim ! murmura Pépoff avec désespoir, en fixant ses regards sur la tente improvisée qui abritait Hélène Pradjivoï...

En ce moment, comme le brouillard intense qui planait sur la terre se dissipait un peu, les yeux de Féléka aperçurent à quelque distance un point lumineux qui brillait dans la nuit ; sans rien dire, il s'éloigna en courant dans cette direction.

— Serge ! fit la voix de la jeune femme.

Si faible qu'avait été l'appel, l'officier l'entendit et, abandonnant son cheval, se précipita ; mais, comme il allait atteindre l'endroit où elle se trouvait, Pépoff se dressa devant lui.

— Encore ! gronda-t-il en portant la main à son revolver...

— Gardez vos cartouches pour une meilleure occasion, jeune homme, lui dit froidement le

pseudo-savant hollandais ; je vous ai dit que plus tard nous nous expliquerions et réglerions ensemble nos comptes ; prenez patience et attendez...

— Et s'il ne me plaît point d'attendre...

— Il suffit qu'il me plaise ; n'oubliez pas que je vous ai sauvé la vie tantôt et qu'à ce titre vous me devez quelque reconnaissance...

— Il fallait me laisser mourir ! s'écria Serge avec emportement...

— Êtes-vous maître de votre vie ?...

Cette question, posée à brûle-pourpoint, rapela au jeune homme tous les soupçons qui le hantaient au sujet de son compagnon de voyage ; il se rua sur lui, le saisit au collet de son habit et, fou de colère :

— En tous cas, traître, je suis maître de la tienne... et si tu ne me réponds de suite... si tu ne te justifies sans tarder...

Froidement, Pépoff répondit.

— Tue-moi donc ; car il ne sortira aucune parole de mes lèvres, avant l'instant que j'aurai choisi, et qui viendra peut-être trop tôt pour toi, Serge Obrensky ; m'entends-tu... trop tôt...

Devant ce sang-froid, devant surtout le sens énigmatique de cette réponse, le jeune homme sentit sa colère tomber. Ses doigts relâchèrent leur étreinte et, comme en ce moment Féléka arrivait, apportant posés sur un pan de sa gandoura, les filets de viande cuite à l'un des foyers

d'incendie, aperçu par lui à un kilomètre du campement, Pépoff se dégagea, disant à Serge, comme si rien ne se fût passé entre eux.

— Mangez...

— Merci, répondit l'autre sèchement.

Et il retourna auprès de son cheval, tandis que Pépoff s'approchait d'Hélène Pradjiwoï.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? demanda la jeune fille effarée.

— Un homme qui ne vous veut aucun mal, Hélène Pradjiwoï, dit-il lentement, avec un accent d'incommensurable tristesse.

Comme il ne répondait pas, immobile et muet, penché sur elle, comme s'il eût cherché à distinguer ses traits, malgré l'obscurité, elle eut peur et appela :

— Serge!... Serge!...

Semblable à une trombe, le jeune homme accourut et, comme Pépoff lui barrait le passage, il arracha d'une main violente le manteau qui planait, en guise de toiture, au-dessus de la tête de la jeune femme.

— Qu'y a-t-il?... Que voulez-vous ? interrogea-t-il.

— Serge, quel est cet homme ?

Alors, avant que Serge eût pu répondre, l'autre — dont il semblait qu'un sanglot éteignît la voix fit entendre ces mots :

— Je vous dirai ce que je lui ai dit : je suis un homme qui vous a sauvée, Hélène Pradjiwoï.

— Pour mieux nous perdre, gronda Serge...

— Il fallait donc demeurer là-bas et mourir... ricana Pépoff ironiquement.

Le jeune homme eut un grand élan et s'écria, désignant sa compagne :

— Ah ! si ce n'eût été pour elle...

Pépoff lui posa la main sur le bras et, dardant sur lui un éclair dont le jeune homme, en dépit de l'ombre, fut ébloui :

— Pour elle donc, Serge Obrensky, vous seriez prêt à transiger avec votre devoir... à trahir ceux qui ont eu confiance en vous...

— Trahir !... dit Serge, c'est vous qui parlez de trahison !... vous qui me suivez depuis Pétersbourg, vous qui, attaché à mes pas, guettez le moment propice d'accomplir votre lâche et sinistre besogne... vous qui...

Les bras croisés, Pépoff, fixé en une immobilité de statue, attendait ; soudain le jeune homme tira son revolver et en fit craquer la gâchette.

Avec tranquillité, l'agent dit alors, sans sortir de son immobilité :

— Un assassinat... alors?...

— Non, une exécution, tout simplement...

— Tirez, en ce cas, Serge Obrensky, et quand vous retournerez à Pétersbourg, vous n'oublierez pas d'inscrire ma mort parmi vos actes d'héroïsme.

Comme souffleté, l'officier se rejeta en arrière, abaissant le revolver dont le canon était déjà dirigé vers la poitrine de son ennemi.

— Défendez-vous, alors, cria-t-il. Défendez-vous?...

— J'aimerais mieux me tuer moi-même que d'attenter à votre vie... en ce moment, lieutenant Obrensky ; mais prenez patience, l'heure viendra, — je vous l'ai dit, — où vous me verrez dressé devant vous !... et alors...

Serge, remettant son revolver dans sa gaine, lui cracha à la face ce seul mot :

— Lâche!...

Pépoff demeura impassible ; seulement, si le jeune homme avait pu voir le visage de son adversaire, il eût été épouvanté de la lividité de ses traits.

Après un assez long silence, Serge dit enfin :

— Remettons donc à plus tard — l'heure qu'il vous conviendra de choisir sera la mienne — l'explication de ce qui vous concerne, vous et moi ; mais c'est à l'instant même que j'entends savoir de quel droit vous êtes, par deux fois, intervenu entre madame et moi...

— De quel droit... balbutia Pépoff tout interdit, de quel droit...

— Le temps pressait, là-bas, quand vous nous avez rejoints, et je n'ai pas voulu, par une altercation, compromettre le salut de celle dont je sauverai la vie, au mépris de la mienne ; mais ici, alors que rien ne nous menace, j'exige...

Pépoff l'arrêta net, et vivement :

— Rien ne nous menace ! s'exclama-t-il : vous

voulez dire que la mort nous guette à chaque pas : derrière nous, représentée par les misérables qui n'ont mis le feu à la brousse que pour vous arrêter dans votre fuite et, mort ou vivant, vous empêcher d'atteindre le but de votre voyage!... en avant de nous... c'est le désert, sans ressources, avec des embûches à redouter, des attaques à repousser... et la faim...

Il fit une pause et poursuivit :

— Et vous vous étonnez que je m'impose, que je veuille vous contraindre à ne songer qu'à vous, à préserver votre existence, plus nécessaire peut-être que la sienne, à ne songer qu'à une chose : aller de l'avant... toujours de l'avant, sans vous préoccuper de quoi que ce soit qui puisse détourner vos forces de l'objectif que vous devez sans cesse avoir devant vos yeux!...

Ici, nouvelle pause, que n'osèrent troubler ni Serge, ni la jeune femme, intimidés par l'assurance de Pépoff.

— Or..., conclut celui-ci, du moment que votre devoir est là, qui doit... ou plutôt qui devrait chasser de votre esprit, de votre cœur toute pensée, tout sentiment opposés à l'accomplissement strict de votre mission, il faut donc que je m'occupe d'elle et que j'écarte de sa tête tous les dangers que votre folie, à tous deux, y a accumulés...

Hélène Pradjiwoï dit d'un ton plein de hauteur :

— Qui donc êtes-vous, monsieur, pour vous

arroger le droit de veiller sur moi avec une semblable autorité?...

A cette question, Pépoff répliqua tout bas, d'une voix subitement transformée, et aussi craintive, aussi douce qu'elle était impérieuse, menaçante, en s'adressant à Serge :

— Ne m'interrogez pas, Hélène Pradjiwoï, car, pas plus qu'à lui, je ne puis répondre en ce moment : mais, soyez assurée que lorsque sera venue l'heure de l'explication...

Il se tut, la gorge subitement contractée, puis, présentant à la jeune femme les languettes de chair rôtie que lui avait remises Féléka.

— Tenez, Hélène Pradjiwoï, dit-il avec une grande douceur, mangez... qui sait ce que vous réserve demain?... L'étape sera peut-être, certainement même, très rude, et il faut faire provision de forces...

Puis, tandis que, docilement, elle obéissait, il s'occupa à replacer avec sollicitude, sur ses supports improvisés, la couverture qui abritait la jeune femme contre l'humidité tombant du ciel ; Serge, lui, demeurait là, les bras ballants, les mains abandonnées, sans force physique, sans énergie morale, troublé de la présence de cet homme, furieux de sentir que, malgré lui-même, sa fureur contre lui s'apaisait en raison du mystère dont il le trouvait enveloppé.

Et les heures s'écoulèrent sans que ni lui ni Pépoff desserrassent les dents, chacun d'eux im-

mobile aux côtés d'Hélène Pradjiwoï qui, sa faim un peu soulagée et brisée par la fatigue, s'était endormie...

Au ciel, les étoiles commençaient à pâlir.

— Il est temps de se remettre en route, dit Féléka en s'approchant des deux hommes.

Tous deux tressaillirent, et, d'un même mouvement, se baissèrent vers la dormeuse pour l'éveiller; mais, d'elle-même, elle se leva, car le sommeil avait, depuis longtemps, fui ses paupières, et elle dit :

— Partons!...

Féléka amenait le cheval de Serge, sellé et bridé; alors, tendant la main à la jeune femme, le lieutenant aux gardes dit avec un léger tressaillement dans la voix :

— Montez...

Malgré lui, sa joie perçait, car, pendant les quelques heures qui venaient de s'écouler, il avait attendu ce moment avec une impatience fébrile : le cheval était à lui, et cette fois, l'homme qui s'était déjà dressé entre celle qu'il aimait et lui, n'aurait aucune raison de recommencer; c'était lui qui allait emporter Hélène Pradjiwoï...

Instinctivement, celle-ci tourna les yeux vers leur mystérieux compagnon de voyage, comme si elle s'attendait à ce qu'il prît la parole.

— Non, Serge Obrensky, ce cheval est à vous, il est pour vous seul.

— Oui, il est à moi... bien à moi... Et s'il me

plaît d'en faire tel usage qui me convient, nul n'a rien à y voir.

— En êtes-vous bien sûr?... et croyez-vous que, sinon ici... du moins à Pétersbourg, on n'ait pas le droit de savoir si, par moments, vous n'avez pas fait taire la voix de votre conscience pour écouter le cri de votre cœur...

Le jeune homme tressaillit ; au dépit qu'il en eut, il sentit le reproche fondé, et une torture épouvantable lui fit monter aux yeux deux larmes qu'il essuya furtivement. C'était vrai, ce que disait cet homme : il n'avait pas le droit de distraire une partie de son énergie morale, de sa force physique au profit d'un autre but que celui pour lequel il avait été envoyé par le général Grégorieff.

Le souci de sa conservation propre devait passer avant tout autre ; et dût Hélène Pradjiwoï se lancer seule dans le désert, s'ensanglanter les pieds au travers de la brousse et tomber sur le sable brûlant, épuisée, avant d'avoir atteint ce Nil Bleu, terme de toutes leurs souffrances, il devait, lui, se mettre en selle et, l'abandonnant derrière lui, aller au plus tôt de l'avant...

Et comme si elle eût pu lire sur le visage du jeune homme le reflet du combat terrible qui se livrait dans son âme, Hélène Pradjiwoï lui dit :

— Oui, cet homme a raison, partez, Serge Obrensky, faites votre devoir et que, dans les moments de défaillance, la pensée de celle qui

vous aime et vous aimera jusqu'à la mort, vous reconforte...

C'en était trop pour le pauvre Serge; le rouge de la honte lui monta à la face, en songeant qu'il balançait en ce moment pour savoir s'il allait commettre la lâcheté de s'enfuir, laissant cette femme en péril de mort...

— Mon devoir!... s'exclama-t-il, mon devoir ne peut être intransigeant à ce point! et s'il faut, pour l'accomplir quand même, vous abandonner, eh bien! j'y renonce, et dussé-je, à mon retour — si jamais je retourne — être condamné pour avoir manqué à ma consigne, je refuse de partir si vous ne montez sur ce cheval...

Ces mots avaient été prononcés d'un accent si ferme qu'il était facile de comprendre que la détermination du jeune homme était irrévocable.

— Faites donc, dit Pépoff, et que la responsabilité de votre acte retombe sur vous!

Lui-même aida Hélène Pradjivoï à se placer en croupe derrière Serge qui s'était mis en selle, et le cheval — au contact des éperons — partit au galop.

Quant à Pépoff et à Féléka, ils se mirent en route; le jeune Abyssin marchait en tête, pour montrer le chemin, allongeant les jambes, sur la terre que la nuit avait rafraîchie, éprouvant une jouissance infinie à sentir la brise légère voltiger sur leurs fronts qu'avaient brûlés, la veille, les ardeurs solaires.

Ils allaient droit devant eux, comme était allé le cavalier, suivant le sillon tracé par les sabots du cheval dans l'épaisse couche de cendres que l'incendie avait laissée sur le sol ; de temps à autre, ils tournaient la tête pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis, car c'était là l'une des craintes de Pépoff ; galopant comme un fou derrière l'incendie, à peine avait-il été allumé, il avait réussi à prendre une avance considérable sur Walter Bright et Caracallo, mais nul doute que ceux-ci n'eussent pensé à se lancer à la recherche de leurs victimes, pour s'assurer de leur mort et rechercher sur le cadavre de Serge les papiers dont ils voulaient s'emparer.

Déjà, il était fort surpris de ne les avoir pas encore vus et il se disait que, d'un instant à l'autre, il lui fallait s'attendre à les voir apparaître. Parbleu ! s'ils n'étaient que deux, la partie serait égale, car, à lui seul, — l'Abyssin à ses yeux ne comptait pas — il se chargeait bien de leur tenir tête.

Même, s'il eût été certain que les deux misérables fussent seuls, il aurait supplié la Providence de les lui envoyer ; de cette façon, la question eût été tranchée de suite et Serge Obrensky eût pu continuer en toute sécurité sa route.

Malheureusement, il n'était pas dans les choses possibles que Walter Bright et Caracallo s'aventurassent ainsi, tout seuls, sans escorte, à travers ce pays inconnu d'eux, et où à chaque pas pouvait

se dresser, en travers de leur chemin, quelque une de ces troupes de coureurs du désert, pillards et assassins, entre les mains desquels, à défaut de leur bourse, ils couraient risque de laisser leur peau ; et voilà pourquoi Pépoff détournait la tête avec inquiétude, redoutant de voir apparaître au loin une bande de cavaliers, prêts à soutenir, à coups de lances et de sabres, la tentative des deux coquins ; dans de semblables conditions, la lutte eût été trop inégale et l'avantage n'eût pas été du côté de Pépoff.

Or, pour deux raisons, celui-ci voulait vivre : d'abord pour tenir le serment fait au général Grégorieff de veiller sur Serge Obrensky, jusqu'à ce que celui-ci eût rempli la mission dont il avait été chargé ; ensuite, parce que depuis qu'il s'était trouvé face à face avec Hélène Pradjiwoï, il était tout bouleversé, tout changé, et que maintenant il tenait autant à la vie qu'il y tenait peu auparavant...

Durant une partie de la matinée, ils marchèrent ainsi, silencieux, lui absorbé dans ses réflexions, Féléka exclusivement occupé à relever sur le sol les traces du cheval de Serge ; mais il arriva un moment où le soleil devint si ardent que force lui fut de s'arrêter et, profitant d'une dépression de terrain qui formait dans cette plaine immense et monotone comme une sorte de caverne, ils s'arrêtèrent.

Après avoir mangé un peu de la viande de mule

que Féléka avait emportée avec lui, ils s'étendirent sur le sol brûlant et s'assoupirent, brisés de fatigue et accablés par la chaleur; puis, quand le soleil fut plus bas vers l'horizon, ils reprirent leur marche, souffrant épouvantablement de la soif, les pieds déchirés, la poitrine sifflante, la tête en feu.

Mais ils avançaient quand même, Pépoff ayant autant de hâte d'augmenter la distance entre lui et ceux qui devaient le poursuivre, que de diminuer celle qui le séparait de Serge et de sa compagne...

— Si le cheval a bien marché, et s'ils n'ont fait aucune mauvaise rencontre, lui répliqua Féléka qu'il interrogeait, ils ne doivent pas maintenant être loin de l'Abbaï.

— Crois-tu vraiment ?

— En marchant encore une couple d'heures, ton ami pourra camper sur le bord du fleuve.

— Sauvé, alors ! s'exclama Pépoff avec un énorme soupir de soulagement.

— Pas encore, car ce n'est point dans cette direction que se trouve le pont, et le fleuve est tellement rapide, tellement profond qu'il ne faut pas songer à le traverser en cet endroit; il lui faudra donc longer la rive jusqu'à ce qu'il trouve le pont.

Comme il achevait ces mots, Pépoff poussa une brusque interjection et son bras subitement étendu en avant, l'index pointé vers l'horizon :

— Là! dit-il d'une voix étranglée.

La main en visière au-dessus des yeux, Féléka regarda longuement, puis enfin :

— Ce sont eux!...

— Comment!... Eux!... A l'instant même tu me disais qu'ils devaient être près de l'Abbaï...

— Oui... mais j'ai ajouté : à condition qu'il ne leur soit rien arrivé...

Vainement, Pépoff écarquillait les yeux pour tâcher de distinguer quelque chose dans la tache sombre signalée par lui sur le fond bleu du ciel ; il n'avait pas, dans le regard, la même acuité que son jeune compagnon, habitué depuis son enfance à fixer les objets à travers les immenses solitudes du désert.

— Les vois-tu?... demanda-t-il d'une voix inquiète, en hâtant le pas, malgré sa lassitude. Que font-ils?... Chevauchent-ils toujours?...

— Nous sommes trop loin pour que je puisse te répondre ; cependant il me semble bien qu'aucun d'eux n'est à cheval...

Quelques centaines de mètres parcourus, Féléka ajouta :

— Ils sont immobiles...

— Grand Dieu ! s'exclama Pépoff, que leur est-il arrivé?...

Au pas de course, ils se lancèrent à travers la brousse, moins sapée par l'incendie depuis quelques instants et dont les herbes, plus hautes, entravaient leur marche.

Dans l'ombre qui commençait à épaissir, — car subitement le soleil avait disparu à l'horizon, — Féléka, qui marchait le premier, se heurta soudain à un obstacle placé en travers du sentier.

— Ce cheval... dit-il laconiquement, s'étant baissé et ayant promené, à tâtons, ses mains sur la pauvre bête...

Un frisson secoua Pépoff : dans les circonstances où ils se trouvaient, la perte du cheval pouvait causer des conséquences irréparables ; qui sait même si ce n'était pas la mort qui les attendait ; oui, la mort, faute de pouvoir franchir rapidement les zones désolées qui les séparaient encore du fleuve Bleu...

A longues enjambées, ils parcouraient leur route, ayant hâte de savoir ce qui était survenu, sans songer que Serge et Hélène Pradiwoï avaient été victimes de l'accident le plus simple, le plus banal, le plus facile à prévoir, accident identique à celui qui, déjà, avait privé Pépoff de sa mule ; le pauvre cheval, épuisé, surmené, fourbu, crevant de faim et de soif, s'était abattu soudain, sans nerf dans les jarrets ni souffle dans les poumons.

Alors, les deux jeunes gens, avec une extraordinaire énergie, avaient continué leur route à pied, Hélène Pradiwoï s'appuyant sur le bras de son compagnon, jusqu'au moment où, brisée de fatigue, les pieds en sang, elle avait déclaré ne plus pouvoir avancer...

— Arrêtons-nous donc, avait dit Serge.

— Non... non... laissez-moi et fuyez... je ne puis être qu'un embarras pour vous, un danger pour votre vie...

— Peuh!... s'était écrié le jeune homme ; c'est à moi, un soldat, que vous donnez ce conseil!... Ah! m'estimez-vous donc assez peu pour me croire capable de vous écouter?

— Mais votre mission!...

— Nous l'accomplirons tous les deux... ou tous les deux nous périrons...

Et comme elle ouvrait la bouche pour insister, il avait subitement tiré son revolver et, d'une voix nette, avait déclaré qu'il se tuerait plutôt que de l'abandonner...

Alors elle s'était tu et, tous deux, assis côte à côte dans la brousse, ils avaient attendu venir la mort : ce furent Pépoff et Féléka qui arrivèrent.

— Il faut partir! déclara le premier au jeune homme : continuez votre route avec Féléka pour guide; moi, je reste avec elle.

— Non, répondit Serge; de quel droit?

— Et vous?

— Du droit que me donnent mon amour pour elle, son amour pour moi!...

Un éclair brilla dans les yeux de Pépoff et ses doigts se crispèrent au point que ses ongles lui entrèrent dans la chair; après un silence, durant lequel il se rendit maître de la colère qui grondait en lui, il dit :

— Partez, Serge Obrensky; je m'engage à la sauver... dussé-je la porter dans mes bras à travers la brousse...

Ce fut au tour d'Hélène Pradjiwoï de demander :

— De quel droit, monsieur, sacrifierez-vous votre vie pour moi ?

Et Pépoff, interdit, tout pâle, les lèvres tremblantes de mots qu'il faisait grand effort pour ne pas prononcer, balbutia :

— De quel droit... de quel droit!...

Puis, brusquement, d'une voix rude :

— Dormons... la nuit porte conseil; demain, à l'aube, nous aviserons...

Et, tous les trois, harassés de fatigue, s'étendant sur la brousse, s'endormirent sous la garde de Féléka...

Au jour, en dépit des résistances de la jeune femme, on la plaça sur le manteau de l'Abyssin, tendu en travers des deux carabines, et, portant sur leurs épaules cette litière improvisée, Serge et Pépoff s'acheminèrent vers le Nil Bleu.

XXII

LES RIVES DE L'ABBAÏ

Si Nicolas Pépoff eût reçu du ciel le don d'ubiquité, il ne se fût pas autant inquiété de ce qui se passait sur ses derrières et eût concentré toutes les forces de son esprit sur l'inconnu qui l'attendait en avant de lui.

Vaine, en effet, était sa crainte de voir Serge Obrensky poursuivi par Walter Bright et Caracallo ; le bruit produit par le coup de revolver que Serge lui avait lâché en pleine poitrine, et dont la balle — par un hasard providentiel, — s'était écrasée sur la boucle de la bretelle de sa carabine, avait mis en rumeur le campement des changeurs de sel : éveillés en sursaut, les deux complices avaient couru jusqu'à l'endroit où leur prisonnière dormait et, dans l'ombre, ils avaient trébuché

dans le cadavre du malheureux que Féléka avait dû étrangler, pour faire un passage à la jeune femme...

Il ne leur avait pas été nécessaire d'aller plus loin pour être convaincus qu'Hélène Pradjiwoi avait disparu, et sans prendre la peine de regarder, ils avaient résolu de se jeter à sa poursuite.

Pas un instant, en effet, la pensée ne leur vint qu'elle avait pu se lancer seule à travers la brousse ; ce qui augmentait leur rage, c'était l'in-time conviction où ils étaient que Serge était venu et non seulement avait éventé le piège, mais encore avait facilité l'évasion de leur prisonnière.

Ils avaient donc donné l'ordre de seller leurs mules, pour se jeter à la poursuite des fugitifs, décidés à les rattraper coûte que coûte. C'était avant qu'ils ne se missent en selle que Pépoff, tout étourdi encore de sa chute, était revenu au campement, dominant sa rage d'avoir été frappé, ayant assez d'empire sur lui-même pour faire des vœux en faveur de l'homme qui venait de tenter de l'assassiner...

Tout d'abord, caché dans l'ombre, il n'avait pas éprouvé grande anxiété à voir ces préparatifs de poursuite : Serge était bien monté et un cheval comme le sien était capable, même portant double charge, de distancer les montures de Bright et de Caracallo. Ah ! s'ils avaient eu des mules comme la sienne, achetée par lui à Obock et choisie avec un soin tout spécial, il n'eût pas été sans inquiétude...

Mais voilà que, soudain, il avait vu des flammes s'élever en avant du campement, puis la brousse entière s'allumer et, sous le souffle de la bise, l'incendie croître avec une effrayante intensité; alors, il avait compris le plan des misérables; dans la crainte que leurs montures ne fussent pas de taille à lutter avec celles des fugitifs, Bright avait eu l'idée de lancer à leur poursuite un fléau qui arpenterait le terrain plus rapidement que ne pourraient le faire les jambes de leurs bêtes.

Alors, tandis que l'Anglais et l'Italien se congratulaient de cette heureuse inspiration, que Caracallo n'avait pas hésité à qualifier de géniale, Pépoff avait enfourché sa mule et était parti au triple galop.

On sait le reste; mais ce que lui, Pépoff, ignorait... c'était ce qui s'était passé après son départ. Les mules de Walter Bright et de Caracallo avaient renâclé lorsque leurs propriétaires avaient voulu les lancer sur les traces de l'incendie : le sol, brûlant encore, échauffait la corne de leurs sabots, et les cendres chaudes pénétraient dans leurs naseaux; aussi avaient-elles énergiquement refusé d'avancer, en sorte qu'après une courte lutte, de laquelle les deux acolytes avaient compris qu'ils ne sortiraient pas vainqueurs, avaient-ils été contraints — bien à regret — d'attendre que la terre se fût refroidie et que se fussent éteints les nombreux brûlots qui continuaient de flamber dans la plaine.

Au surplus, en y réfléchissant, ils n'avaient pas vu une bien grande urgence à se lancer de suite dans cette aventure : la rapidité avec laquelle se propageait le fléau l'emportait sans peine sur celle des fugitifs, et ceux-ci, asphyxiés, étouffés, brûlés peut-être entièrement, devaient être, à l'heure même où ils s'apprétaient à se mettre en selle, victimes des flammes.

Cet argument, ce fut surtout Caracallo qui le développa ; nous avons déjà dit que, par tempérament, il n'était pas des plus braves, et la perspective de se lancer à travers le désert, au milieu de la nuit, ne lui souriait aucunement.

Si encore, il se fût agi de s'y lancer seul, avec ses seuls Somalis comme compagnons et au besoin comme défenseurs, cela eût pu encore marcher ; il avait bien fait le voyage, dans de semblables conditions, depuis Massaouah jusqu'aux environs de Daffaré...

Mais ce qui l'inquiétait, disons plus, ce qui l'épouvantait, c'était d'être escorté de Walter Bright : Serge Obrensky une fois mort, et tout concordait pour lui permettre d'espérer que l'agent secret du gouvernement russe avait passé de vie à trépas, leur mission prenait fin ; il ne leur restait plus qu'à regagner la côte au plus vite et à retourner à Rome chercher le montant de la prime qui leur avait été promise.

Or, Caracallo connaissait assez son acolyte pour savoir qu'il n'hésiterait pas à se débarrasser

de lui, dans le but de s'approprier sa part et, au milieu de la nuit, dans le désert, une balle est bien vite envoyée.

Voilà pourquoi le peu brave Italien avait estimé inutile de poursuivre avec leurs montures une discussion qui pouvait avoir pour lui des conséquences aussi funestes.

Quant à Walter Bright, chose curieuse, lui qui était toujours rempli d'une extraordinaire ardeur et que, jusqu'à présent, son complice avait, en toute occasion, trouvé prêt à marcher de l'avant, il avait, dès les premiers mots, abondé dans le sens de Caracallo et, avant lui, avait jeté au Somali qu'il servait la bride de sa monture.

— L'incendie travaille pour nous, ricana-t-il ; demain, quand il fera jour, il sera temps de nous aller promener aux environs pour retrouver leurs cadavres...

Il ajouta, avec un soupir de regret :

— C'est dommage... c'était une belle fille !...

Caracallo fixa sur lui ses petits yeux moqueurs, et, d'une voix qui sifflait, répondit, donnant à son visage un air d'apparente sensibilité :

— Bast!... mieux vaut que ça finisse comme ça, mon cher Walter ; cette Russe, si elle eût vécu, vous eût fait verser peut-être bien des larmes.

Ces mots procurèrent à celui auquel ils s'adressèrent une douce gaieté :

— Je ne me vois pas bien pleurant, mon cher Caracallo...

Celui-ci haussa les épaules.

— Qui sait? Les femmes connaissent, pour vous torturer, des moyens exquis, et si, par malheur, le caprice que vous aviez pour celle-ci avait poussé dans votre cœur des racines profondes, c'eût été un grand malheur pour vous...

L'Anglais, comme bien on pense, ne fut pas dupe de ce langage; aussi saisit-il entre ses mains les mains de son acolyte, et les secouant avec force, lui dit ironiquement :

— Merci, mon cher Caracallo, vous êtes un véritable ami...

Là-dessus, ils regagnèrent leur couverture et reprirent leur somme interrompu.

Caracallo était loin de se douter que la raison qui avait poussé Bright à se rallier aussi rapidement à sa proposition était absolument la même que celle qui l'avait poussé à parler dans ce sens : la peur.

Mon Dieu, oui, ce hardi aventurier qu'était Walter Bright avait songé tout à coup, en mettant le pied à l'étrier, qu'il avait sur lui certain papier en possession duquel Caracallo devait désirer rentrer avec un acharnement bien compréhensible; ce papier était celui qu'il lui avait fait signer en employant son revolver comme argument, et par lequel il lui abandonnait une partie de sa prime.

Or, la mitraille qui avait criblé sa tente lors de l'attaque nocturne du campement de Benjammino

Pazzolli à Dafaré, mitraille qui était destinée à le hacher lui-même, au cas où il n'aurait pas été étendu à plat ventre contre le sol, lui prouvait péremptoirement que l'avarice de l'Italien le pousserait jusqu'au crime.

Ce qu'il n'avait hésité à faire, alors que la réussite de leurs projets n'était encore que douteuse, à plus forte raison, la mort, maintenant certaine, de Serge Obrensky, et la perspective assurée de toucher la prime promise devaient lui mettre au cœur une rage folle, qui pouvait lui donner, durant une minute, un courage qu'il n'avait pas ordinairement ; et une minute, c'est plus que suffisant pour vous planter un couteau dans le dos ou vous loger une balle dans la tête.

Si l'Italien eût pu deviner ce qui se passait dans la cervelle de son compagnon, sans doute ce sentiment de peur lui eût-il inspiré un peu d'orgueil ; mais certainement même lui eût-il donné l'audace nécessaire pour se débarrasser de lui.

Aussi, lorsque nous disions plus haut qu'ils avaient repris leur somme interrompu, n'étions-nous pas dans le vrai ; enroulés dans leurs couvertures, ils avaient feint de dormir, mais, en réalité, la main sur la crosse de leur revolver, ils étaient demeurés jusqu'au jour sur le qui-vive, les paupières closes, mais l'oreille tendue vers le moindre bruit que faisait leur voisin.

Pour l'un comme pour l'autre, quand l'aube

parut, ce fut un grand soulagement; les chances d'un assassinat diminuèrent avec la lumière du soleil, et ils avaient devant eux douze heures pour décider ce que leur intérêt, d'un côté, et le souci de leur conservation, de l'autre, leur ordonneraient de faire...

— Eh bien ! partons-nous ? demanda Caracallo qui, levé le premier, avait fait seller leurs montures.

— Dame... il me semble qu'il ne nous reste plus qu'à aller reconnaître les cadavres, dit Walter Bright en souriant : peut-être aurons-nous le bonheur de pouvoir mettre la main sur les papiers...

Autour d'eux, c'était un inimaginable brouhaha; comme tous les jours, à pointe d'aube, la caravane levait le camp et, dans l'air, se croisaient les appels, les jurons, les hennissements des mules, les rires, les bonjours échangés de loin, tandis que l'on roulait les couvertures, que l'on sellait les bêtes et que l'on chargeait les bagages.

Tout à coup, là-bas, à l'endroit où, un peu séparés de la caravane du clergé abyssin, campaient les changeurs de sel, un bruit effroyable se fit entendre, assez semblable à celui qu'aurait pu produire l'explosion d'une poudrière, avec cette différence cependant que le coup de tonnerre produit fut suivi d'une série de détonations plus petites, donnant l'impression d'un feu de mousqueterie exécuté à volonté...

Puis, presque aussitôt, une vive lueur jaillit du

sol vers le ciel, éclaboussant l'ombre encore indécise du jour naissant de mille étincelles, ainsi qu'auraient pu le faire les fusées d'un feu d'artifice.

En même temps, des cris épouvantables s'élevèrent ; plus que des cris, des hurlements, comme eussent pu en pousser des bêtes, non pas égorchées d'un seul coup, mais bien au contraire écorchées vives, des hurlements comme en arrachent non pas la surprise et l'effroi de la mort, mais bien la douleur d'une torture ininterrompue.

Durant une seconde, un silence de plomb plana sur la caravane ; chacun, stupéfait, épouvanté, glacé jusqu'aux moelles, regardait son voisin comme s'il eût espéré lire dans ses yeux l'explication de ce qui survenait ; puis, soudain, un mot ayant été prononcé au hasard, le bruit se répandit, comme une traînée de poudre, que la caravane était attaquée, et des clameurs s'élevèrent de tous côtés, chacun songeant à mettre en sûreté son petit avoir, sans se préoccuper le moins du monde de concourir à la défense commune.

Walter Bright et Caracallo, qui se trouvaient déjà en selle, eurent un moment d'hésitation.

— Partons ! déclara l'Anglais.

— Et si les pillards se lancent à notre poursuite ? murmura l'Italien dont le visage avait légèrement pâli.

— Nous ne courrons guère de risques plus grands, étant seuls, qu'en compagnie de ces malheureux.

Et le fait est que l'aspect du clergé abyssin n'était pas fait pour les réconforter et leur faire espérer une défense énergique.

— On pourrait peut-être organiser quelque chose avec les changeurs de sel, proposa Caracallo...

Puis, tendant l'oreille :

— Qu'est-ce que cela signifie ? ajouta-t-il ; on n'entend plus rien ; est-ce donc fini et le camp entier a-t-il été égorgé ?...

Depuis quelques secondes, le visage de Walter Bright avait une expression singulière, et il caressait ses longues moustaches d'un doigt distrait, comme il avait coutume de faire lorsque quelque préoccupation grave l'absorbait.

— Attendez-moi ici, dit-il soudain en mettant pied à terre et en jetant à son compagnon la bride de sa mule ; je veux aller voir moi-même ce qui se passe...

Et avant que l'Italien eût pu faire une objection, Walter Bright se glissait à travers les groupes affolés des prêtres abyssins qui ne savaient à quoi se résoudre : ou fuir à travers la campagne le danger inconnu qui les menaçait, ou bien tenter de se défendre...

D'un pas rapide, il atteignit l'endroit où les changeurs de sel avaient campé durant la nuit ; déjà leur long troupeau de mules était rechargé et, rangé dans un ordre régulier, prêt à partir, mais immobilisé par l'incident inattendu qui était survenu.

Les bêtes étaient abandonnées de leurs conducteurs, tous réunis à quelque distance, à l'endroit où se devait trouver la tête de la caravane, en un groupe nombreux, confus, gesticulant et bruyant : des cris de douleur, des gémissements, des exclamations d'horreur parvenaient jusqu'à lui ; mais tout cela, aussi bien que l'attitude des gens qu'il apercevait, ne faisait que le confirmer dans son soupçon qu'un accident seul était survenu.

Le tout était de savoir de quelle sorte était cet accident, de quelle nature était l'explosion, car c'en était une indubitablement, qui venait de jeter le trouble dans la caravane et de faire des victimes dont les gémissements retentissaient encore...

Est-ce que par hasard?...

Un pli profond se creusa entre les sourcils de l'Anglais, et ses lèvres se pincèrent en une grimace de mauvais augure, tandis que ses regards s'attachaient avec une persistance singulière sur le chargement des mules.

Nous avons expliqué de quelle façon les marchands attachent sur leurs bêtes les lingots de sel transportés par elles du lac Assal au marché de Sokota, et le lecteur sait déjà qu'une natte très solidement tressée recouvrait d'hermétique façon une marchandise que la moindre humidité pouvait détériorer et qu'une pluie un peu forte était susceptible de réduire à néant

Ainsi s'explique facilement que fut vaine la tentative faite par Bright pour chercher à se renseigner sur la nature du dit chargement ; assurément même, il eût pu y parvenir en donnant un coup de couteau dans la natte qui servait d'enveloppe ; mais cela eût pu trahir la présence, dans la caravane, d'un curieux, d'un indiscret, et peut-être faire naître des complications désagréables, même dangereuses pour Caracallo et pour lui...

Il tenta alors de rejoindre le groupe formé par les marchands de sel, au milieu desquels se remarquait leur chef qui, de sa haute taille, les dominait tous : mais comme, se faufilant, il avait réussi à apercevoir, gisant sur le sol, tout ensanglantés, plusieurs corps dont quelques-uns étaient immobiles, morts déjà, sur un signe imperceptible du chef, deux indigènes se retournèrent, le prirent chacun par un bras et le reconduisirent vers les prêtres abyssins...

— Eh bien ? demanda Caracallo, quand il l'eut rejoint...

— Eh bien !... je suis d'avis de rester jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'à ce que nous ayons pu tirer au clair cette affaire-là ; il y a des mourants, des cadavres, et je me demande comment a pu être produite cette explosion.

Les petits yeux de Caracallo se fixaient sur ceux de son compagnon, brillants d'une lueur extraordinaire, tandis que l'autre parlait.

— Ce n'est certainement pas le sel qui a fait

explosion, ricana-t-il ; le sel, ça ne fermente pas ? Alors , ces gens-là transporteraiient donc autre chose?... *Per Baccho !*... qui dit qu'ils ne font pas la contrebande de guerre ?...

Walter Bright répondit sans sourciller, avec ce flegme qui ne l'abandonnait jamais :

— Cela se pourrait fort bien..., mais parlez plus bas, *my dear* ; il est inutile que ceux qui nous entourent puissent se douter de nos soupçons...

L'Italien le prit par le bras et, baissant la voix :

— Vous avez raison, *caro mio* ; mais si cela était, que ferions-nous ?...

— Il faut d'abord nous assurer que cela est... ; ensuite, nous aviserons...

— Mais, comment nous y prendre ?...

— Prudemment ; car le moindre soupçon nous concernant pourrait nous attirer des désagréments... peut-être mortels.

Le visage de Caracallo pâlit un peu et, soudainement résigné à la patience, il dit :

— Attendons...

Bientôt se répandit autour d'eux le bruit que le feu du ciel avait frappé plusieurs membres de la caravane et que , dans le but d'apaiser le courroux du Très-Haut, on célébrerait un office divin, aussitôt après que les changeurs de sel auraient confié à la terre les restes de leurs malheureux compagnons ; cette fable ne fit que confirmer les deux compagnons dans leur soupçon,

car ils n'étaient point assez naïfs pour croire au feu du ciel.

— Pour le clergé, c'était une autre affaire et, sans tarder, les prêtres se mirent en prières, se livrant à d'originales pratiques du culte qui, en toute autre circonstance, eussent éveillé la curiosité des Européens ; mais, pour l'instant, ils avaient autre chose en tête que d'assister aux génuflexions et aux processions des prêtres indigènes...

Si cependant c'étaient des armes et des munitions que transportaient ces gens-là ; cela pouvait permettre d'opposer aux troupes italiennes qui, en ce moment, se concentraient en vue d'une occupation du Tigré, une résistance sérieuse, susceptible même de rejeter les Italiens à Massaouah, annulant ainsi tous les efforts faits en hommes et en argent depuis plusieurs années pour asseoir la colonie en Erythrée...

Étendus tous les deux, côte à côte, ils supputaient à voix basse l'importance de la récompense à laquelle ils pourraient prétendre, s'ils parvenaient à empêcher cette caravane d'arriver jusqu'à son destinataire ; ensuite, il serait temps de s'occuper de savoir quel en était l'expéditeur et par quels moyens ces armes, ces munitions avaient pu parvenir jusqu'à Assal...

— Mais j'y songe ! s'exclama tout à coup Caracallo, je le connais celui-là... et vous le connaissez aussi, *caro mio*.

Walter Bright fronça les sourcils avec surprise ; puis, il grogna de significative façon :

— En vérité, si je le connaissais...

— C'est le fameux secrétaire de Justin Pipard... cet André Maucomble qui accompagnait la comtesse Pradjiwoï... Vous doutez !... En ce cas, dites-moi donc ce qu'est devenue cette armée de mules et de chameaux, sur le dos desquels ont été chargés à Tadjoura les pièces démontées de l'observatoire dont Benjammino Pazzolli s'en va choisir l'emplacement en Abyssinie ?

Cette observation ne parut pas produire sur l'interlocuteur de Caracallo l'impression que celui-ci en attendait.

— Cette caravane a dû se joindre à celle de Benjammino Pazzolli.

— A dû... a dû !... grommela l'Italien..., et cependant...

Il s'arrêta et garda le silence, fixant, entre ses paupières plissées ses regards pénétrants sur Walter Bright.

— Cependant..., interrogea celui-ci.

— Non, rien... rien qui vous puisse intéresser et qui vous pousserait, au contraire, à vous moquer de moi... Mais j'ai une idée.

— Dites-la toujours...

— Je crois que le Maucomble et l'Obrensky étaient d'accord, et que les soi-disant morceaux de l'observatoire démontés n'étaient autres que des caisses d'armes et de munitions

qui, pour plus de sécurité, ont été au lac Assal...

Un éclat de rire de Bright, qui haussait les épaules, interrompit l'Italien tout décontenancé.

— Ah ! mais c'est machiné comme un drame, ce que vous racontez là, *my dear* ; d'ailleurs, je n'ai jamais douté que vous n'eussiez beaucoup d'imagination...

— En tout cas, vous ne pouvez nier que Maucombe et d'Obrensky nesoient venus ici de concert pour encourager, au nom de leurs gouvernements respectifs, Ménélick à la résistance...

— Cela, je ne le nie pas...

— Eh bien ! vous verrez... vous verrez...

Les cérémonies religieuses avaient pris la plus grande partie de la journée, et le chef de la caravane des changeurs de sel ayant décidé de ne partir que le lendemain, par respect pour les morts, les prêtres abyssins durent bien les imiter, quelque dépit qu'ils éprouvassent à retarder leur voyage de vingt-quatre heures.

Ce retard eut une conséquence à laquelle ne pouvaient songer ni Bright ni Caracallo, mais qui devait par la suite détruire toutes leurs machinations : comme le soleil allait disparaître derrière l'horizon, voilà qu'une longue file de cavaliers et de bêtes de somme apparut soudain ; et, parmi les cavaliers, nos aventuriers reconnurent des Européens. Ces Européens n'étaient autres qu'André Maucombe, Benjammino Pazzolli et sa nièce.

On se souvient que, lors de l'entrevue de Mau-

comble avec le ras Félassi, au lac Assal, il avait été convenu entre eux que les soi-disant changeurs de sel précédéraient d'une journée le jeune homme et ses compagnons sur la route de Sokoto, et c'est ainsi que, depuis près de huit jours, la caravane de Benjammino Pazzolli campait, à chaque étape, à l'endroit même où avait campé Félassi, la veille.

Or, le séjour prolongé de ce dernier faisait s'opérer la rencontre des deux troupes.

Aucun des deux, ni Maucomble ni Félassi, ne trahirent qu'ils se connaissaient déjà, et le jeune homme, après être allé demander au chef indigène la permission de camper à ses côtés, s'en vint rejoindre son compagnon de voyage.

Depuis la disparition de Serge et de la comtesse Hélène, le jeune homme était en proie à une grande inquiétude : bien qu'il sût que le lieutenant aux gardes était doué d'une énergie sans pareille, il se demandait s'il aurait la dose de force suffisante pour supporter les fatigues qui l'attendaient au cours d'une semblable aventure ; il se demandait surtout si, en se lançant à la recherche de la jeune fille, il ne serait pas entraîné loin de la route qu'il devait suivre et se trouverait à Amba-Salamba au jour fixé.

Certes, la livraison importante d'armes et de munitions qu'il allait faire pour Ménélick pouvait être pour celui-ci d'un grand adjuvant ; mais au point de vue des intérêts français et russes, il

importait que les deux négociateurs vissent ensemble le négus ; or, où pouvait se trouver Serge Obrensky ?

Quant à Van Kneipelt, on se souvient qu'il avait quitté Pazzolli sous prétexte de s'en aller faire autour du lac Assal une chasse aux papillons, promettant de rejoindre la caravane à l'une de ses étapes, et depuis lors, on ne l'avait pas revu.

Maucombe avait bien battu les environs pour tenter de savoir ce qu'il était advenu du digne savant ; mais sa mission était chose trop sacrée pour qu'il pensât à retarder sa marche en avant d'un seul jour, et Benjammino Pazzolli était, d'un autre côté, trop pusillanime pour se risquer à demeurer en arrière, dans l'attente de son collègue en science.

Au milieu de la nuit, comme, suivant son habitude depuis quelques jours, par suite de la crainte qui le talonnait, il se tournait et retournait sur sa couchette, dans l'attente d'un sommeil qui le fuyait obstinément, voilà que, tout à coup, la toile de sa tente se souleva doucement, livrant passage à une tête d'homme, suivie aussitôt du buste tout entier.

Il ouvrait la bouche pour crier, mais sa gorge, étranglée par la peur ne laissa passer aucun son, heureusement, car immédiatement Caracallo se fit reconnaître.

— Vous ! s'exclama t-il, surpris et charmé, vous ! Ah ! que je suis heureux de vous revoir !

— Silence ! commanda l'Italien en s'approchant de sa couchette, et écoutez-moi : ce Maucombe, avec lequel vous voyagez, est celui qui, au Congrès de Naples, a parlé du fameux observatoire de Justin Pipard.

— Oui, je sais ; après ?

— Il est venu de Tadjoura avec un convoi de près de deux cents chameaux portant les parties démontées de ce fameux observatoire...

— Je l'ignorais...

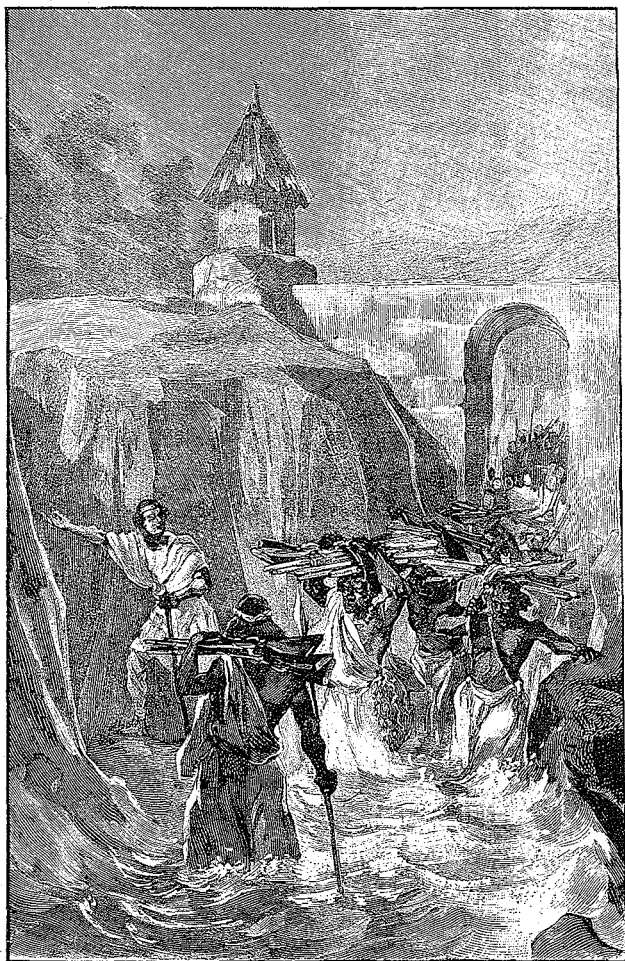
— Je vous l'apprends. Mais il y a bien d'autres choses que vous ignorez : par exemple, que ce prétendu Suédois, secrétaire de cet imbécile de Van Kneipelt, est un agent russe... sans doute le complice de ce Maucombe.

— Per Baccho ! quel gredin ! Mais qu'est-ce que l'autre a fait de ce convoi ?

— C'est précisément ce qu'il faut savoir ; interrogez-le habilement et faites votre possible pour me renseigner là-dessus, dès demain matin, car c'est de la plus haute importance... Je le soupçonne de vouloir introduire en Abyssinie des armes et des munitions, lesquelles se trouveraient cachées dans les cloisons métalliques de l'observatoire...

— Ce serait un misérable traître, alors ! s'exclama Pazzolli...

— Plus bas donc ; vous comprenez, n'est-ce pas, de quelle importance peut être pour vous ce renseignement, car si, grâce à vous, je pouvais m'opposer à l'exécution de ce plan, Sa Majesté



Guidés par Féléka, ils avaient franchi le fleuve ayant de l'eau jusqu'aux aisselles. (Page 242.)

ne pourrait faire autrement que de vous en témoigner sa reconnaissance...

Le savant joignit les mains.

— Grand Dieu ! balbutia-t-il, en effet..., ce serais un grand service que je rendrais là...

Et, d'une voix décidée :

— Comptez sur moi..., je m'y prendrai habilement...

— A demain donc, fit Caracallo qui, se glissant hors de la tente par le même chemin dont il avait usé pour y entrer, s'en fut rejoindre, tout joyeux, son acolyte auquel il fit part du résultat de sa démarche...

Peut-être eût-il été moins joyeux s'il avait su que cette démarche avait eu un témoin ; ce témoin n'était autre qu'Anita, qui habitait la même tente que son oncle, dont elle était séparée par un pan de toile.

La jeune fille, non plus, ne dormait pas ; nous avons déjà dit de quels sentiments elle était animée pour Serge Obrensky, et la disparition du jeune homme avait excité en elle un trouble profond.

En entendant prononcer le nom du secrétaire de Van Kneipelt, un tremblement avait secoué ses membres, et à la terrible accusation portée contre lui, elle avait senti soudain comme une lame de poignard lui transpercer le cœur.

Quel moyen employer pour empêcher que ce jeune homme, vers lequel, dès qu'elle l'avait vu,

son cœur s'était senti porté, donnât dans le piège qu'on ne manquerait pas de lui tendre ?

Jusqu'à l'aube, elle se mit l'esprit à la torture pour savoir comment s'y prendre afin d'éclaircir cette mystérieuse affaire, et, pendant que les serviteurs pliaient la tente pour la charger avec les bagages sur les bêtes de somme, elle cherchait encore.

Ce ne fut que lorsque Maucombe vint galamment lui tendre l'étrier pour l'aider à se mettre en selle, ainsi qu'il en avait pris l'habitude depuis qu'il était devenu le compagnon de route de Pazzolli, que la jeune fille se décida...

Déjà la caravane des changeurs de sel avait pris les devants, suivie des prêtres abyssins, et les gens de Pazzolli n'attendaient, pour les suivre, que le signal du départ.

— Monsieur Maucombe, dit-elle très vite en voyant son oncle qui en selle déjà se dirigeait du côté du jeune homme, sans doute pour tenir la promesse faite durant la nuit à Caracallo, monsieur Maucombe, j'ai à vous parler, voudriez-vous mettre votre mule au galop ?

Et, talonnant sa monture, elle partit comme une flèche, sans s'occuper du jeune homme.

Celui-ci, disons-le, ne fut guère surpris ; depuis quelques jours de vie commune, il avait été charmé par la beauté de cette Italienne, et aussi par sa conversation, grâce à laquelle la longueur des étapes avait passé inaperçue ; peu à peu s'ef-

façait l'impression faite plutôt sur son esprit que sur son cœur par la fantasque Hélène Pradjiwoï ; en entendant Anita Pazzolli lui murmurer rapidement ces mots à l'oreille, il avait pensé tout de suite qu'elle s'était aperçue de l'impression faite sur son compagnon de voyage, et qu'en jeune fille fin de siècle, elle voulait s'en expliquer librement avec lui.

— La mule de mademoiselle Anita s'emporte ! cria-t-il à Pazzolli qui s'empressait vers lui, faisant signe de l'attendre.

Et enfourchant sa monture, il la lança sur la jeune fille.

— Eh bien ! qu'y a-t-il, chère signorita ? demanda-t-il d'un air empressé, en se penchant sur sa selle, pour se rapprocher de sa compagne.

Mais celle-ci répondit à l'interrogation du jeune homme par une autre question posée à brûle-pourpoint :

— Est-il vrai que vous soyez l'ami du secrétaire de M. Van Kneipelt ?

— Eh ! laissons là le secrétaire de M. Van Kneipelt ! riposta Maucombe, sans pouvoir retenir un léger mouvement d'humeur.

— Je vous en prie, monsieur Maucombe, insista mademoiselle Pazzolli, répondez-moi ; il s'agit de lui et de vous, en ce moment ; lui et vous courez un grand danger...

Ces mots opérèrent dans le visage du jeune homme un changement radical.

— Quel danger? interrogea-t-il, résolu à ne livrer son secret qu'à la dernière extrémité.

— Est-il vrai, répéta-t-elle, que vous soyez son ami et qu'au lieu d'être ce qu'il dit être, c'est-à-dire Suédois et savant, il soit Russe et officier?

Pour le coup, Maucombe faillit rouler de sa selle, tellement fut formidable le tressaut que lui fit exécuter cette question.

— Comment savez-vous cela? interrogea-t-il.

— C'est donc vrai?... Oui, je vois que c'est vrai... Ah! malheureux! il est perdu et vous aussi...

Elle avait jeté un coup d'œil derrière elle, et voyant son oncle qui, trotinant, était sur le point de les rejoindre, elle appliqua un coup de housine à sa mule, qui prit le galop.

— Suivez-moi, fit-elle...

En quelques instants, ils furent hors de portée et la conversation continua.

— Un homme qui vous suit depuis Rome a vu mon oncle cette nuit et lui a déclaré qu'il vous soupçonnait de vouloir introduire des munitions et des armes en Abyssinie; et il a chargé mon oncle de vous interroger habilement sur ce qu'était devenu le convoi amené par vous de Tadjoura, convoi qui passe pour être l'observatoire démonté dont vous aviez parlé au Congrès de Naples... mais, qui, en réalité, contiendrait des armes...

Maucombe était en proie à une inexprimable

émotion, que son visage trahissait trop clairement pour que la jeune fille pût concevoir le moindre doute à ce sujet; elle ajouta :

— J'ai voulu vous prévenir pour que vous ne fussiez pas surpris par la conversation que mon oncle va avoir avec vous, surtout...

Elle n'acheva pas ; Maucombe avait enfoncé ses éperons aux flancs de sa monture, qui avait bondi en avant et maintenant il filait au milieu d'un nuage de poussière, gagnant la tête de la caravane.

Machinalement, Anita avait ralenti l'allure de sa mule, ne sachant guère ce qu'elle devait penser d'une semblable fuite, et elle s'interrogeait encore à ce sujet, lorsque son oncle la rejoignit.

— Que te disait donc cet étourneau de Français ? grommela-t-il, mis de méchante humeur par la course qu'il venait de fournir plus rapidement que d'habitude.

Elle haussa les épaules, refoulant au fond de son cœur l'inquiétude qui la tenaillait et, avec une moue appropriée à sa réponse, elle dit :

— Ne croyez-vous pas qu'il me fait la cour ?

— Et c'est pour l'écouter te débiter des sonnettes que tu le suivais si grand train ? demandait-il, moqueur et un peu incrédule.

— C'est-à-dire que c'est lui qui me suivait... J'avais beau talonner ma mule pour le fuir, il éperonnait la sienne...

Elle riait en disant cela, et Pazzolli ne put s'empêcher de l'imiter.

— Vous auriez pu aller de ce train jusqu'à Sokoto... observa-t-il.

— C'est ce qui serait arrivé certainement si je ne m'étais aperçue que vous vous hâtiez pour me rejoindre ; alors, j'ai tiré sur les brides, tandis que lui, ennuyé sans doute de votre arrivée et ne sachant comment vous expliquer sa conduite, prenait les devants...

Là-bas, Maucombe avait disparu, et l'Italien, ramenant ses regards vers sa nièce, murmura d'un ton désappointé :

— Mais où va-t-il?... où va-t-il?...

S'il eût su que le jeune homme se dirigeait en si grande hâte vers le chef des changeurs de sel, pour le mettre au courant des soupçons qui couraient sur la nature de la marchandise transportée par ses mules, le bonhomme n'eût point été seulement énervé de l'absence de celui qu'il comptait interroger, mais il eût été surtout furieux et inquiet au sujet des promesses que Caracallo lui avait fait entrevoir ; mais, ne sachant rien, il se calma facilement, comptant pouvoir, d'ici à la fin de la journée, trouver une occasion de causer avec Maucombe.

A ce point de vue, ce fut une désillusion, car le jeune homme ne se montra pas jusqu'à l'étape, et vainement l'attendit-il pour partager le repas, ainsi qu'il en avait pris l'habitude, depuis qu'ils voyageaient de compagnie : pas de Maucombe.

Alors, une crainte lui vint de l'accueil qu'al-

lait lui faire Caracallo, lorsqu'il lui apprendrait qu'il n'avait rien pu savoir, et il se coucha plein d'appréhension au sujet de la visite nocturne que ne manquerait pas de lui faire l'Italien.

Mais la nuit s'écoula, l'aube parut et l'insomnie du savant ne fut troublée par qui que ce fût.

Sa stupéfaction eut été moins grande, s'il eût su que, depuis la veille, Caracallo avait quitté la caravane, en compagnie de son acolyte; voici à la suite de quel incident avait eu lieu cette brusque séparation.

Nous avons dit que toute la journée de la veille avait été employée par les Abyssins à rendre à leurs camarades frappés par le feu du ciel les derniers honneurs; nous avons dit aussi comment Caracallo avait fait nuitamment visite à Pazzolli, dans l'espoir d'apprendre par lui ce qu'il y avait de vrai dans ses soupçons concernant Maucomble et la marchandise transportée par les changeurs de sel.

Or, comme il se glissait sous l'espèce de tente qu'il partageait avec Walter Bright, celui-ci, qui ne dormait pas, n'avait pu s'empêcher de le plaisanter au sujet de ses illusions.

— Ce Pazzolli est un imbécile, lui avait-il dit, que le Maucomble mettrait dans sa poche plutôt dix fois qu'une; il n'y a rien à attendre de ce côté-là; moi, j'ai trouvé mieux que ça!

Mais comme l'autre lui demandait des explications, l'Anglais se retourna et se prit à ronfler

jusqu'à l'aube, ou du moins jusqu'à ce que, les étoiles pâlisant, il fût facile de deviner que le moment du départ n'allait pas tarder à arriver; alors, éveillant son compagnon, il se glissa à travers les corps endormis jusqu'à un bouquet de mimosas dans lequel ils retrouvèrent leur escorte de Somalis, avec les mules et les bagages.

La veille, Bright leur avait donné ses instructions et ils avaient passé la nuit là; ils y restèrent une partie de la journée, attendant, pour sortir de leur cachette, que le dernier des serviteurs du clergé abyssin, dont la troupe formait — on s'en souvient — l'arrière-garde de la caravane des changeurs de sel, eût disparu à l'horizon.

Alors, laissant leurs hommes faire la sieste, l'Anglais et l'Italien, en dépit de la chaleur torride, quittèrent les grêles mimosas, à l'ombre desquels reposaient les mules, et gagnèrent la plaine.

— Où allons-nous? demanda Caracallo, qui suait à grosses gouttes sous le pan de burnous dont il avait la tête enveloppée.

— Nous assurer que vos soupçons sont fondés!... ou ne le sont pas, *my dear!* répondit laconiquement l'Anglais.

En silence, ils gagnèrent une sorte de tumulus au sommet duquel une croix s'élevait: c'était là qu'avaient été ensevelis, par les changeurs de sel, les cadavres de leurs camarades.

Là, Walter Bright s'arrêta, et désignant le renflement de terrain :

— Nos preuves sont là-dessous, dit-il.

— Vous n'avez pas l'intention de violer ces sépultures ! s'exclama l'Italien qui — tout brigand qu'il fût — était superstitieux, et auquel un acte semblable répugnait.

— Pourquoi non ? répondit l'autre, impassible, si c'est le seul moyen que nous ayons de nous assurer que vous avez raison...

— Restons plutôt dans le doute ; mais, croyez-moi, ne touchons pas à des tombes, cela nous porterait malheur...

Pour toute réponse, Walter Bright grimpa au sommet du monticule et enleva la croix qui le surmontait, disant :

— Nous remettons tout en état ; mais, que diable ! il y a un roi français qui a dit que Paris valait bien une messe... La prime qui nous est promise vaut bien une exhumation.

Puis, poussant une exclamation de triomphe :

— Regardez !... regardez !...

Il brandissait la croix faite de deux morceaux de planches, attachés l'un à l'autre à l'aide d'un bout de corde : sur les planches, des lettres se voyaient encore distinctement, imprimées en encre noire : S^t E ; le reste du mot avait sauté dans la rognure du bois.

— Eh bien ? demanda Caracallo.

— Comment ! eh bien ?... Mais ça veut dire SAINT-ETIENNE ; cette caisse contenait des armes de la grande manufacture du gouvernement fran-

çais ; d'ailleurs, vous allez voir... aidez-moi... aidez-moi...

Tout en parlant, il avait disloqué la croix et, tendant l'un des bras à son compagnon, il se mit à se servir de l'autre comme d'une pelle pour creuser le sable.

Caracallo, aux paroles prononcées par Bright, paroles qui semblaient lui promettre la confirmation de ses soupçons, avait senti se fondre tout à coup sa répugnance première et, armé de sa planche, travaillait avec ardeur.

D'ailleurs, ce tumulus n'était guère autre chose que du sable entassé, et n'offrant aucune résistance ; ils eurent tôt fait de mettre un corps à découvert ; il était horriblement mutilé, le crâne en partie enlevé et toute l'épaule gauche déchiquetée ; à un autre, c'étaient les entrailles qui avaient été arrachées ; à un troisième, les deux jambes manquaient et, près de lui, deux loques informes de chairs sanglantes étaient sans doute ce qui restait de lui.

Il y en avait environ une demi-douzaine, tous plus épouvantablement mutilés les uns que les autres.

— Ça, voyez-vous, fit Walter Bright quand les six corps furent côte à côte sur le sable, ce sont les victimes de l'explosion, et leurs blessures me confirment dans les soupçons nés de l'inscription relevée sur ces planches ; ces planches ont appartenu à une caisse qui contenait des munitions,

cartouches ou obus ; par une cause que je ne puis déterminer, — d'ailleurs, il importe peu que ce soit par suite d'un choc ou d'un commencement d'incendie, — une explosion a eu lieu... et voilà...

Pendant que causait l'Anglais, Caracallo, excité sans doute par cette trouvaille, creusait avec acharnement le sable qui lui brûlait les mains, mettant ses doigts en sang ; il poussa un cri et jeta aux pieds de son acolyte un objet que celui-ci ramassa avec une exclamation de rage.

Cet objet n'était autre qu'une crosse de fusil, portant encore la culasse, tordue, à moitié arrachée ; le bois et le canon avaient été brisés net.

Avec sa manche, l'Anglais frotta vigoureusement l'acier et finit par faire apparaître deux lettres, un S et un E, qui lui firent pousser une nouvelle exclamation de triomphe.

— Saint-Etienne !... Saint-Etienne !...

Il se rua à la besogne et bientôt, comme on arrivait au fond du trou, le nombre des trouvailles s'accrut : des douilles de cartouches, des leviers de fusil, des bois et des crosses en morceaux, des canons tordus, des planches en partie calcinées, preuve que l'explosion avait été déterminée par un commencement d'incendie.

De pâle qu'il était, le visage de Walter Bright était devenu rouge de colère.

— Ah ! fit-il d'une voix sifflante, inutile d'interroger cette vieille bête de savant ; voilà qui nous

renseigne mieux qu'il ne pourrait le faire lui-même; les voilà, les parties démontables du fameux observatoire de Justin Pipard! les voilà, les bagages d'André Maucombe! Ces changeurs de sel sont des traîtres!... comme lui d'ailleurs!...

Et avec une rage, à chaque seconde croissante, il ajouta :

— Nous nous sommes laissés jouer comme des enfants... Tandis que le Serge Obrensky attirait sur lui toute notre attention, ce Maucombe faisait le coup...

— Obrensky, en tout cas, l'a payé cher, observa Caracallo dont les petits yeux flambèrent d'un éclair de haine.

— La belle avance pour nous!... gronda l'Anglais, avec un haussement furieux d'épaules...

— Nous n'en avons pas moins gagné la prime, observa l'Italien.

— Pensez-vous? riposta l'autre; nous avons pour mission, non seulement d'empêcher les agents étrangers d'arriver jusqu'au négus...

— En voilà un, du moins, qui n'y parviendra pas, car, à l'heure actuelle, il doit avoir été grillé vivant par l'incendie.

— Oui... mais l'autre y parviendra, lui... et pas seul!... Avec ce qu'il apporte, il y a de quoi armer au moins trois mille hommes...

Puis, poursuivant son raisonnement :

— Nous devons fournir aussi à Rome des preuves des agissements de ces gens-là... Or, ces

preuves, allez donc les chercher sur Obrensky, dont le corps doit être en cendres...

— On pourrait s'en assurer!... répondit Caracallo, assez piteux.

Mais, soudain, son visage s'illumina et, étendant les mains vers les débris amoncelés à leurs pieds :

— Des preuves ! s'exclama-t-il, et cela, le comptez-vous pour rien ? Cela ne prouve-t-il pas au delà de toute évidence que non seulement le gouvernement français aide le négus de ses conseils, mais qu'il lui fournit les moyens de combattre l'Italie...

Walter Bright regarda son compagnon d'un air narquois, et dit insolemment :

— Voilà la seule chose un peu raisonnable que j'entends sortir de votre bouche depuis que nous voyageons de compagnie...

Et brusquement :

— Mais il ne s'agit pas seulement de cela, il faut aussi faire le possible pour déjouer les plans du Maucombe... hâtons-nous...

Ils ramassèrent les planches, les débris d'armes, les vestiges de munitions et revinrent vers le bouquet de mimosas.

Ayant rejoint les hommes de leur escorte, ils les éveillèrent et tinrent conseil.

— Y a-t-il pour arriver à l'Abbaï, demanda l'Anglais au Somali qui leur servait de guide, une route plus courte que celle suivie par les changeurs de sel ?

— Certes oui, mais celle-là passe dans une contrée peu sûre, où les nôtres font paître leurs troupeaux, et les gens de Ménélick préfèrent l'éviter, parce qu'en même temps, ils évitent nos lances et nos sabres.

Un sourire entr'ouvrit les lèvres de Walter Bright.

— En selle donc ! commanda-t-il, et retiens ceci : si nous arrivons au point avant la caravane, tu auras des pièces d'or en quantité suffisante pour t'acheter un cheval et un fusil...

Moins de cinq minutes plus tard, la petite troupe filait de toute la vitesse de ses mules à travers la brousse, obliquant sur la gauche de la route que Maucombe et ses compagnons suivaient.

C'était au pont jeté par les Portugais sur l'Abbaï que devait se décider si les agents des gouvernements italien et anglais l'emporteraient sur leurs adversaires.

XXIII

LES RIVES DE L'ABBAÏ (*suite*).

Depuis trente-six heures, Nicolas Pépoff et Serge Obrensky marchaient sans relâche, n'ayant pris de repos que juste ce qui était nécessaire à la conservation de leur énergie ; en dépit des protestations, des prières, des ordres même de la comtesse Hélène, ils n'avaient cessé de la porter, et il leur fallait une extraordinaire dose de volonté pour retenir les exclamations douloureuses qui leur montaient aux lèvres, chaque fois qu'après une courte halte, ils se remettaient en route.

La chaleur solaire enfermait leur crâne dans une calotte de plomb ; dans leurs poumons desséchés, la respiration sifflait ; leur poitrine semblait de feu, et leurs pieds dans les chaussures,

dont le cuir s'était racorni à la sécheresse du sol, saignaient.

Mais ils voulaient avancer et ils avançaient.

Le soir du second jour, comme le soleil penchait déjà vers l'horizon, et que l'heure de se mettre en route était venue — on avait fait halte pendant les moments les plus chauds de la journée — ils virent soudain Féléka qui arrivait vers eux de toute la vitesse de ses jambes.

— L'Abbaï, cria-t-il de loin.

Une flamme s'alluma dans leurs prunelles et le jeune homme, s'adressant à Hélène, lui dit tout joyeux :

— Nous sommes sauvés... ma chère Hélène, le fleuve est là !...

— Mais il faut le gagner, interrompit brutalement Pépoff, et ce n'est pas en nous réjouissant comme des enfants, mais en marchant comme des hommes que nous pourrons l'atteindre...

Puis à Féléka :

— A deux heures de marche, durant que vous faisiez la sieste, j'ai continué mon chemin, sentant vaguement que nous ne devions plus être loin, et je l'ai trouvé...

Ces mots donnèrent aux pauvres fugitifs un regain d'énergie, leur rendant, avec l'espoir d'aboutir au but, la force musculaire nécessaire pour poursuivre leur route.

La lune s'était levée dans un ciel d'une pureté merveilleuse, mettant une clarté bleue dans l'es-

pace, donnant à la solitude de la brousse un aspect véritablement féérique ; au fur et à mesure que l'on avançait, le passage changeait d'aspect : la végétation se faisait plus dense, les herbes devenaient plus hautes, plus serrées et, à chaque pas maintenant, on rencontrait des bouquets d'arbres qu'il fallait contourner pour éviter de longs et douloureux combats contre les taillis épineux.

Bientôt même, on pénétra dans une forêt aux arbres majestueux, dont la frondaison verte formait au-dessus de leurs têtes une voûte impénétrable aux rayons lunaires, et dont les troncs étaient si pressés les uns contre les autres, qu'à peine la petite troupe pouvait-elle s'y livrer un passage.

Mais il régnait dans cette ombre, sous cette verdure, une telle fraîcheur, que les malheureux, dont l'ardeur avait desséché la peau depuis des semaines et des semaines, s'en sentaient tout vivifiés et que, malgré les fougères géantes, les lianes énormes, les racines monstrueuses qui entravaient leur marche presque à chaque pas, ils avancèrent cependant plus rapidement qu'en plaine.

Comme ils débouchaient de l'autre côté, après une marche qui n'avait pas duré moins d'une heure, Féléka s'arrêta brusquement et, étendant son bras, prononça ce mot qui produisit sur ses compagnons un effet magique :

— Abbaï ! dit-il.

Devant eux, à cinquante mètres à peine, une immense nappe liquide s'étendait, argentée par la

clarté lunaire et reflétant, comme un miroir d'acier poli, les étoiles d'or dont le ciel était piqueté.

En cet endroit, le fleuve pouvait avoir cinq cents mètres de large ; de son lit émergeaient de nombreux îlots qui semblaient des bouquets de verdure, divisant son cours en plusieurs bras : des rochers, des troncs d'arbres formaient des barages, des rapides, d'où l'eau tombait en cascades bruyantes qui troublaient le grand silence.

Par instants, un grognement sourd s'élevait, dominant toutes les rumeurs qui sortaient du fleuve ; c'était quelque hippopotame qui prenait ses ébats et témoignait ainsi sa joie ; ou bien dans l'air, passant avec un battement d'ailes formidable, une nuée d'oiseaux de proie qui allaient se poser, bataillant, sur un cadavre de crocodile descendant au fil de l'eau semblable à un tronc d'arbre.

Pendant un quart d'heure, la petite troupe demeura immobile, muette d'admiration et de joie : leurs maux étaient terminés ; le fleuve une fois passé, ils se trouveraient sur le territoire abyssin et pourraient, sans plus redouter les embûches, atteindre le but de leur voyage.

— Allons, dit Sergé plein d'entrain, en route !... Maintenant, il s'agit de joindre le pont...

Pépoïff et lui rechargèrent la litière sur leurs épaules, et, derrière Féléka, filèrent le long de l'Abbaï.

Cependant, les heures s'écoulant, la topographie

du terrain changeait : le sol devenait plus accidenté et le fleuve, dont le cours semblait plus rapide, se ruait en avant, entre des rives escarpées, de plus en plus élevées, de plus en plus étroites, à mesure que l'on avançait...

Enfin, l'onde apparut barrée au loin par une ligne sombre que Féléka déclara être le pont si ardemment souhaité : du côté du Bégumédour, une masse noire se dressait sur le fond bleu du ciel, affectant des allures de construction fortifiée, et le jeune Abyssin expliqua à ses compagnons que c'était là une tour cylindrique, assise sur une pointe de rocher, de manière à commander toute la vallée et à défendre l'accès du pont.

— En route... en route ! gronda Serge, je ne serai tranquille que lorsque nous serons de l'autre côté.

C'est dans un endroit plus resserré, plus étroit encore, large au plus de trois mètres, où le fleuve, emprisonné entre deux hautes murailles de granit, hurle en roulant des flots écumants, qu'au quinzième siècle, les Portugais ont jeté ce fameux pont qui relie le Godjam au Bégumédour, au moyen d'une seule arche de construction hardie ; mais, comme il fallait prévoir le cas où — lors des grandes eaux — le fleuve déborde, le pont se compose de cinq arches supplémentaires, facilitant l'écoulement du trop-plein.

Assez élevé au-dessus du niveau du fleuve, de manière à défier les inondations, cet antique via-

duc, large de deux mètres, est dans un pitoyable état ; sous les efforts du temps et des intempéries, le ciment des joints s'est effrité et des plantes parasites se sont empressées d'insinuer leurs racines dans les fissures ; les parapets sont, en grande partie, démantelés et, en maints endroits, la chaussée est crevassée.

Ce fut d'un pas léger que Serge le traversa et, quand il fut de l'autre côté, un soupir énorme souleva sa poitrine.

Si on l'eût écouté, on eût continué de marcher jusqu'à l'aurore ; mais il fallait que les voyageurs ménageassent le peu de forces qui leur restaient, s'ils voulaient atteindre le plus prochain village abyssin, où il leur serait possible de recruter des bêtes de somme.

— Mais, avait dit Pépoff, ce qu'il y aurait de mieux, ce serait qu'après avoir pris un peu de repos, Féléka nous allât chercher seul les mules qui nous sont nécessaires...

Ainsi avait-il été convenu et, harassés de fatigue, nos aventuriers dormaient à l'ombre d'un bois de palétuviers que l'œil de Féléka avait découvert à quelque distance, lorsque l'Abyssin, tout à coup, éveilla Serge.

— Qu'y a-t-il ? demanda celui-ci.

— Suis-moi, répondit l'autre tout bas.

Ils gagnèrent la lisière du bois et, le bras étendu dans la direction du pont, Féléka murmura :

— Regarde...

Dans l'ombre légère qui n'était plus la nuit et que le premier rayon lunaire s'apprêtait à dissiper, le jeune homme aperçut des silhouettes vagues qui se mouvaient; les unes semblaient disparaître dans la tour, les autres paraissaient descendre sur la rive escarpée du fleuve où elles demeureraient invisibles.

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? interrogea Serge.

— Des hommes de tribus indépendantes qui ne veulent pas reconnaître Ménélick pour roi et sont partisans des Italiens... Il y a avec eux deux blancs... l'un est celui qui a tenté, à Dafaré, de t'assassiner; l'autre est celui qui a enlevé ta compagne....

Les poings de Serge se crispèrent et il demanda :

— Comment sais-tu cela?

— Je me suis glissé jusqu'aux rives de l'Abbaï et je les ai vus entrer dans la forteresse qui protège le pont : ils paraissent attendre quelqu'un et se préparent à défendre le passage du fleuve...

Le jeune homme poussa une exclamation terrifiée; les derniers mots prononcés par l'Abyssin venaient de lui ouvrir les yeux et de lui révéler contre qui était dressée l'embuscade que Walter Bright et Caracallo tendaient en ce moment; ils avaient — par un moyen qu'il ignorait — découvert de quelle nature était le chargement des mules des changeurs de sel et ils s'étaient postés

là pour empêcher la caravane d'aller plus loin.

Les complices de Maucombe étaient à peine cinquante et il lui paraissait que là, prêts à s'opposer au passage, il y avait près de trois cents hommes...

— Ecoute, dit-il à Féléka, y aurait-il un moyen de gagner l'autre rive?...

— Autrefois, il y avait un gué, sous l'arche même du pont, répondit le jeune garçon tout surpris...

— Ce sont nos amis que ces bandits-là attendent, expliqua Serge; te chargerais-tu de les aller prévenir et de leur faire franchir le torrent, par le gué que tu connais?...

Féléka attacha sur lui ses grands yeux noirs et, impassible, répondit :

— Tant qu'il s'est agi de te sauver, j'ai fait ce qu'il a dépendu de moi, voulant ignorer ce que tu es et ce que tu viens faire ici; mais tes amis sont aussi ceux de Ménélick, et Ménélick est mon ennemi... je ne puis faire ce que tu me demandes...

— Tu me refuses!...

— Ces gens-là — et le jeune garçon étendait le bras vers le pont — sont les alliés des Italiens et si, dans la lutte qui se prépare, les Italiens l'emportent, ils me remettront sur le trône du roi Gobasier, mon père...

— Ce n'est pas prouvé; mais en admettant que tu dises vrai, tu ne seras jamais roi que de nom et, en réalité, tu seras le vassal des Italiens; car

tu ne penses pas, je suppose, qu'ils fassent tant d'efforts, dépensent plus d'argent qu'ils n'en ont, et sacrifient sans compter le sang de leurs soldats pour le vrai plaisir de venger Gobasier ! Non, ce qu'ils veulent, c'est s'emparer des territoires abyssins, pour y planter leur drapeau, et se les partager... C'est pour leur compte que tu régneras sur une Abyssinie vaincue...

Les muscles de Féléka s'étaient contractés et dans ses prunelles, soudainement dilatées, brillait une lueur étrange.

— Si tu étais vraiment le digne fils de Gobasier, déclara nettement Serge se rendant compte du combat qui se livrait dans l'âme du jeune garçon, si tu avais vraiment le cœur d'un roi, tu mettrais au-dessus de toute préoccupation le souci de la gloire et l'indépendance de ta patrie...

Un long silence suivit ; enfin, se décidant, Féléka lui dit :

— Je te remercie d'avoir éclairé mon âme ; tu as raison, je vais au-devant de tes amis et, si je meurs, dis à Ménélick comment et pourquoi je suis mort...

Une heure, puis deux s'écoulèrent et les dernières ombres de la nuit allaient bientôt s'évanouir : Féléka avait-il donc dû pousser si avant pour rencontrer la caravane des changeurs de sel ? En ce cas, il faudrait attendre que la journée s'écoulât pour profiter de la nuit suivante et tenter le passage!...

Soudain, de la brousse, à quelques pas de lui, il vit surgir une tête : c'était celle du jeune Abyssin et, derrière lui successivement, une seconde, puis une troisième et finalement la troupe entière du ras Félassi; celui-ci venait le dernier.

Ses hommes et lui étaient trempés d'eau et portaient chacun, sur leur épaule, un paquet de fusils ou de munitions; guidés par Féléka, ils avaient franchi le fleuve, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, après avoir égorgé les sentinelles placées par Bright sur les rives de l'Abbaï.

— Et Maucombe? demanda Serge, cherchant vainement des yeux le Français.

— Ton ami a voulu rester de l'autre côté, répondit Féléka. On n'a pu transporter d'un seul coup toutes les munitions.

— Mais il est perdu, alors?...

— Non : il a armé ses serviteurs et les membres du clergé avec un certain nombre de fusils que nous n'avions pas emportés, et tandis que le ras attaquera le pont et la forteresse par derrière, lui les attaquera de face...

Serge poussa une exclamation de dépit.

— Mais il ne saura pas diriger cette attaque!... ce n'est pas son métier!...

Et à Féléka :

— Tu vas me guider et me faire traverser le fleuve... Ma place est là-bas et non pas ici...

— Le jour va naître... répondit l'Abyssin, et ce serait aller au-devant d'une mort certaine...

— ... D'autant plus que le lieutenant Obrensky n'a pas été envoyé ici pour faire de la fantasia militaire, dit en russe une voix derrière eux.

Serge se retourna et un éclair s'alluma dans sa prunelle en reconnaissant Pépoff...

— Vous !... s'écria-t-il, encore vous !...

— Toujours moi... fit l'agent avec impassibilité, toujours moi, lorsque vous paraîtrez méconnaître votre devoir.

Et comme, au comble de la fureur, le jeune homme s'apprêtait à répliquer :

— Rappelez-vous, Serge Obrensky, poursuivit Pépoff, ce que vous a dit le général Grégorieff avant que vous ne quittiez Pétersbourg, et décidez qui de vous ou de moi a raison...

Serge eut un mouvement de recul, et son visage refléta la terreur soudaine qui venait de s'emparer de lui en entendant ces paroles.

— Plus tard, vous ai-je dit déjà, fit Pépoff qui voyait les lèvres du jeune homme s'entr'ouvrir pour une question bien compréhensible : ce n'est point l'heure de l'explication, mais de l'action...

Un soupçon traversa la cervelle de Serge, qui s'exclama :

— Le ministre se méfiait-il donc de moi ?

— Peut-être...

— Il me fait espionner !...

— Non, certes ; surveiller seulement...

Tout en répondant d'une voix calme, Pépoff examinait, la lorgnette aux yeux, ce qui se pas-

sait de l'autre côté du fleuve : l'aube avait lui, et à travers une buée légère, qui s'élevait de l'eau, on voyait des ombres se mouvoir confusément...

— Le blanc s'avance, déclara le ras Félassi, qui avait disposé ses hommes dans la brousse, suivant une ligne courbe dont les deux extrémités se rapprochaient de la rive, de manière à enserrer dans un arc de cercle la tête du pont et la construction qui la défendait...

— Me va-t-il donc falloir assister au combat sans y prendre part? gronda Serge dont la main se crispait fièvreusement sur la garde du sabre indigène passé à sa ceinture.

Sans dire un mot, Pépoff retira la carabine qu'il portait en bandoulière et la lui tendit.

— Merci, s'écria le jeune homme, en s'élançant aux côtés du ras.

Pépoff, l'ayant rejoint, demanda à Félassi :

— N'y avait-il pas moyen d'attendre la nuit prochaine pour faire passer le restant des armes et des munitions?

— Cela eût été dangereux, vu la presque impossibilité de dissimuler pendant une journée entière la présence d'une troupe aussi considérable ; et puis, les bagages de ce côté, comment les aurions nous transportés? Enfin j'ai reçu un message de Ménelick qui me commande de me hâter...

L'agent du général Grégorieff inclina la tête et, retirant la baguette d'arrêt de son revolver, se tint à côté de Serge.

— Monsieur implora celui-ci avec une rage contenue, je vous supplie de vous éloigner... Votre surveillance m'irrite et peut me pousser à faire un malheur...

— Je vous ai déjà dit que vous pouviez me tuer..., déclara impassiblement Pépoff.

— J'entends que je suis capable de me faire tuer...

— Je suis là ; d'ailleurs, si vous avez votre consigne, j'ai la mienne. Observons chacun la nôtre et tout marchera à merveille...

Un coup de feu, en ce moment éclata, troublant le grand silence du matin, et un éclair troua l'écran de brouillard qui masquait l'autre rive du fleuve.

— Voilà Maucombe qui attaque, murmura Serge.

— C'est un imprudent, grommela Pépoff, il aurait dû laisser ceux qui gardent le pont s'avancer à sa rencontre, et alors...

Le ras Falassi murmura :

— C'est ce qui avait été convenu et je ne comprends pas...

Il s'interrompt, l'attention prise entièrement par ce qui se passait en avant : les ombres, indistinctes encore quelques instants auparavant, apparaissaient maintenant plus nettes et l'on pouvait voir la longue caravane des mules qui s'avançaient vers le pont, conduites par les indigènes ; sur leur dos, elles portaient leur chargement en-

touré d'une natte, et les conducteurs n'avaient à la main que leur lance dont ils se servaient comme de bâton, pour assurer leur marche.

De toutes parts, des hommes surgissaient, brandissant leurs armes et poussant d'épouvantables clameurs, garnissant la rive de chaque côté du pont, tandis que de la tour massive, une troupe sortait qui barrait le passage.

La caravane, cependant, continua d'aller de l'avant, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à cinquante mètres environ de la tête du pont ; alors brusquement, elle fit halte, ou du moins les bêtes seulement ; car les conducteurs, avec une prestesse inouïe et un ensemble qui témoignait de leur intelligence et de leur crânerie, s'éparpillèrent de droite et de gauche, dans la brousse, en une ligne de tirailleurs, égale, comme étendue, à celle que formaient, de ce côté-ci de l'Abbaï, les hommes du ras Felassi.

Ceux-ci, sur un commandement de leur chef, se mirent à avancer doucement, se glissant à travers les herbes qui, sous leur passage, avaient un imperceptible balancement.

Cependant, ne voyant plus rien, les défenseurs du pont crurent qu'épouvantés par la brusque apparition de leur ennemis, les conducteurs des mules s'étaient enfuis et ils s'apprêtaient à se ruer en avant pour s'emparer des bêtes et de leur chargement, lorsque la brousse s'alluma soudain, et confondues dans une seule, comme en un feu

de salve, une trentaine de détonations éclatèrent.

Plusieurs hommes dégringolèrent dans le fleuve, roulant du haut de la rive où les avaient atteints les balles de l'ennemi, tandis que sur le pont, un tumulte effroyable se produisait ; en plusieurs endroits, nous l'avons dit, le tablier était crevé et le parapet de pierre s'était écroulé, en sorte que dans la bousculade — par les crevasses — une dizaine d'homme précipités par leurs propres compagnons, roulèrent dans l'abîme.

Alors, voulant profiter de ce désarroi, on vit la ligne des tirailleurs abyssins se lever soudain d'entre les herbes et courir vers le pont ; en avant d'eux, brandissant sa carabine ainsi qu'il eût fait d'un sabre, Maucombe bondissait, excitant ses soldats improvisés de la voix et du geste.

Mais les autres, à l'abri derrière les roches ou derrière les épaisses murailles de la forteresse, avaient eu le temps de revenir de leur surprise et, maintenant, les flèches criblaient, dru comme grêle, les assaillants, complètement à découvert sur la rive du fleuve.

Beaucoup d'entre eux, qui s'offraient sans défense comme des cibles vivantes aux coups des Somalis, avaient succombé, et les autres, impressionnés, devaient songer à la retraite, sinon à la fuite. La lorgnette aux yeux, Pépoff se rendait très bien compte de cela, voyant Maucombe qui, avec une imprudence inouïe, parcourait la ligne de ses hommes, cherchant vainement à leur faire

prendre l'offensive, en même temps qu'il voyait les flèches tomber sur la caravane de mules, l'ennemi s'étant rendu compte que, pour empêcher les armes et les munitions d'aller plus loin, il n'avait qu'à tuer les bêtes de somme.

— Lieutenant Obrensky, dit-il d'une voix brève, votre ami va se trouver accablé tout à l'heure, si on ne lui vient en aide.

Le jeune homme bondit sur ses pieds, et s'élançant en avant des hommes du ras Félassi, se mit à courir vers le fortin, en excitant les Abyssins à le suivre; se piquant d'honneur, le ras n'avait pas voulu laisser l'Européen seul au combat et il s'était jeté à ses côtés, criant à ses hommes d'obéir.

Alors, ceux qui étaient embusqués derrière les roches de la rive se mirent à faire pleuvoir sur ces nouveaux assaillants une nuée de traits qui tous, mal ajustés, vinrent s'enfoncer en sifflant, dans le sol, à quelques pas à peine de Serge.

Celui-ci, excité par le combat, songeant que c'était là la partie suprême qui se livrait et qu'il s'agissait pour lui de conquérir l'honneur dont la main d'Hélène Pradjiwoï était le prix, continuait d'avancer, tout comme s'il eût été à la tête d'une compagnie de soldats courant à l'assaut, baïonnette au canon.

— En avant !... en avant !... criait-il.

Se voyant pris entre deux feux, les défenseurs du pont firent retraite, les uns disparaissant derrière les blocs de pierre de la rive, les autres ga-

gnant le fortin pour se mettre à l'abri de ses murailles...

— Fais tirer les hommes, dit brièvement Serge au ras Felassi... qu'ils balayent le pont par une décharge.

Le ras donna un ordre et les soldats, cessant de courir, épaulèrent ; sur une parole gutturale de leur chef, ils firent feu et le tablier du pont se trouva encombré de morts et de blessés...

Mais, comme par enchantement, les autres avaient disparu.

— Halte!... commanda Serge...

Couchés dans l'herbe, pour éviter de servir de cible aux hommes enfermés dans le fortin, le ras, Serge et Pépoff délibérèrent.

La situation était grave : d'un côté on ne pouvait continuer la route, en abandonnant de l'autre côté du fleuve ceux qui s'y trouvaient encore, non seulement parce que l'humanité l'interdisait, mais encore parce que les bêtes de somme manquant, il eût été impossible de charger sur les épaules des soldats les caisses de fusils et de munitions. Mais, d'autre part, attendre était dangereux, car rien ne prouvait qu'aux environs ne se trouvait pas quelque tribu dissidente qui, attirée par les coups de feu, surviendrait pour anéantir le convoi.

— C'était cela que j'avais voulu éviter, en prenant un déguisement, depuis le lac Assal, expliqua le ras ; dans la situation présente, une grande

prudence m'avait été recommandée par le négus qui ne veut pas avoir à se préoccuper de ce qui se passe derrière lui, lorsqu'il marchera contre les Italiens...

— C'est fort justement raisonné, approuva Pépoff : mais rien ne prouve qu'il en sera réduit à cette extrémité.

— Cependant, si cette extrémité — comme vous l'appellez — n'était pas à prévoir, le négus n'aurait que faire de ces armes et de ces munitions... dit Serge.

Il ajouta en fronçant les sourcils :

— Cependant, quel que soit l'usage dont... en doive faire le négus, j'ai la responsabilité de ce convoi et, coûte que coûte, je suis résolu à le lui mener.

Ces mots avaient été prononcés sur un ton de provocation qui ne réussit pas à faire sortir Pépoff de son impassibilité.

Il répondit en inclinant la tête approbativement :

— Je n'aurais garde de vous contredire ; faites donc à votre guise ; seulement, ne perdez pas de vue ce que vient de vous dire le ras : en nous attardant ici, nous risquons d'être attaqués...

— Rien ne vous empêche de vous enfuir... partez, prenez les devants, la route est libre ! s'exclama Serge irrité...

Puis, après un moment de colère, les yeux attachés sur le fortin :

— Il faut prendre ça d'assaut... déclara-t-il.

— C'est de la folie ! déclara Pépoff... Comment voulez-vous escalader ces murailles ?

Le jeune homme ricana insolemment.

— Monsieur Van Kneïpelt, nous ne causons en ce moment ni papillons ni insectes ; ainsi donc, je ne saurais trop vous engager à garder le silence : il est des folies que les soldats seuls peuvent comprendre... parce que, seuls, ils peuvent les commettre...

Et s'adressant au ras :

— Ces hommes me suivraient-ils... si je les conduisais contre le fortin ?...

— Certes, répondit l'autre froissé par cette question dans son amour-propre de guerrier ; mais ils sont une trentaine... et pour s'emparer de cette bicoque, il faudrait peut-être en tuer le double... ou le triple.

Le jeune homme, reconnaissant la justesse de cette observation, baissa la tête d'un air découragé...

— Il faut pourtant que Maucombe passe, déclara-t-il au bout d'un instant, Maucombe et les bagages... car abandonner ce qui reste de l'autre côté, en fait d'armes et de munitions, c'est donner une force aux éléments de révolte que Ménélick craint sur ses derrières.

Le ras approuva.

— On pourrait les brûler, proposa Pépoff.

Le regard de Serge flamboya, et il s'exclama :

— Et est-ce donc la peine d'avoir fait tout ce qu'on a fait... d'avoir souffert tout ce qu'on a souffert, pour en arriver là?... Non, les armes, les munitions passeront et seront remises au ras... ou bien je mourrai...

Pépoff s'emporta.

— Mourir!... mourir!... vous n'avez que ce mot-là à la bouche!... ma parole! à vous entendre, on dirait que vous n'avez pas été envoyé ici pour autre chose!...

A son tour, Serge s'emporta et demanda :

— De quel droit, me parlez-vous de la sorte et sur quoi comptez-vous donc pour vous permettre de contrôler ainsi mes paroles et mes actes?...

La colère de Pépoff tomba tout à coup et avec un calme imperturbable il répondit — mais en russe, de manière à n'être compris que du jeune homme seul :

— Du droit que m'a conféré, le 12 novembre 1895, en son cabinet de Pétersbourg, le général Grégorieff quand, après m'avoir fait appeler, il m'a chargé de veiller sur vous, de vous défendre contre quiconque voudrait se mettre en travers de votre route, et au besoin contre vous-même, contre vos emballlements de jeune homme, emballlements d'esprit... et de cœur.

— Votre nom? interrogea Serge stupéfait.

— Nicolas Pépoff..., attaché à la 3^e section du département de la police...

Cet entretien, comme bien on pense, avait lieu

à voix rapide, en phrases brèves, échangées d'une voix rauque, l'un éprouvant autant de répugnance à fournir ces explications que l'autre à les écouter...

— Vous avez une preuve de ce que vous avancez là? interrogea Serge, en attachant sur son interlocuteur un regard furieux...

Sans répondre, Pépoff prit son couteau de chasse et avec la lame se mit à découdre la doublure de sa blouse : entre la doublure et l'étoffe se trouvait une feuille de papier pliée sur elle-même et, qui, dépliée n'était pas plus large que la main ; cette feuille, il la tendit silencieusement au jeune homme qui, après avoir parcouru d'un d'œil rapide ce qui s'y trouvait écrit, demanda :

— Pourquoi ne m'avoir pas parlé plus tôt?

— Parce que j'avais l'ordre de me taire...

— En ce cas, pourquoi parler maintenant?

— Parce que la situation me paraît tellement grave et parce que je vous vois sur le point de compromettre votre vie dans une aventure tellement périlleuse que j'ai cru indispensable de vous dire de quel droit je me permettais de vous rappeler à la prudence, au nom de laquelle je me permettais de vous déclarer que vous n'avez pas été envoyé ici pour faire des prouesses de guerre... mais pour étendre l'influence du tzar sur ce pays d'Abysinie ; faites-vous tuer ici, et Maucombe seul parviendra auprès du négus... et ce n'est pas la cause de la Russie qu'il plaidera, soyez-en certain...

Comme Pépoffachevait de parler, se réjouissant en lui-même de lire sur le visage de celui qui l'écoutait l'impression sérieuse produite par son raisonnement, voilà que tout à coup, de l'autre coté du fleuve, un grand bruit se produisit et que demi dressés au milieu des herbes, Serge et ses compagnon aperçurent Maucombe s'avancant à la tête de ses hommes vers le pont au pas accéléré : de droite et de gauche, des indigènes s'égaillaient en tirailleurs, prêts à soutenir de leur fusillade l'effort que le Français allait tenter...

— Le fou ! s'écria le ras.

— Le brave garçon ! grommela Serge dans les yeux duquel une flamme s'alluma.

Son enthousiasme s'accrut quand il vit Maucombe agiter au-dessus de sa tête la carabine dont il était armé s'élancer au pas gymnastique sur le tablier du pont, précédant les Abyssins d'au moins quatre pas...

Du fortin, une nuée de flèches partit à laquelle répondit, partant de la rive du fleuve, une fusillade bien nourrie et dirigée contre les défenseurs de la tourelle et contre ceux qui s'abritaient derrière les rochers.

Alors, Serge fut incapable de se contenir : bondissant en avant, il courut à travers la brousse, hurlant à pleins poumons :

— Hardi ! Hardi...

Enlevée par lui, toute la ligne des changeurs de sel surgit des hautes herbes et se rua à sa suite,

poussant des cris de guerre, dédaignant de répondre aux projectiles dont on les couvrait.

— En avant ! en avant ! ne cessait de dire Serge, se retournant à tout moment, pour encourager les hommes, dont plusieurs déjà gisaient sur le sol, atteints par les flèches et les sagaies de l'ennemi.

Le ras et Pépoff galopaient à ses côtés.

Enfin, comme ils allaient atteindre le fortin, une troupe d'indigènes qui se repliaient, chassés par la fusillade de Maucombe et de ses hommes, se dressa entre eux, et une mêlée terrible se produisit.

— Réunis tes hommes ! dit rapidement Serge au ras.

Et presque instantanément, les vingt ou vingt-cinq Abyssins qui restaient de la caravane se trouvèrent groupés, formant une sorte de carré au centre duquel le jeune homme se plaça, en compagnie du chef et de Pépoff.

— Feu ! commanda-t-il.

Chaque face du carré, à ce commandement traduit aussitôt par le ras, s'illumina, et chacun des coups, tiré à bout portant, atteignit son homme ; mais ils étaient là près d'une centaine, hurlant, gesticulant, se ruant en avant avec un mépris de la mort qui les rendait d'autant plus redoutables à cette poignée d'hommes, empêchés de recharger leurs armes par l'impétuosité de l'attaque.

Alors, ce fut à coups de sabre, à coups de crosse

de fusil, manœuvrés ainsi que des massues, qu'ils se défendaient, tandis que Serge et Pépoff, plus libres de leurs mouvements, déchargeaient sans relâche leur carabine.

Mais on eût dit que pour un ennemi abattu, deux surgissaient du sol, et bien qu'autour d'eux les cadavres s'empilassent, formant comme un retranchement de chair humaine, le nombre de leurs adversaires ne diminuait pas.

De l'autre côté du fleuve, Maucomble, qui, un moment, avait paru avoir l'avantage, reculait, maintenant, devant le flot chaque instant grossissant d'ennemis que vomissait le fortin ; les prêtres et les serviteurs qu'il avait armés lâchaient pied, et si l'on ne trouvait un moyen de lui porter secours, il allait être pris ou tué, et les bagages tomberaient infailliblement au pouvoir de l'ennemi.

— Féléka ! appela Serge.

Le jeune garçon, qui se battait comme un lion, à deux pas de lui, accourut.

— Il faut traverser le fleuve et aller dire à mon ami de se borner à défendre les munitions... sans tenter d'attaque contre le pont... je me charge du fortin...

Féléka plongea dans l'herbe et disparut : le plan de Serge était simple, et consistait, en faisant opérer à Maucomble une courte retraite, à engager l'ennemi à le suivre, à dégarnir le pont des défenseurs. Le tout était que l'émissaire parvint à destination.

Cependant, de son côté, le combat continuait, de plus en plus inégal, car les sagaies et les lances faisaient rage, blessant ou tuant les changeurs de sel; tandis que les victimes de ceux-ci étaient aussitôt remplacées, sans que parussent les vides faits dans leurs rangs.

Tout à coup, des cris de triomphe éclatèrent sur l'autre rive du fleuve, détournant un moment l'attention des combattants, et l'on vit la petite troupe de Maucombe qui faisait rapidement retraite en arrière, poursuivie par ses adversaires.

Alors, ce que Serge avait prévu se produisit, et se produisit même de manière à dépasser ses espérances; car, non seulement Maucombe entraînait à sa suite ceux qui défendaient le pont et les rives, mais encore ceux qui s'acharnaient après la petite troupe de Serge, espérant prendre part au pillage des bagages de la caravane, tournèrent les talons, et se ruèrent dans la direction de leurs compagnons, sans prendre la peine de répondre aux coups de fusil que leur envoyaient dans le dos les changeurs de sel.

Entraînés par Serge, ceux-ci — bien que n'étant plus qu'une poignée — se précipitèrent vers le fortin; mais alors, la fusillade se mit de la partie, comme si les défenseurs eussent voulu réserver, en guise d'arguments suprêmes, le peu de munitions qu'ils avaient en leur possession.

Bien à l'abri derrière les épaisses murailles, les tireurs ajustaient longuement et chacun de leurs

coups portait, étendant successivement à terre les compagnons de Serge ; mais on eût dit que les tireurs s'étaient donné le mot pour épargner le jeune homme, car, jusqu'à présent, il n'avait pas une égratignure : le ras avait reçu en pleine poitrine une balle qui l'avait étendu raide mort et Pépoff avait eu le bras gauche traversé de part en part..., mais cela ne l'empêchait pas de se tenir aux côtés de Serge, remplissant jusqu'au bout la mission dont il avait été chargé.

— Courez là-bas avec ces hommes, lui dit Serge, en désignant le campement où Maucomble luttait avec les Somalis. Moi, je me charge du fortin.

Et tandis que, docilement, Pépoff traverse le pont, entraînant à sa suite la petite troupe presque tout entière, Serge, avec quatre seulement des changeurs de sel, se rue dans l'intérieur du fortin : les défenseurs, alléchés par l'espoir de butin que leur promet le campement attaqué par les misérables, ont abandonné la position ; la salle du rez-de-chaussée est vide et un escalier de pierre, étroit, glissant, conduit à l'étage supérieur.

Son revolver d'une main, son sabre abyssin de l'autre, Serge s'élance ; là-haut, il entend un piétinement, ce sont des adversaires qui sont restés encore pour garder le pont quand même, et il est indispensable d'en finir.

Le silence se fait et Serge devine un piège, sent l'ennemi à l'affût, guettant son apparition sur la dernière marche pour l'abattre à bout portant. Peu

lui importe, il escalade et d'un bond s'élance devant lui : des coups de feu éclatent, des balles sifflent au-dessus de sa tête, car, pour déjouer le plan de l'ennemi, il s'est accroupi sur les dalles qui servent de plancher.

Mais aussitôt, il se relève et se rue en avant, entraînant à sa suite ses quatre Abyssins.

Les autres sont une demi-douzaine et la partie est égale : corps à corps, on s'empoigne, on s'étreint, on s'égorge, on s'étrangle, on s'étouffe, et, par un hasard singulier, c'est un Européen sur lequel Serge s'est jeté.

Cet Européen, au milieu du brouillard de fumée qui emplit la pièce, il le reconnaît : c'est celui qu'à Dafaré il a sauvé des mains de Féléka, celui qui, au dire du jeune garçon et de Pépoff lui-même, a tenté de l'assassiner pendant l'attaque du camp par les Somalis Issahs.

Le ciel est juste puisqu'il lui livre le criminel.

Enlacés l'un à l'autre, étroitement étreints, ils roulent, semblables à deux bêtes, ayant alternativement le dessus, suivant que l'agilité de leurs mains, de leurs jambes l'emporte.

Mais à cette lutte, Walter Bright a l'avantage de la taille, de la puissance des épaules, de la force de résistance des muscles ; il réussit à immobiliser d'une seule main les poignets de Serge et de son autre main attirant à lui le revolver du jeune homme tombé dans la lutte, il lui en appuie le canon contre la tempe.

A ce moment, une détonation retentit et l'Anglais, lâchant son adversaire, tomba à la renverse.

— Il était temps, dit froidement Pépoff qui paraît sur le seuil.

Mais, presque aussitôt, lui-même s'abat sur le sol ; en tombant, le doigt crispé de Bright a pressé la gâchette du revolver qu'il tenait à la main et la balle est venue frapper l'agent.

L'Anglais est raide, tué sans doute sur le coup, et Serge se jette vers Pépoff, tout ému et furieux en même temps du dévouement de son ennemi ; la balle l'a atteint à la face, traversant les joues pour ressortir derrière l'oreille, faisant une blessure épouvantable dont le sang coule à flots.

Mais il respire encore et Serge, l'empoignant dans ses bras, se précipite vers l'escalier : alors un gémissement qui retentit soudain au-dessus de sa tête lui fait lever les yeux et il s'arrête, frappé d'horreur.

Cloué à la muraille, à l'aide de poignards qui percent les mains et les pieds, le malheureux Féléka agonise, la poitrine trouée par un couteau, dont le manche seul émerge des chairs.

— Malheureux ! s'exclame Serge.

Mais, le jeune homme sourit.

— Heureux ceux qui meurent pour leur patrie... murmure-t-il de ses pauvres lèvres qu'ourle une écume sanglante.

Et il ajoute d'une voix bégayante :

— Tu diras à Ménélick comment est mort le fils de Gobasier...

Et ce sont les derniers mots qu'il prononce : sa tête retombe sur sa poitrine et il expire.

Effaré, Serge descend les marches, alourdi par son fardeau, pensant glisser à chaque pas dans le sang qui ruisselle en cascade ; parvenu au bas, il aperçoit, par la porte grande ouverte, les mules qui défilent sur le pont, poussées grand train par les indigènes qui ont survécu au combat : tant bien que mal on a rechargé sur leur dos les fusils et les munitions ; et comme Serge apparaît sur le seuil, un homme se précipite vers lui, le serrant dans ses bras.

C'est André Maucombe ; à l'aide de sa ceinture nouée autour du cou, il s'est fait une écharpe qui soutient son bras percé, de part en part, d'un coup de lance ; à part ce léger accroc — ainsi qu'il le dit en riant — il est indemne.

— Et, ajouta-t-il, nous n'avons plus qu'à filer droit devant nous...

Arrivés à l'endroit où Serge et Pépoff ont passé la nuit, en compagnie de la comtesse Pradjivoï, on fait halte durant une heure, pour souffler un peu, examiner les forces dont on dispose et organiser le convoi pendant qu'Hélène et Anita Pazzolli s'occupent de panser sommairement les blessés.

Sur les cinquante et quelques hommes qui composaient la troupe du ras, une quinzaine seu-

lement répondent à l'appel et sur ces quinze-là, dix seulement sont sans blessures ; quant aux prêtres abyssins, presque tous, fous de peur, se sont enfuis dans la campagne : ceux qui ont combattu sont morts, presque tous morts sont aussi les serviteurs abyssins de Pazzolli.

Somme toute, Serge et Maucomble disposent de trente hommes : ils leur laissent les fusils qui leur ont été donnés quelques heures auparavant, leur distribuent des cartouches et les répartissent en petits groupes servant d'avant et d'arrière-garde et de flanqueurs, pour éclairer et protéger la caravane.

Maucomble marchera en tête, avec le guide, Serge surveillera le flanc et l'arrière de la colonne, activant l'allure des mulets et empêchant les trainards de s'égrener sur la route.

Quant à Pazzolli, il est littéralement atterré et incapable de rendre aucun service ; maintenant, il voit clair dans sa situation, et cette situation est tout simplement déplorable : évanouis ses beaux rêves, envolées ses superbes espérances !

Sa mission scientifique n'a plus aucun but, et quant à sa mission diplomatique, en présence de ces deux hardis concurrents chargés eux aussi d'une mission auprès de Ménélick, mais qui sont à même de jeter dans le plateau de la balance trois mille fusils et quinze cent mille cartouches, sans compter quelques caisses d'obus à la mélinite, il ne croit pas qu'il aura jamais le courage de

s'expliquer avec le roi des rois, sur le projet de traité qu'il était chargé de lui soumettre.

D'ailleurs la pièce officielle qui l'accréditait auprès du roi Ménéllick a disparu : la caisse dans laquelle se trouvaient enfermés les divers éléments du grand équatorial destiné à l'observation du passage de Vénus sur le soleil a servi, comme les autres bagages, d'ailleurs, à établir un retranchement en avant du camp et, dans la lutte, la caisse — avec ce qu'elle contenait — avait été brisée, réduite en morceaux et les morceaux eux-mêmes éparpillés à tous les vents : or, on se souvient que c'était sur la lentille de l'objectif, que, très ingénieusement, le savant avait collé une réduction photographique du traité qu'il devait proposer à Ménéllick, traité autographe, portant la signature même du roi d'Italie.

Dans ces conditions, que pouvait-il faire ? Sinon se résigner à suivre ses compagnons, ses seuls protecteurs à présent, et à assister à leur triomphe diplomatique, en ayant soin de cacher sa fureur et son désappointement. Heureusement pour lui que l'état d'abattement, contre lequel il était incapable de réagir pour l'instant, pouvait être attribué à la peur qu'il avait eue durant le combat.

Comme Maucombe, parti déjà depuis un quart d'heure avec l'Abyssin qui devait servir de guide, Serge allait donner le signal du départ, il vit arriver la comtesse Hélène, toute pâle, en proie à une agitation extrême.

— Venez vite, dit-elle d'une voix angoissée.

Et, sans lui donner d'autres explications, elle l'emmena vers le bois de mimosas, où les blessés avaient été déposés à l'ombre pour pouvoir être pansés avant qu'on les chargeât sur les mules qui devaient les transporter.

— Voyez, dit-elle en s'arrêtant devant un homme étendu sur un paquet de brousse, inanimé, les paupières closes et la tête enveloppée d'un bandage qui, lui passant sous le menton, se nouait au sommet du crâne, sans doute afin de réunir les deux parties de la mâchoire qu'une balle avait brisée.

— Quel est celui-là ? demanda le jeune homme stupéfait, cherchant vainement quelque trait connu dans ce masque blême, entièrement rasé, dont les lèvres, contractées par la souffrance, avaient quelque chose de noblement impérieux.

— Van Kneipelt, articula-t-elle péniblement.

En lavant la blessure, la teinte vermillonnée dont le pseudo-Hollandais s'était enduit la face avait disparu, et maintenant le visage apparaissait blême, ainsi qu'il était naturellement, encadré de son épaisse toison de cheveux gris.

— Mais ce n'est pas tout, murmura la jeune femme, voyez...

Écartant un peu la chemise du blessé, elle montrait une mince chaîne d'argent qui lui entourait le cou, et auquel un médaillon d'argent était suspendu ; dans ce médaillon une miniature était en-

cadrée, et cette miniature était le portrait d'une fillette d'une quinzaine d'années, qui offrait avec Hélène Pradjiwoï des points de ressemblance frappants.

XXIV

LE ROI DES ROIS

Depuis deux jours, on avait marché en toute hâte sans faire d'autres haltes que celles jugées absolument indispensables pour permettre aux bêtes de somme de prendre un peu de repos.

Le matin du deuxième jour, comme, partie bien avant le jour, la caravane était parvenue, avec les premiers rayons du soleil, au sommet d'une colline assez escarpée, voilà qu'un spectacle étrange frappa les yeux des voyageurs : à leurs pieds, jusqu'aux confins de l'horizon, une plaine immense s'étendait, couverte d'une brousse haute ondulant sous le souffle de la brise et parsemée de nombreux bouquets de bois, mais coupée en deux par une traînée d'un jaune sale, large de près d'un kilomètre.

On eût dit qu'un ouragan s'était abattu sur cette plaine ou qu'un torrent y avait tracé son lit, écrasant, foulant la brousse sous les cailloux roulés par ses ondes tumultueuses, brisant les arbres, comblant les ruisseaux de la boue de leurs rives, détruisant les huttes : seulement, ce qui indiquait que l'eau n'était point le fléau auquel était dû ce désastre, c'est que, de ci de là, dans l'immense étendue, des restes d'incendie envoyaient vers le ciel bleu des gerbes d'étincelles ou des colonnes de fumée, et que, sur des cadavres d'animaux qu'à l'aide de leurs lorgnettes Serge et Maucombe distinguaient à merveille, des nuées de vautours se livraient bataille.

— *Négouss !* dit le guide.

Et il expliqua que cette large tranchée avait été creusée au milieu de la plaine par l'armée en marche du roi des rois.

Les deux jeunes gens se regardèrent et, dans une muette étreinte, leurs mains se resserrèrent : qu'avaient-ils besoin de parler pour se communiquer les sentiments qui les agitaient.

Tant de fatigues surmontées, tant de difficultés vaincues, tant de dangers affrontés n'étaient plus rien, du moment qu'ils touchaient au but et que la mission dont ils étaient chargés allait enfin pouvoir être accomplie.

Maintenant, on allait dans les traces mêmes de l'armée éthiopienne et l'on n'avait à craindre ni de s'égarer ni d'être attaqué par des maraudeurs.

Au soir, Serge, qui allait toujours de l'avant comme éclaireur, s'arrêta tout à coup et, tournant bride, s'en vint retrouver grand train Maucombe, demeuré avec la caravane.

— Les voici ! les voici ! cria-t-il du plus loin qu'il aperçut son ami.

Et celui-ci, devinant plutôt qu'il n'entendit vraiment ces mots, mit les talons aux flancs de sa monture et s'en fut tout d'une traite jusqu'à l'endroit où les guides avaient fait halte.

A un kilomètre de là, à peine, une agglomération énorme de tentes se voyait, éclairée par le soleil couchant ; on eût dit de gigantesques taupinières, sorties soudainement du sol, parmi lesquelles une extraordinaire agitation régnait.

— L'empereur est là ! dit l'un des guides avec un air de respect terrifié.

Et il désignait au centre du camp, sur une petite éminence, une vaste tente de drap noir, à côté de laquelle une autre, de dimensions un peu moindres, toute rouge, se dressait.

La caravane s'arrêta et, après s'être concertés, Serge et Maucombe décidèrent d'envoyer à Ménélick l'un des soldats du ras Félassi pour l'informer de leur arrivée et lui demander audience...

Pendant ce temps, eux et leur escorte mettaient un peu d'ordre dans leurs vêtements et fourbissaient leurs armes, de manière à être prêts à rendre visite à l'empereur, au cas où le désir de celui-ci eût été de les recevoir de suite.

Moins d'une demi-heure plus tard, une troupe nombreuse de cavaliers fut signalée, arrivant vers eux à fond de train ; ils étaient bien là une cinquantaine d'hommes, armés de lances et de sabres, montant des chevaux superbes, que couvraient presque entièrement des caparaçons de cuir rouge ornés d'applications de cuir vert, bizarrement découpées.

Ainsi que l'expliqua l'un des indigènes à Serge, c'étaient là des chefs que Ménélick envoyait à ses visiteurs pour leur faire honneur : à leur tête, marchait un homme magnifique portant tous les signes distinctifs du grand seigneur abyssin : le butois ou vaste bracelet en argent encerclant le poignet droit ; le lebdé ou pèlerine en peau de panthère couvrant les épaules, et enfin le bouclier en peau de rhinocéros, tout lamé d'argent, avec ses lambeaux de peau de lion, accrochés ainsi que des pendeloques.

Arrivé devant les deux Européens, ce cavalier mit pied à terre, et s'avancant vers eux, les serra l'un après l'autre dans ses bras en les embrassant sur la bouche ; après quoi, il leur dit :

— Le roi des rois m'envoie vers vous pour vous souhaiter la bienvenue et vous dire combien il est heureux de vous voir en bonne santé ; à son grand regret, il ne peut vous donner audience ce soir, car il doit tenir grand conseil, à cause des nouvelles reçues, à l'instant même, des ras Maganscia et Makonnen...

— Bonnes, les nouvelles ? interrogea Maucomble.

— Très bonnes... grâce à Dieu ! répondit l'Abys sin en inclinant la tête avec majesté.

Puis, reprenant :

— Le roi des rois m'enverra vous chercher à l'aube ; car, sans doute, devra-t-il lever le camp au plus tôt. En attendant, il vous prie d'accepter le repas du soir que je vous apporte et préparé par ses propres cuisiniers.

Cela dit il remonta à cheval et repartit avec sa troupe, dans un galop fantastique qui n'avait certainement pas d'autre but que d'exciter la curiosité des Européens : mais ceux-ci avaient d'autre part l'appétit trop surexcité par le fumet qui s'échappait des plats envoyés par Ménélick, pour s'attarder longtemps dans la contemplation de cette fantasia.

Quelques instants plus tard, Serge, Maucomble, Pazzolli et Anita étaient attablés devant des grillades de bœuf merveilleusement cuites et un plat de kari d'une odeur exquise, comme boisson, de l'excellent taidjé, contenu dans d'énormes cornes de bœuf, cerclées d'argent.

Hélène Pradjiwoi, depuis les événements racontés au chapitre précédent, n'avait point quitté Nicolas Pépoff ; en proie à une inexprimable émotion, elle ne pouvait écarter de son esprit la pensée de cette miniature que l'agent du général Grégorieff portait sur sa poitrine et, plus elle y

songeait, plus il lui semblait que les traits de cette miniature avaient des points de ressemblance avec ceux du blessé...

Assurément, c'était là le résultat d'une hallucination, car pourquoi y aurait-il — autrement que fortuitement — ressemblance entre cet étranger et elle ?

Mais cela était suffisant pour lui inspirer, à l'égard du malheureux, un sentiment qui était plus que de la pitié, qui confinait de très près à une sympathie d'autant plus inexplicable, qu'en dépit des services rendus en apparence par cet homme à Serge Obrensky, elle sentait qu'il y avait de son côté autant de haine contre le lieutenant aux gardes que celui-ci pouvait en avoir contre lui...

Durant ces deux jours de route, elle avait cheminé près de lui, le veillant avec autant d'attention qu'en eût pu avoir une véritable sœur de charité.

A l'étape, elle prenait son repas près de lui, ne dormant pour ainsi dire pas, pour guetter le moment où le blessé s'éveillerait.

— Ma chère Hélène, dit Serge en s'approchant d'elle, M. Maucombe a vivement regretté que vous n'assistiez pas au succulent festin dû à l'amabilité de Ménélick...

D'un hochement de tête grave, la jeune fille désigna le blessé.

— Puis-je l'abandonner ? demanda-t-elle.

Le jeune homme eut un geste de mauvaise

humeur et s'assit dans un coin de la tente, où il demeura silencieux.

— Eh quoi ! fit-elle, vous boudez... au moment où vous touchez au but ?

— Hélas ! soupira-t-il, y touché-je vraiment ? Certes, j'ai été ému jusqu'au plus profond de moi-même lorsque je me suis chargé d'une aussi importante mission ; mais, aussi bien que moi, vous savez que les honneurs ne sont point ce que j'ambitionne, et qu'en faisant par avance le sacrifice de ma vie... je...

— Taisez-vous... s'exclama-t-elle en lui mettant, dans un geste gracieux, sa main fine et aristocratique sur les lèvres, vous savez que j'ai horreur des déclarations...

Elle ajouta, en s'efforçant de sourire :

— C'est même votre discrétion à ce sujet qui m'avait plu tout d'abord, en vous, là-bas... à Pétersbourg...

— Là-bas !... soupira-t-il, comme c'est loin !

— Loin !... s'exclama-t-elle, que dites-vous là ; mais c'est tout près au contraire ! Songez que demain votre mission prend fin...

Il l'interrompit, et tristement :

— C'est bien ce qui m'épouvante, dit-il ; maintenant que je touche au but, je me sens pris d'effroi... Je crains que les difficultés surmontées jusqu'à ce jour, depuis trois mois, ne soient rien auprès de celles qui m'attendent...

— Je ne vous comprends pas... murmura-t-elle.

Quoi qu'elle en dit, il était facile de voir qu'elle n'était pas entièrement franche, car elle baissait les paupières d'un air embarrassé, et son visage reflétait une subite tristesse.

— Votre père... dit-il.

La comtesse Hélène, soupirant, ne répondit rien, et son silence était la meilleure preuve que les appréhensions du jeune homme étaient partagées par elle.

— La gloire ! gronda-t-il, furieux, les honneurs... chimère !... Je suis le lieutenant Serge Obrensky, et c'est folie rien que d'avoir pu espérer.

— Vous perdez la tête !

— Dites que jusqu'à présent j'ai eu la tête perdue..., oui, perdue d'espérer qu'une femme dans votre situation pourrait jamais devenir mienne...

— Vous m'insultez presque, Serge Obrensky, répliqua-t-elle avec vivacité ; en tout cas, c'est m'estimer bien peu que me supposer tenir si peu compte du courage, de l'intelligence...

— Des mots, tout cela ! dit-il amèrement, oui, des mots sans valeur aux yeux du comte Pradjivoï, aux yeux du monde, qui ne voudront jamais admettre que l'amour seul m'ait poussé vers vous !

— A quel autre sentiment auriez-vous pu donc obéir ? demanda-t-elle naïvement.

— Vous êtes riche, répondit-il, très riche.

— Ah ! Serge ! se récria-t-elle, on pourrait supposer !...

— On supposera, soyez-en sûre ; et je resterai impuissant à démontrer qu'on me méprise gratuitement.

Elle lui prit les mains, les serra bien fort, et le sourire aux lèvres :

— N'est-ce que cela !... rassurez-vous alors car il y a, de par le monde, tant de malheureux, que je ne serai pas en peine de trouver l'emploi de cette fortune, qui se dresse entre vous et moi...

Serge devint pâle et balbutia :

— Vous feriez cela !... s'exclama-t-il d'une voix qui tremblait, vous feriez cela !

Et une larme coula silencieusement sur sa joue bronzée.

— Je renonce à ma fortune, répondit-elle simplement, n'est-ce pas tout naturel?... c'est même, de ma part, de l'égoïsme?... peut-on jamais payer trop cher le bonheur !

Le jeune homme eut un éclair dans les yeux, et étendant au-dessus de sa tête sa main grande ouverte, comme s'il eût voulu prendre les astres à témoin du serment qu'il faisait :

— Je jure par ce que j'ai de plus sacré que ce bonheur, auquel vous avez droit, je vous le donnerai, ma chère Hélène...

Il ajouta, plus bas, d'une voix triste :

— Mais je ne puis accepter un tel sacrifice... D'ailleurs votre père ne vous le permettrait pas.

De nouveau, le visage de la jeune fille s'assombrissait, et ses longues paupières s'abaissèrent

pour masquer la prunelle dans laquelle une lueur d'effroi avait lui...

— Nous avons le général Grégorieff pour allié, tenta-t-elle d'insinuer pour donner à Serge une espérance qu'elle-même n'avait pas, il vous a promis.

— Oui, il m'a prouvé que la gloire dont je pouvais illustrer mon nom serait susceptible de toucher votre cœur...

— Et vous avez vu que mon cœur n'avait pas attendu la gloire pour être touché, dit-elle en souriant, quoiqu'une larme se balançât à l'extrémité de ses cils.

— Mais le général n'a point parlé du comte Pradjiwoï... Enfin, depuis que je suis sûr de votre amour, mon bonheur m'a épouvanté, j'ai ouvert les yeux, et j'ai compris quelle barrière nous séparait...

Un silence suivit, durant lequel s'entendit, seule, la respiration rauque, courte, essoufflée du blessé.

Aubout d'un instant, la jeune femme demanda :

— Les Obrensky ont une grosse fortune, cependant...

Elle avait prononcé ces mots avec une hésitation marquée.

Serge ne répondit pas tout de suite : une rougeur lui était montée au front et ses yeux s'étaient détournés.

Enfin, poussant un soupir :

— Oui, dit-il, les Obrensky avaient de la fortune et moi-même, à la mort de mon père, j'ai hérité d'une somme considérable; mais...

Elle l'arrêta vivement.

— Je ne vous demande point d'explication, Serge Obrensky, dit-elle nettement; votre vie passée vous appartient et vous n'en devez compte qu'à vous-même...

— Permettez-moi d'insister, Hélène Pradjiwoï, déclara-t-il; au point où nous en sommes, nous ne devons rien avoir de caché l'un pour l'autre, et j'estime au contraire que je vous dois rendre certains comptes... Au surplus, ce que je vais vous apprendre aujourd'hui, je serais, par la suite, contraint de vous l'apprendre, car il ne manquerait pas de gens à Pétersbourg, pour s'étonner que Serge Obrensky, le fils du général Pierre Obrensky, favori de Sa Majesté Alexandre III, fût sans fortune...

La jeune femme sentit, à l'allure saccadée des phrases, combien son ami souffrait et, pleine de pitié, elle lui dit doucement :

— Serge, je vous en prie, si ces confidences vous coûtent trop à me faire...

— Laissez-moi parler, Hélène Pradjiwoï, répondit-il avec fermeté, bien qu'une grande douleur se sentît dans sa voix...

Et elle perçut très nettement ces mots qu'il ajouta, bien qu'il les eût prononcés si bas que sans doute ne pouvait-il supposer qu'ils parviendraient jusqu'à elle.

— C'est l'expiation.

Hélène Pradjiwoï tressaillit et devint pâle, souffrant épouvantablement de la souffrance qu'elle devinait en lui.

— Serge, murmura-t-elle tendrement, en lui posant la main sur l'épaule...

Il sursauta, passa ses doigts tremblants sur son front moite de sueur et dit d'un ton brusque :

— Je vous demande pardon ; mes souvenirs m'avaient emmené si loin en arrière... Je vous dois une explication : la voici. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, j'ai hérité de mon père d'une fortune considérable, capable, je crois, d'égaliser celle que vous prête la rumeur publique... Cette fortune, je l'ai encore tout entière... et cependant je vis simplement... presque pauvrement, n'en extrayant que le strict nécessaire pour tenir, avec ma solde, mon rang dans l'armée...

En proie à une surprise inexprimable, la jeune femme le regardait, attendant avec anxiété, en même temps qu'elle la redoutait, l'explication de ces paroles étranges...

Mais sa surprise eût été plus grande encore, si elle eût pu voir, dans le masque de Nicolas Pépoff, ses yeux grands ouverts attachant sur le jeune homme un effrayant regard, un regard tout luisant de cette haine dont son cœur était plein, un regard où cependant il y avait autre chose d'indéfinissable qui n'était pas seulement la haine.

— Mon père, continua Serge, a été, vous le sa-

vez, un favori de l'empereur défunt et a, sous son règne, occupé pendant longtemps un poste important à la direction de la police.

Muettement, la jeune femme inclina la tête : une angoisse lui étréignait la gorge à voir l'air de souffrance extrême reflété sur le visage de son ami, et elle eût été incapable d'articuler une syllabe.

— Or, poussé par son dévouement au tzar, mon père a commis une infamie...

Ces mots avaient été prononcés si bas, d'une voix tellement étranglée, qu'à peine arrivèrent-ils à l'oreille d'Hélène.

— Serge? dit-elle, vous n'avez pas le droit de juger votre père...

— Il s'est jugé lui-même... et je ne fais que répéter l'expression propre dont il s'est servi... : Un ami d'enfance à lui... un compagnon d'école... un officier... occupant dans la marine un grade élevé... et jouissant dans le monde d'une situation superbe... s'était laissé gagner par les idées de progrès, de libéralisme qui, il y a plusieurs années, recrutaient des adeptes même parmi ceux qui approchaient du trône...

— Oui..., dit la jeune femme, je me souviens avoir entendu dire cela...

— Or, mon père qui avait soupçonné son ami de faire partie d'associations secrètes, dangereuses pour le bien de l'empire et la vie de l'empereur, après avoir vainement tenté de le ramener à de

meilleurs sentiments, feignit de se laisser gagner lui-même aux idées nouvelles, se fit recevoir parmi les membres de cette terrible association, étudia leur système de réunion, de correspondance et, lorsqu'il sut tout ce qu'il voulait savoir, fit arrêter les malheureux...

Hélène Pradjiwoï eut un brusque tressaut et, se voilant le visage dans ses mains, s'exclama :

— C'est horrible!...

— N'est-ce pas, Hélène Pradjiwoï, que c'est là un acte épouvantable, infâme, et que n'excusent pas l'aveugle dévouement, l'espèce de fanatisme dont mon père était animé à l'égard de l'empereur...

— Hélas! murmura-t-elle, je ne le blâme pas, je le plains plutôt, car, avant d'agir ainsi, il a dû souffrir épouvantablement...

— Avant! je ne sais, mais après!... oh! après... si ceux qu'il a livrés à la terrible justice du tzar avaient pu le voir, l'entendre, ils auraient certainement préféré les supplices auxquels il les avait fait condamner, à celui auquel il était en proie lui-même...

En ce moment, Hélène Pradjiwoï crut entendre un gémissement derrière elle et se retourna : le blessé était toujours dans la même posture, la face immobile et les paupières closes...

— J'avais l'âge d'homme, continua Serge, et j'allais sortir de l'école des cadets : un matin, l'on me vint chercher pour me conduire auprès de

mon père fort malade, et quand nous fûmes seuls, il me fit l'aveu que je viens de vous faire ; présentant sa mort prochaine, il voulut me faire jurer de n'occuper jamais un poste — si haut fût-il — dans l'administration de la police et en même temps de consacrer une partie de la fortune qu'il me laissait à l'adoucissement du sort des prisonniers politiques.

— C'était lé remords..., balbutia Hélène.

— Oui, le remords qui le tuait : le lendemain on venait me chercher de nouveau à l'école : le général Obrensky avait été trouvé dans son lit, mort d'un coup de revolver dans la tempe : il s'était fait justice...

La jeune femme poussa une exclamation douloureuse :

— Oh ! le malheureux!...

— Depuis ce temps, pour obéir aux vœux de mon père, j'abandonne la totalité de mes revenus à la société qui s'est fondée depuis plusieurs années pour améliorer le sort des prisonniers et de leurs familles ; il me semble que, ce faisant, j'expie le crime et que les victimes, si elles sont mortes déjà, doivent pardonner au criminel...

Un silence assez long suivit et Serge ajouta :

— Voilà pourquoi, Hélène Pradjivoï, je suis sans fortune...

- La jeune femme lui saisit les mains et s'écria :

— Ah!... Serge, je ne vous en aime que davantage... Prenez courage et espérez... La Provi-

dence qui, jusqu'à présent, a veillé sur nous... ne nous abandonnera pas, et nul doute qu'elle ne m'inspire un moyen d'arracher à mon père son consentement à notre mariage...

Elle s'était levée et, se penchant sur la couchette de Pépoff pour renouveler le pansement :

— Oh ! Serge ! s'exclama-t-elle voyez donc !... on dirait qu'il pleure !...

Sur les joues pâlies du blessé, il y avait en effet, partant des paupières, pour se perdre dans les linges sanglants qui soutenaient sa mâchoire, un sillon brillant que seules des larmes pouvaient avoir tracé.

— Sans doute la souffrance..., balbutia Serge qui, sous le coup de l'émotion produite par le récit qu'il venait de faire, n'avait guère la tête à autre chose.

Il baisa les mains de la jeune femme et rejoignit la tente qu'il partageait avec Maucombe.

— Eh bien ! fit celui-ci en plaisantant, ça avance... cette cour ?

Serge se laissa tomber et poussa un profond soupir sur sa cantine et ne répondit pas...

— Ah ! ces amoureux ! continua le Français, jamais contents... et cependant, fichtre ! je ne sache pas qu'il y en ait beaucoup, de mémoire d'homme, auquel femme ait jamais donné preuve d'affection aussi grande ! Matin ! faire le voyage de Pétersbourg jusqu'à la route de Sokota...

Mais Serge n'était pas dans une disposition

d'esprit à bien accueillir les plaisanteries de son compagnon, il se jeta tout habillé sur sa couchette et, le nez tourné vers la toile de tente, il s'immobilisa; quelques instants plus tard, la fatigue aidant, le sommeil triomphait de sa tristesse et il s'endormit.

L'aube n'avait pas encore lui que Maucombe le secouait par les épaules.

— Excusez-moi, fit-il, mais vous vous souvenez que Ménélick part dès l'aurore, et il serait bien de vous préparer...

Puis, tout de suite :

— Je me demande si je dois me mettre en uniforme? demanda-t-il.

— En uniforme! vous!... s'exclama Serge, surpris..., à quel titre?

— Capitaine d'artillerie... mon cher Obrensky, tout simplement.

— Vous!... mais je vous croyais le secrétaire...

— De Justin Pipard!... ah! la bonne plaisanterie... Justin Pipard, le grand savant, est allié à notre ministre actuel des Affaires étrangères... et en même temps, quelque peu mon parent... Alors j'ai eu l'idée de cette substitution, pour détourner les soupçons... et voilà..., mais je n'entends pas un mot à l'astronomie ou, du moins, j'en sais ce que tout le monde en sait: que la terre tourne autour du soleil et la lune autour de la terre.

— Eh bien! mon cher capitaine, dit Serge, mon opinion est que vous devez demeurer ce que vous

paraissent être, c'est-à-dire le secrétaire de Justin Pipard... N'oubliez pas que notre mission doit rester secrète et que votre uniforme confirmerait de trop éclatante façon les soupçons que cet imbécile de Pazzolli ne manquera pas de donner à son gouvernement.

Comme il achevait ces mots, un galop retentit au dehors et la même troupe de cavaliers qui étaient venus, la veille, présenter les salutations du négus aux voyageurs, arrivèrent à fond de train; ils les venaient chercher pour les conduire au roi des rois.

Conservant les vêtements qu'ils portaient depuis plusieurs semaines et auxquels, par une sorte de coquetterie, ils se seraient fait scrupule d'enlever un grain de poussière, les deux jeunes gens montèrent sur leurs mules et, suivis de cette escorte d'honneur, piquèrent droit sur le camp abyssin.

Une rumeur énorme régnait, bien qu'à peine au-dessus de l'horizon une ligne d'un rose pâle annonçât la prochaine apparition de l'aurore et dans la pénombre vague que les premiers rayons du soleil allaient déchirer, c'était un extraordinaire grouillement d'hommes, de femmes, de bêtes; les premiers fourbissaient leurs armes, paraient leurs chevaux et leurs mules, tandis que les secondes préparaient en hâte le repas des guerriers et des enfants.

Au pas, ils gravirent une petite éminence au

sommet de laquelle deux tentes se dressaient : l'une, de drap rouge, où sont déposés les Livres saints dont la présence doit protéger l'armée, comme autrefois l'arche sainte; l'autre de drap noir, qui est la tente royale.

Bientôt, il leur fallut mettre pied à terre, car autour de celle-ci, les autres se pressaient en si grand nombre et dans un ordre si parfait que des chevaux n'eussent pu passer, alors surtout que les sortes de rues ainsi formées par les constructions de toiles étaient encombrées par les valets des généraux et des grands seigneurs se préparant au départ; par des ouvertures de tentes, Serge et Maucombe aperçurent des chefs faisant leur toilette d'apparat, la même d'ailleurs que pour les batailles : peau de panthère ou de léopard pendue sur les reins, vestes de soie rouge et de soie noire superposées, culottes de couleurs voyantes, bracelets et colliers d'argent...

Enfin, comme le disque solaire émergeait, rouge comme un incendie, de la crête des collines qui moutonnaient à l'horizon, les deux jeunes gens franchirent le seuil de la tente royale; au fond, sur une estrade recouverte de riches tapis et supportant un amoncellement de coussins, Ménélick se tenait accroupi, dans une position hiératique, ainsi qu'une idole : un lourd manteau de brocart d'or lui couvrait les épaules et une couronne d'or à triple étage lui ceignait le front.

Il était entouré de ses ras, debout, couronnés

d'or eux aussi et vêtus de longues robes de pourpre ; derrière ceux-là, une foule se pressait silencieuse et respectueuse, composée des seigneurs et des chefs principaux de l'armée, mettant dans la pénombre un étincellement d'armes d'acier et d'ornements d'argent ; ce n'étaient que lames de sabres, boucliers, colliers, bracelets, fusils...

Au-dessus de la tête du négus, des serviteurs élevaient déployé un grand parasol de soie rouge, insigne de sa puissance, et à ses pieds, Agaos, son grand lion favori, se tenait accroupi...

Très gracieusement, le roi des rois invita les deux jeunes gens à s'avancer, et quand ils furent près de son trône, il leur tendit la main qu'ils serrèrent avec énergie ; ensuite, il leur indiqua deux sièges que, sur son ordre, on venait d'apporter en face de lui, et ils s'assirent...

Alors, par l'intermédiaire d'un interprète, lequel leur posait les questions en italien et rendait la réponse au roi en langage indigène, Ménélick leur demanda ce qu'ils venaient faire dans son pays, regrettant que leur voyage s'effectuât à une époque trop troublée pour qu'il pût avoir le plaisir de leur servir lui-même de guide.

— Je sais, leur dit-il, que vous vous proposez de construire un temple aux étoiles ; — c'est ainsi qu'il nommait le fameux observatoire de Justin Pipard, et je ne saurais trop encourager votre hardie tentative...

Il ajouta d'un ton grave et pénétré.

— Il y a toujours intérêt pour l'homme à se rapprocher du ciel.

Ensuite, il les interrogea sur les péripéties qui s'étaient accomplies depuis leur départ d'Obock, s'étonnant que le général italien eût obligé une mission italienne à faire un assez long détour pour arriver jusqu'à lui; regrettant que le chef de la mission eût été trop indisposé pour le venir saluer.

La vérité, c'est que ni Serge ni Maucombe n'avaient invité Pazzolli à les accompagner au camp de Ménélick.

Un quart d'heure s'écoula, puis Ménélick se leva, salua les deux jeunes gens, et, suivi de ses dignitaires, se retira.

Demeurés seuls, Serge et son compagnon se regardèrent, surpris.

— C'est pour cela que nous avons trotté si longtemps dans le désert!... s'exclama le Français. En vérité, c'est à ne pas croire!

— Aussi, mon avis est qu'il ne faut pas se fier aux apparences, et attendre.

— Vous croyez que l'audience n'est pas terminée!...

— L'invraisemblance même de la supposition m'interdit de supposer une chose semblable, déclara Serge.

Comme il achevait ces mots, un vacarme épouvantable s'éleva au dehors, et presque aussitôt un

pan de toile se soulevant livra passage à un homme vêtu d'une grande robe étroite en cotonnade blanche, et d'une chemina très fine à bords de soie brochée, en lequel tout d'abord ils ne reconnurent pas le roi.

— Connais-tu cet homme ? demanda-t-il en anglais, s'adressant à Serge.

En même temps, il faisait entendre un appel guttural, et le lion du négus bondit dans la tente, tenant dans sa gueule un homme qu'il secouait, en jouant, comme fait un chien d'une poupée.

— Grand Dieu ! s'exclama Maucombe, le malheureux !...

Ménélick prononça quelques mots, et Agaos, desserrant ses crocs, laissa tomber sa proie sur le tapis ; seulement, en se couchant aux pieds de son maître, il maintint sa formidable patte sur la poitrine de l'homme.

— Oui... je le connais, répondit Serge, qui s'était penché, en se relevant avec épouvante. C'est un officier italien... ami du signor Pazzolli...

La face du négus exprima une émotion profonde.

— Un officier italien, s'exclama-t-il, es-tu sûr ?... Comment serait-il ici ?

— Peut-être a-t-il sur lui des papiers qui pourraient nous renseigner, murmura Maucombe en s'agenouillant près du cadavre et en se mettant en devoir de lui déboutonner sa blouse.

« Oh ! oh ! murmura-t-il en pinçant les narines,

voilà une mort qui remonte à plusieurs heures déjà...

Cette exclamation, traduite par Serge à Ménélick, fit dire à celui-ci :

— Ce n'est pas la première fois qu'Agaos rapporte ici, à mon insu, quelque proie saisie par lui aux environs du camp ; il est libre, et son plaisir favori est la chasse...

— Eh bien ! il peut se vanter de n'être pas revenu bredouille ! s'exclama Maucombe qui, pendant que parlait le roi, avait rapidement parcouru des papiers trouvés par lui dans une des poches de Caracallo, papiers qu'il passa à son compagnon, lequel les traduisit à Ménélick.

C'était d'abord une fausse commission d'officier, puis une pièce du ministre de la police, accréditant Caracallo auprès du général Baratieri ; ensuite la lettre établissant la mission dont il était chargé et indiquant la somme qu'il aurait à toucher en cas de réussite ; enfin, le fameux engagement écrit par lui, sous la menace du revolver de Walter Bright et par lequel il abandonnait à l'Anglais la moitié de sa prime...

Ce papier, il était allé le chercher sur le cadavre même de Bright, dans le fortin de l'Abbaï, aussitôt que, caché durant le combat dans les hautes herbes de la rive, il avait vu disparaître à l'horizon les dernières mules de la caravane, de Serge Obrensky.

Une fois rentré en possession de ce précieux

papier, il s'était traîné sur la trace de la caravane, dans l'espoir d'approcher, durant la nuit, Benjammino Pazzolli et de s'entendre avec lui pour pouvoir continuer, lui seul, la besogne commencée avec Bright ; malheureusement, il avait fait la rencontre d'Agaos et, sous le coup d'une indicible terreur, avait déchargé son revolver sur la bête qui, lui bondissant dessus, l'avait étranglé.

Après quoi, jetant sa victime sur son dos, elle était retournée au campement de son maître, où elle avait caché dans un coin, en réserve pour un extraordinaire appétit, le corps qu'un hasard avait fait découvrir...

En quelques mots, Ménélick fut mis au courant des embûches, des pièges, des espionnages, des trahisons, que les deux jeunes gens avaient eus à éviter pour arriver jusqu'à lui.

— Je n'ai pas cru devoir vous parler de rien, tout à l'heure, pour ne point révéler, même à mes conseillers, votre véritable caractère ; car plus que jamais il importe de garder le secret : j'ai reçu hier seulement la nouvelle que, Dieu aidant, mes fidèles alliés, les ras Makonnen et Mangascia ont battu les Italiens à Amba-Alaghi ; en outre la place de Makallé est tombée entre nos mains...

Pourquoi, à ces mots, les visages de Serge et de Maucombe s'assombrirent-ils, et pourquoi sentirent-ils soudain leur cœur se contracter dans leur poitrine ! eux-mêmes ne pouvaient, sur le premier moment, se rendre compte de ce qui se

passait en eux ; mais le négus, dont l'œil noir et profond s'attachait sur eux, leur dit :

— Je comprends que cette nouvelle vous impressionne péniblement, car, après tout, ceux que j'ai battus sont des Européens, des civilisés — il prononça ce mot amèrement — et moi, je suis un souverain africain, un barbare. Cependant, de mon côté est la justice, le bon droit... et c'est pour cela que Dieu vient de me faire triompher d'eux : cette victoire, croyez-le, n'augmentera pas mon orgueil, mais bien ma soumission envers le Très-Haut.

Puis, avec un accent d'indicible fierté :

— Je suis de la race de Salomon et mes ancêtres régnaient ici, bien des siècles avant que le roi d'Italie régnât à Rome. Pourquoi les Italiens veulent-ils mettre la main sur des territoires qui ne sont pas leurs et que j'ai reçus de mes ancêtres?...

Il s'apaisa presque aussitôt et murmura :

— Si les Italiens veulent traiter, je suis prêt à une entente loyale.

— Dans l'intérêt de la civilisation, Sire, dit alors Serge, la Russie, que je représente ici, vous y engage.

— Et la France, dont je suis le représentant, vous le conseille, ajouta Maucombe.

Les deux jeunes gens avaient, d'un même mouvement, dégrafé leur vêtement et tiré un sachet de peau suspendu à leur cou par une chaîne

d'acier; dans ce sachet ils avaient pris un papier que, tout déplié, ils tendent au négus...

— Qu'est-ce? demanda celui-ci.

— La note nous accreditant auprès de vous, Sire, pour conclure une entente commune avec l'Abyssinie..., fit Serge; le tzar ne peut oublier que la religion dont il est le chef sur cette terre est aussi la vôtre.

— Et, quant à moi, Sire, fit Maucombe avec une émotion dans la voix, nous nous souvenons qu'il y a vingt ans un empereur d'Abyssinie proposait à la France une partie de son trésor pour débarrasser son territoire de la surveillance de l'ennemi... Cet argent que vous proposiez à la France, la France vous le renvoie aujourd'hui, sous forme de fusils et de munitions...

Ménélick reçut dans ses mains celles de ses deux interlocuteurs et les serra avec une émotion visible, en dépit de l'effort qu'il faisait pour conserver son impassibilité.

Il n'avait pas encore dénoué cette étreinte qu'un des ras entra et lui dit quelques mots auxquels il répondit brièvement; puis, quand le ras fut sorti :

— On me prévient que l'armée n'attend plus que mon bon plaisir pour partir; qu'allons-nous faire?

— Il est indispensable, Sire, dit Serge, que vous nous accordiez une audience suffisamment longue pour que nous puissions arrêter les principaux points d'une action commune...

— Cependant, observa Maucombe, nous devons conserver, du moins jusqu'à nouvel ordre, le caractère sous lequel nous avons agi jusqu'à présent.

— Si vous voulez me permettre de vous donner un conseil, Sire, dit alors Serge, c'est de ne rien précipiter et de permettre ouvertement à la mission scientifique italienne, dont le signor Pazzoli a la direction, de suivre votre armée.

Et comme le regard de Ménélick s'attachait sur lui, interrogateur, le jeune homme ajouta :

— Nous faisons partie de cette mission et nous pourrons, de la sorte, sans exciter les soupçons, solliciter de vous une nouvelle audience dans laquelle nous arrêterons, de concert avec vous, une entente secrète entre nos trois pays.

Le roi inclina la tête à plusieurs reprises, tandis qu'une flamme illuminait ses prunelles sombres.

— A ce soir donc, dit-il; je vous enverrai chercher... Quant à cet Italien, dites-lui que je l'autorise jusqu'à nouvel ordre à se diriger vers le Tambien pour y étudier à loisir la construction de son temple d'étoiles.

Il leur serra la main, et les conduisit lui-même jusqu'au seuil de sa tente; là, il s'arrêta et étendant les bras au-dessus de leurs têtes, dans un geste de bénédiction :

— *Ezghær, ifta Yedou!* (Allez! que Dieu vous conduise!) dit-il d'une voix pleine de gravité.

Au dehors, plus rien de la ville de toile que les deux jeunes gens avaient traversée pour se rendre à l'invitation de Ménélick, ne subsistait; les tentes, les ustensiles de cuisine, les objets d'ameublement avaient été, comme en un tour de main, chargés sur les bêtes de somme qui formaient à l'arrière de l'armée une masse compacte et bruyante, sous la garde des femmes et des enfants.

Du côté de l'orient, la plaine fourmillait de cavaliers dont les armes étincelaient aux rayons du soleil, tandis que, sous le souffle de la brise, leurs toges blanches à larges raies rouges semblaient une envolée immense de grands oiseaux.

Ils formaient, sur plusieurs rangs d'épaisseur, une ligne tellement étendue, que ses deux extrémités semblaient atteindre tout là-bas, à chaque bout de l'horizon, le confin de la terre et du ciel.

Au moment précis où Ménélick parut sur le seuil de sa tente et où ses serviteurs amenèrent devant lui une mule caparaçonnée avec une extraordinaire richesse, un silence se fit, si intense, si absolu que le bourdonnement des insectes dans l'air chaud s'entendait.

Puis, une voix s'éleva soudain, donnant un ordre bref, et aussitôt, la masse des cavaliers s'ébranla sur toute son étendue, faisant comme un bruit de tonnerre sous les pieds de leurs montures, chargeant sur la tente royale : à cent mètres, elle s'arrêta net et chaque cavalier, faisant volter

son cheval, se trouva tourné dans la direction que l'armée allait prendre.

En même temps, Ménélick qui s'était mis en selle vint se placer au centre du front de sa cavalerie; après avoir — depuis sa tente jusqu'à sa place de bataille — passé au milieu d'une haie de fantassins, armés de leurs fusils la crosse en l'air, en signe de soumission au roi des rois.

A ses côtés, des esclaves marchaient, tenant étendu au-dessus de sa tête un grand parasol rouge, insigne de sa dignité; un peu en arrière, un groupe d'écuyers portant son bouclier à plaques d'argent, son fusil, ses armes de rechange; son cheval de bataille, couvert d'une housse de soie d'un travail merveilleux, était tenu en main par un haut fonctionnaire de la cour.

En avant du roi, des hommes vêtus de rouge se mirent à battre une marche rythmée sur des tambours de guerre, fixés aux deux côtés de leurs selles, et l'armée s'ébranla, protégée par les Livres Saints, qu'en avant même des batteurs de tambours, portait dans un panier recouvert de drap rouge un petit cheval escorté d'un peloton de cavaliers.

Serge et Maucombe, comme hypnotisés par ce spectacle merveilleux qui laissait bien loin derrière lui les défilés que leur imagination s'était plu à composer par avance, étaient demeurés à la même place, au sommet d'un petit monticule où ils s'étaient arrêtés, dès les premiers roulements

de tambours, et ils ne s'arrachèrent à leur contemplation que lorsque la tête de l'armée déjà disparue à l'horizon, ils virent s'ébranler toute l'arrière-garde, composée des bagages et des femmes.

Cela avait duré près de deux heures.

— Il y a là près de cinquante mille hommes ! murmura Serge.

— Pas loin, en tout cas, répondit Maucombe.

— Et ce soir, à l'étape, il y en aura dix, vingt mille de plus..., accourus de tous les points de la contrée que le roi des rois traversera..., et il en sera ainsi chaque jour, jusqu'au moment où l'on rencontrera l'ennemi...

C'était leur guide — un interprète abyssin mis par Ménélick à la disposition des Européens — qui venait de leur fournir cette explication...

Leur premier soin, en arrivant au campement, fut d'aller trouver Pazzolli et de lui dire que Ménélick autorisait la mission italienne à poursuivre son voyage.

— L'amour de la science, ajouta Maucombe sentant la nécessité de ne laisser naître aucun soupçon dans l'esprit de Pazzolli, est si grand chez Ménélick, qu'il consent à oublier la nationalité de la mission, pour ne se souvenir que d'une chose, de son but...

— Et même, ajouta Serge, il vous autorise à marcher à la suite de son armée, jusqu'au moment où il cessera de suivre la route du Tambien...

Pazzolli poussa un soupir et murmura :

— C'est bien fâcheux que cet homme-là soit un sauvage.

— Fichtre ! s'exclama Maucombe, savez-vous bien, signor Pazzolli, qu'il y a beaucoup de gens civilisés qui ne s'intéressent pas tant aux étoiles que ce sauvage-là.

On donna l'ordre aux serviteurs de se préparer au départ ; mais on vint avertir Serge, au moment où il allait se mettre en selle, que Hélène Pradiwoï demandait instamment à lui parler.

Il trouva la jeune femme, tout angoissée, au chevet de Pépoff.

— Ce pauvre homme est bien malade, dit-elle tout bas à l'oreille de Serge, en lui désignant le blessé.

Mais si bas qu'elle eût parlé, celui-ci avait entendu et entr'ouvrant ses lèvres blêmes, il murmura :

— Je suis perdu !...

Serge se pencha vers lui et fut effrayé de l'aspect du visage, transformé en l'espace d'une nuit au point qu'il était presque méconnaissable : la gangrène s'était mise dans la plaie et le mal avait fait, en quelques heures, des progrès que la science même d'un médecin éclairé aurait eu bien de la peine à enrayer.

— Ah ! c'est vous, Serge Obrensky, dit-il avec effort en soulevant ses paupières tuméfiées... je suis bien aise de vous voir...

L'intonation de sa voix avait changé et le jeune

homme demeura tout surpris de l'espèce de douceur qui s'y trouvait contenue...

En ce moment, un serviteur vint demander de la part de Pazzolli si l'on pouvait donner l'ordre du départ.

— Non... non..., s'écria Serge ; nous ne pouvons imposer à ce malheureux, les souffrances de la route ; qu'on attende un peu.

— Non, dit Pépoff avec fermeté, je ne vaux pas la peine qu'on retarde le départ ; il faut, au contraire, partir, il le faut... je le veux...

Puis, doucement :

— Je vous demande pardon, Serge Obrensky, de m'exprimer ainsi ; mais vous savez qui je représente ici, et c'est au nom de notre chef à tous deux que je me permets...

Il essaya de sourire et ajouta :

— D'ailleurs, prenez patience ; vous n'avez plus que peu de temps à endurer ma surveillance... La mort est là !...

— Pourquoi désespérer ? s'exclama Hélène Pradjivoï, douloureusement affectée...

Il tressaillit, son regard chercha la jeune femme et il sembla qu'une buée humide troublait sa prunelle...

— Je ne désespère point ; bien au contraire, j'espère... oui, j'espère que la délivrance est prochaine.

Il reprit, avec un visible effort pour dominer cet attendrissement passager :

— Que l'on donne donc le signal du départ !... les intérêts sacrés que vous représentez vous font un devoir de ne pas vous attarder... je ne vous demanderai qu'une chose, Serge Obrensky, c'est de demeurer quelques instants près de moi ; et ce que j'ai à vous dire ne vous retiendra pas longtemps et vous pourrez, en quelques foulées, rejoindre la caravane...

Profondément émue, Hélène Pradjivoï laissait couler les larmes qui silencieusement s'échappaient de ses paupières ; le moribond les vit et, dans un élan qui le jeta presque hors de sa couchette :

— Vous pleurez !... pourquoi pleurez-vous ?... c'est la délivrance, vous dis-je, pour celui qui a tant souffert...

Puis, d'un ton bien humble, bien suppliant :

— Vous êtes bonne, Hélène Pradjivoï, dit-il, et vous ne refuserez sans doute pas d'accéder à la prière d'un homme qui va mourir : approchez votre main de mes lèvres et laissez-moi la baiser...

Au contact des doigts délicats de la jeune fille, la pauvre bouche se contracta et il sembla qu'elle ne pût s'en décoller, tandis qu'une grosse larme roulait sur les joues enflammées du blessé...

Mais avec violence, se rejetant en arrière :

— Partez, dit-il d'une voix rauque... et adieu !...

En proie à une indicible émotion, la jeune femme se laissa mettre en selle par Serge

et s'éloigna sans pouvoir détacher ses regards de cette tente où agonisait cet homme mystérieux, vers lequel, depuis quelques heures, elle se sentait portée par un sentiment bizarre, inexplicable, inanalysable...

Pépoff, lui aussi, s'était soulevé sur un coude et la regardait s'éloigner, muet, haletant, transfiguré ; puis quand la mule et celle qu'elle portait eurent disparu derrière un pli de terrain, il tomba comme une masse et son visage demeura figé dans une immobilité telle que Serge le crut mort...

— Pépoff ! cria-t-il...

L'autre ouvrit les yeux, le regarda et dit d'un accent singulier :

— C'est la dernière douleur !...

Puis il porta la main à sa poitrine, murmurant :

— Il me semble que quelque chose est brisé là !...

Le jeune homme était en proie à une consternation véritable.

— Et rien..., clama-t-il... rien pour vous sauver...

Pépoff secoua la tête...

— Je vais mourir... ; donc, écoutez-moi... et quelque chose que je dise, ne m'interrompez pas ; je n'aurais peut-être pas le temps... et il s'agit de votre bonheur...

— De mon bonheur ! répéta Serge au comble de la surprise...

— Dans ma cantine..., fit le moribond dont la voix s'oppressait de plus en plus... du papier... une plume... écrivez vite... vite...

Le jeune homme, troublé, obéit, et à genoux sur le sable, la cantine servant de pupitre, il se tint prêt. Soulevé sur un coude, Pépoff cherchait à retenir sa lucidité, qui sous le doigt de la mort, paraissait lui échapper déjà ; enfin, après un silence, il dicta :

« A Sa Majesté le tzar... Sire, celui auquel, dans votre inépuisable bonté, vous avez daigné faire grâce et promettre réhabilitation, va mourir, en tenant le serment qu'il vous avait fait de consacrer sa vie à votre service... Comme grâce dernière, il vous supplie d'accorder au général Grégorieff la prière qu'il vous adressera en faveur du lieutenant Serge Obrensky... »

— Que voulez-vous dire ? interrogea le jeune homme...

— La plume..., balbutia Pépoff..., la plume ; que je signe...

D'une main tremblante, il traça quelques lettres au bas des lignes écrites par Serge et le papier lui glissa des doigts. Le jeune homme poussa un cri d'effroi, chancelant comme s'il allait tomber.

— Constantin Pradjivoï, bégaya-t-il.

Il tomba près de la couchette, balbutiant :

— Pardon... pardon...

La main du moribond se posa sur sa tête et, avec une douceur infinie dans la voix :

— Hier, dit-il... j'ai entendu Serge Obrensky, et j'ai pardonné à celui que le remords avait poussé dans la tombe...

Ses paupières se fermèrent, ses lèvres s'immobilisèrent et le jeune homme bondit, le croyant mort; mais, au bout d'un instant la face se crispa et dans un souffle, s'exhalèrent ces mots :

— Le médaillon... Hélène... mon enfant... sur ma bouche... adieu!...

C'était fini, Nicolas Pépoff était mort...

Pieusement alors, Serge creusa de ses mains dans le sable friable une tombe assez profonde pour mettre le corps à l'abri des fauves, il y étendit le cadavre et, suivant la volonté dernière du pauvre homme, plaça sur sa bouche glacée l'humble médaillon d'argent qui contenait les traits chéris de celle dont la fatalité l'avait séparé durant sa vie et qu'il allait attendre au ciel...

C'était trois mois après : comme au début de cette histoire, Serge Obrensky se trouvait dans le cabinet du général Grégorieff : il portait l'uniforme des chevaliers-gardes, avec cette différence toutefois qu'il était capitaine et avait sur la poitrine la médaille de Sainte-Anne...

— Oui, mon cher enfant, fit le général après une légère pause employée par lui à rallumer son cigare qu'au milieu de la chaleur de la conversation il avait laissé éteindre, voilà ce que l'empereur m'a chargé de vous dire : il autorise la

société de secours aux prisonniers politiques à accepter le don que vous lui faites de votre fortune : par contre il signera à votre contrat et vous dote, sur sa cassette particulière, d'une somme de deux cent mille roubles...

Une légère rougeur était, à ces mots, montée aux joues du jeune homme et cette rougeur, remarquée par Grégorieff, lui fit prononcer d'un ton un peu sévère les mots suivants :

— La volonté de l'empereur est formelle : comme sujet, comme officier, vous devez vous incliner devant elle... D'ailleurs, permettez-moi de vous dire qu'un refus ne se comprendrait pas ; après ce que vous avez fait pour la Russie, pour le tzar, vous ne pouvez admettre que ni lui ni la patrie semblent en état d'infériorité devant vous.

— J'ai fait mon devoir, répliqua le jeune homme.

— Et c'est parce que vous l'avez fait, mon capitaine, répondit le général en souriant, que vous avez ce joyau sur la poitrine.

Il touchait du bout du doigt la croix d'émail et d'or pendue à son ruban de soie et qui mettait une étincelle sur le dolman du jeune officier.

— Mais, par le fait du traité que vous avez fait signer à Ménélick et par lequel vous ouvrez non seulement à notre influence politique mais encore à notre activité commerciale et industrielle les pays abyssins, c'est un service d'argent, pour ainsi dire, que vous rendez au commerce et à l'industrie russes... il est donc tout naturel que

l'empereur vous en remercie comme il l'entend...

Serge courba la tête et murmura :

— J'obéirai à Sa Majesté.

— Et votre obéissance vous sera d'autant plus douce, mon jeune ami, dit le général avec un sourire un peu narquois, que je serai l'un de vos témoins...

L'officier joignit les mains et ferma les paupières, comme si un éblouissement lui eût passé devant les yeux.

— Grand Dieu ! balbutia-t-il... serait-il possible?...

— Tout ce qu'il y a de plus possible ; en lisant le mot que vous m'aviez chargé de lui remettre de la part de Nicolas Pépoff, Sa Majesté est devenue toute songeuse ; puis avec un accent de tristesse véritable, je l'ai entendu murmurer : « C'était un brave et loyal sujet ». Après quoi, il a fait télégraphier au comte Pradjiwoï, à Sofia, sa volonté de marier lui-même la jeune comtesse Hélène...

— L'empereur est trop bon !... balbutia Serge, au comble de la joie.

— ... Et si je ne vous ai convoqué qu'aujourd'hui, c'est que c'est aujourd'hui seulement que j'ai reçu avis de l'empereur de vous informer de la réponse du comte Pradjiwoï...

Ce disant, il désignait du doigt, sur son bureau, un pli grand ouvert, portant le sceau impérial...

— Et cette réponse?...

— Est ce qu'il y avait lieu d'espérer : affirmative.

Serge se précipita vers Grégorieff et lui serrant les mains avec effusion :

— Ah!... mon général... mon général... balbutia-t-il.

— D'après ce que j'ai cru comprendre, la volonté du comte Pradjiwoï se serait inclinée devant celle de Nicolas Pépoff, ajouta Grégorieff, avec une lueur de curiosité dans les prunelles... Vous ne connaissez pas le mystère de cet homme?...

Le jeune officier hésita un instant : ce mystère était simple et il ne lui avait pas fallu, à lui, longue réflexion pour reconstituer le drame qui avait jeté Constantin Pradjiwoï hors de la société, cachant sous un pseudonyme le nom que portait sa fille, élevée par son frère le diplomate : trop souvent, sous le règne précédent, les familles s'étaient trouvées séparées, disloquées, par suite des opinions politiques et socialistes d'un ou plusieurs de leurs membres, pour que le jeune homme s'étonnât de la situation de Pépoff.

Il admirait simplement la grandeur d'âme de cet homme qui, revenant de ses erreurs, avait voulu racheter par une vie de dévouement et d'abnégation le crime de jeunesse commis envers l'empereur et la patrie.

Et ce qu'il admirait par-dessus tout, c'était l'héroïsme avec lequel il avait vu venir la mort, retenant sur ses lèvres les paroles qui pouvaient jeter sa fille dans ses bras, cette enfant qu'il n'a-

vait pour ainsi dire jamais connue et que la Providence semblait avoir amenée à son chevet pour adoucir son agonie ; mais, pour avoir la joie d'entendre bruire à son oreille ce doux nom de père, il eût fallu embrumer à jamais l'âme de cette enfant, en lui faisant regretter un père qu'elle supposait mort depuis longtemps, depuis toujours, puisqu'elle se croyait orpheline.

Il s'était tu et il était mort, gardant son secret.

Ce secret, Serge ne pensa pas avoir le droit d'en disposer et, à la question de Grégorieff, il répondit simplement :

— Je ne sais qu'une chose, c'est que c'était un homme de grand courage et fort dévoué à l'empereur...

Comme il achevait ces mots, une sonnerie électrique appela le général au téléphone...

— Oui, le général Grégorieff... Ah ! c'est vous, colonel ?... parfaitement, d'autant mieux qu'il est précisément dans mon cabinet en ce moment...

Serge devint attentif, surpris qu'il fût question de lui...

— Eh bien ! je vais le faire attendre, et lui remettrai de suite... ; au revoir...

Grégorieff raccrocha le récepteur et se retournant vers Serge :

— Le directeur de la police m'annonce que, par ordre de l'empereur, il m'envoie par un exprès le dossier de Nicolas Pépoff pour que j'aie à vous le faire remettre...

— A moi !... s'exclama le jeune homme surpris.

— L'empereur a dit que, par suite de votre mariage avec la comtesse Hélène, c'était à vous de décider ce que devaient devenir ces pièces...

Serge parut ne pas comprendre l'intonation avec laquelle étaient prononcés ces mots, et, pour changer la conversation :

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, mon général, je vais écrire au capitaine Maucombe pour lui demander d'être mon témoin...

— Ce sera une occasion de le présenter à l'empereur qui m'a, d'après votre rapport, témoigné le désir de le connaître...

— Vous verrez sa femme !... Je ne pense pas que l'Italie ait produit jamais plus splendide créature... et courageuse, intrépide avec cela...

— Comment s'entend-il avec son beau-père ? interrogea Grégorieff en souriant.

— A merveille ; ce diable de savant trouve que Ménéllick est un grand souverain et un homme énormément intelligent, depuis qu'en faisant de lui le porteur de ses propositions de paix auprès du gouvernement italien, il l'a mis en évidence... S'il pouvait se douter que c'est sur le conseil de Maucombe qu'on lui a fait jouer ce rôle... Mais c'était le seul moyen pour nous de rejoindre la côte, avec une sécurité relative, notre mission terminée...

Un officier d'ordonnance entra et remit à Gré-

gorieff un paquet de papiers assez volumineux, scellé de plusieurs sceaux.

— C'est le dossier en question, fit le général en le tendant à Serge.

Le visage de celui-ci réfléchit, durant quelques secondes; une perplexité grande se lisait sur son visage. Puis se levant, il s'approcha de la cheminée où brûlait un grand feu et jeta le dossier qui fut, en un instant, la proie des flammes. Il ne restait plus rien de Nicolas Pépoff.

FIN

TABLE DES MATIERES

XV. Les changeurs de sel.	4
XVI. Ce qu'était devenue la comtesse Hélène . . .	31
XVII. Un truc de Pépoff	62
XVIII. L'aveu.	91
XIX. Entre la coupe et les lèvres	121
XX. A travers la brousse	152
XXI. En fuite	168
XXII. Les rives de l'Abbaï	198
XXIII. Les rives de l'Abbaï (<i>suite</i>)	233
XXIV. Le roi des rois	266